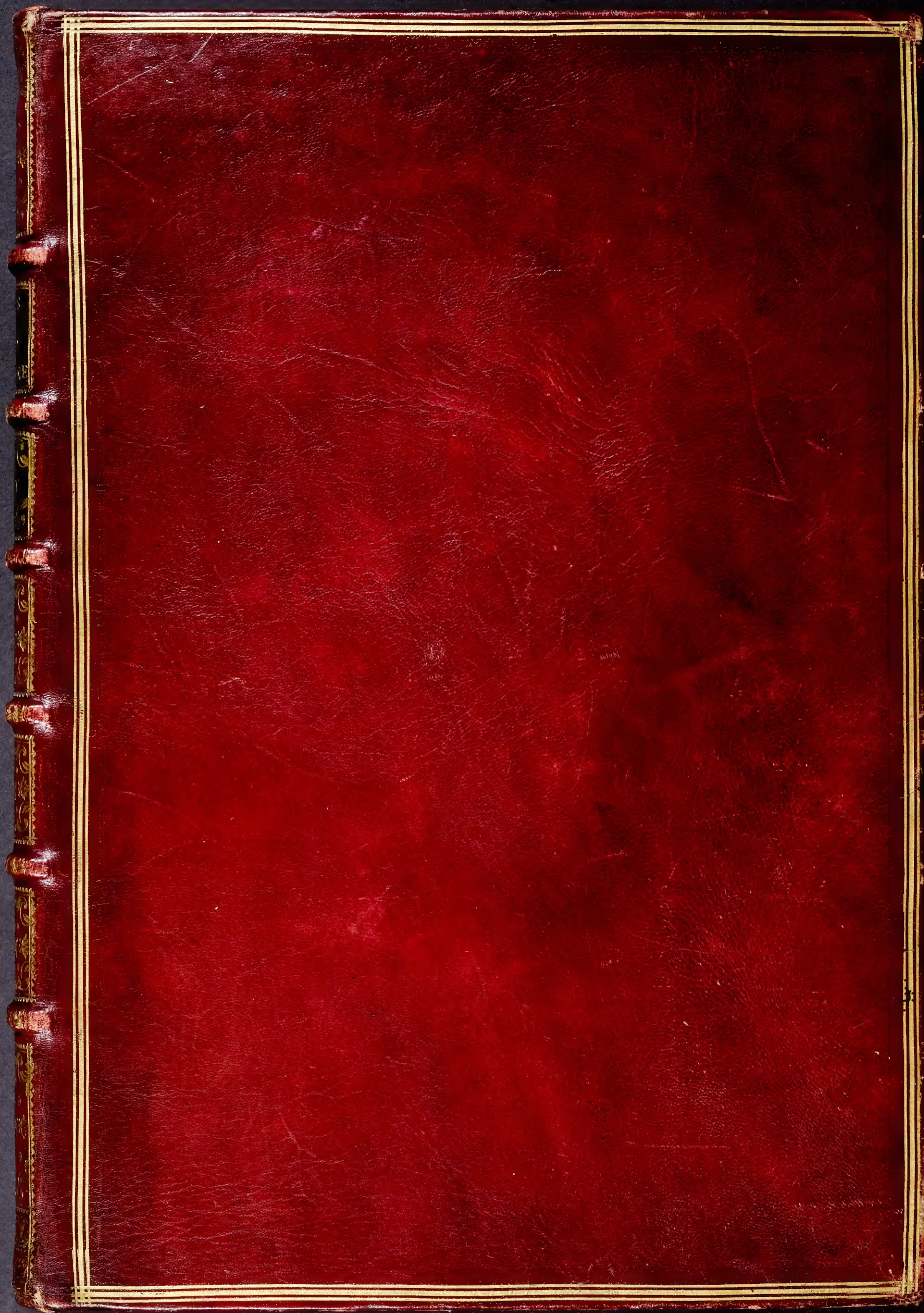
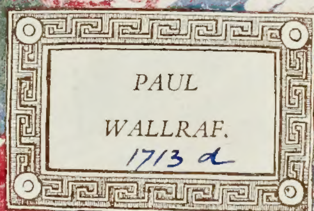
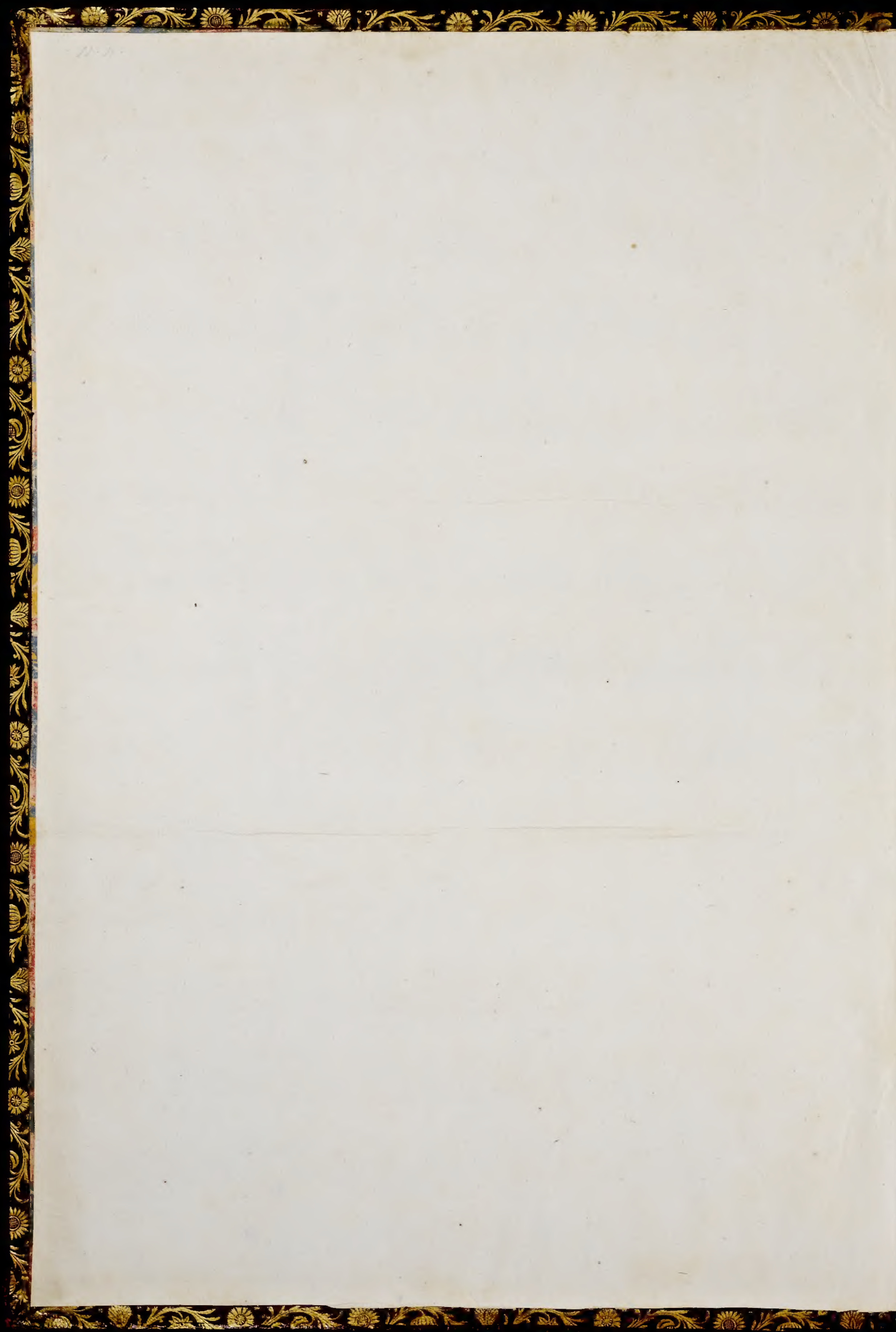



Leonard. Daneham, Cunliffe.


PAUL
WALLRAF.
1713 d



FABLES

CHOISIES.

TOME QUATRIEME.

FABLES

CHOISIES,

MISES EN VERS

PAR J. DE LA FONTAINE.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue Saint Jean de Beauvais.
DURAND, rue du Foin, en entrant par la rue S. Jacques.

M. DCC. LIX.

De l'Imprimerie de *CHARLES-ANTOINE JOMBERT.*

TABLE DES FABLES

CONTENUES DANS LE QUATRIEME ET DERNIER VOLUME.

LIVRE DIXIEME.

LIVRE ONZIEME.

LIVRE DOUZIEME ET DERNIER.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIEME ET DERNIER VOLUME.

FABLES

FABLES CHOISIES.

LIVRE DIXIEME.

FABLE I.

LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIERE.

Iris, je vous loûrois, il n'eſt que trop aiſé:
Mais vous avez cent fois notre encens refuſé;
En cela peu ſemblable au reſte des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit ſi flatteur.
Je ne les blâme point, je ſouffre cette humeur;
Elle eſt commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on ſert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'eſt la louange, Iris: vous ne la goûtez point.
D'autres propos chez vous récompenſent ce point;
Propos, agréables commerces,
Où le haſard fournit cent matieres diverſes:
Juſques-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part: le monde n'en croit rien.
Laiſſons le monde & ſa croyance.
La bagatelle, la ſcience,
Les chimeres, le rien, tout eſt bon: je ſoutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens:
C'eſt un parterre, où Flore épand ſes biens:
Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repoſe,
Et fait du miel de toute choſe.
Ce fondement poſé, ne trouvez pas mauvais

Qu'en ces Fables auſſi j'entremêle des traits
De certaine philoſophie
Subtile, engageante & hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
Oüi parler? Ils diſent donc
Que la bête eſt une machine;
Qu'en elle tout ſe fait ſans choix & par reſſorts:
Nul ſentiment, point d'ame, en elle tout eſt corps.
Telle eſt la montre qui chemine,
A pas toujours égaux, aveugle & ſans deſſein.
Ouvrez-là, liſez dans ſon ſein:
Mainte roue y tient lieu de tout l'eſprit du monde.
La premiere y meut la ſeconde,
Une troiſieme ſuit, elle ſonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête eſt toute telle:
L'objet la frappe en un endroit:
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voiſin en porter la nouvelle:
Le ſens de proche en proche auſſi-tôt la reçoit.
L'impreſſion ſe fait, mais comment ſe fait-elle?
Selon eux, par néceſſité,
Sans paſſion, ſans volonté.
L'animal ſe ſent agité
De mouvemens que le vulgaire appelle
Triſteſſe, joie, amour, plaiſir, douleur cruelle,
Ou quelqu'autre de ces états:
Mais ce n'eſt point céla; ne vous y trompez pas.
Qu'eſt-ce donc? une montre. Et nous? c'eſt autre choſe.
Voici de la façon que Deſcartes l'expoſe,
Deſcartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les payens, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'eſprit, comme entre l'huître & l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de ſomme.
Voici, dis-je, comment raiſonne cet auteur.
Sur tous les animaux, enfans du Créateur,

J'ai le don de penſer, & je ſçais que je penſe.
Or vous ſçavez, Iris, de certaine ſçience,
Que quand la bête penſeroit,
La bête ne réfléchiroit
Sur l'objet, ni ſur ſa penſée.
Deſcartes va plus loin, & ſoutient nettement,
Qu'elle ne penſe nullement.
Vous n'êtes point embarraſſée
De le croire; ni moi. Cependant quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ſes efforts
A confondre & brouiller la voie;
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, & de dix cors,
En ſuppoſe un plus jeune, & l'oblige par force,
A préſenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raiſonnemens pour conſerver ſes jours!
Le retour ſur ſes pas, les malices, les tours,
Et le change, & cent ſtratagêmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur ſort!
On le déchire après ſa mort;
Ce ſont tous ſes honneurs ſuprêmes.

Quand la perdrix
Voit ſes petits
En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la bleſſée, & va traînant de l'aîle,
Attirant le chaſſeur, & le chien ſur ſes pas,
Détourne le danger, ſauve ainſi ſa famille;
Et puis quand le chaſſeur croit que ſon chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend ſa volée, & rit
De l'homme, qui confus, des yeux en vain la ſuit.

Non loin du nord il eſt un monde,

Où l'on ſçait que les habitans
Vivent, ainſi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde:
Je parle des humains: car quant aux animaux,
Ils y conſtruiſent des travaux,
Qui des torrens groſſis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un & l'autre rivage.
L'édifice réſiſte, & dure en ſon entier;
Après un lit de bois, eſt un lit de mortier:
Chaque caſtor agit: commune en eſt la tâche:
Le vieux y fait marcher le jeune ſans relâche.
Maint maître d'œuvre y court, & tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne feroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils ſçavent en hyver élever leurs maiſons,
Paſſent les étangs ſur des ponts,
Fruit de leur art, ſçavant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir,
Juſqu'à préſent tout leur ſçavoir
Eſt de paſſer l'onde à la nage.

Que ces caſtors ne ſoient qu'un corps vuide d'eſprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
Mais voici beaucoup plus: écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenſeur du nord vous ſera mon garant:
Je vais citer un prince aimé de la victoire:
Son nom ſeul eſt un mur à l'empire Ottoman:
C'eſt le roi Polonois, jamais un roi ne ment.
Il dit donc que ſur ſa frontiére
Des animaux entr'eux ont guerre de tout temps:
Le ſang qui ſe tranſmet des peres aux enfans,
En renouvelle la matiere.
Ces animaux, dit-il, ſont germains du renard.

Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'eſt faite parmi les hommes,
Non pas même au ſiécle où nous ſommes.
Corps de garde avancé, vedettes, eſpions,
Embuſcades, partis, & mille inventions
D'une pernicieuſe & maudite ſcience,
Fille du ſtyx & mere des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon ſens & l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Acheron nous devroit
Rendre Homere. Ah, s'il le rendoit,
Et qu'il rendît auſſi le rival d'Épicure!
Que diroit ce dernier ſur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déja dit, qu'aux bêtes la nature
Peut par les ſeuls reſſorts opérer tout ceci;
Que la mémoire eſt corporelle;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis au jour dans ces vers,
L'animal n'a beſoin que d'elle.
L'objet, lorſqu'il revient, va dans ſon magaſin
Chercher par le même chemin
L'image auparavant tracée,
Qui ſur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le ſecours de la penſée,
Cauſer un même événement.
Nous agiſſons tout autrement.
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'inſtinct. Je parle, je chemine:
Je ſens en moi certain agent:
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il eſt diſtinct du corps, ſe conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même;
De tous nos mouvemens c'eſt l'arbitre ſuprême.
Mais comment le corps l'entend-il?

C'eſt-là le point: je vois l'outil
Obéir à la main: mais la main, qui la guide?
Eh! qui guide les cieux, & leur courſe rapide?
Quelque ange eſt attaché peut-être à ces grands corps.
Un eſprit vit en nous, & meut tous nos reſſorts:
L'impreſſion ſe fait; le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au ſein de la Divinité;
Et s'il faut en parler avec ſincérité,
Deſcartes l'ignoroit encore.
Nous & lui, là-deſſus, nous ſommes tous égaux.
Ce que je ſçais, Iris, c'eſt qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet eſprit n'agit pas, l'homme ſeul eſt ſon temple.
Auſſi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante après tout n'a point.
Cependant la plante reſpire:
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?

Deux rats cherchoient leur vie, ils trouverent un œuf.
Le dîné ſuffiſoit à gens de cette eſpéce:
Il n'étoit pas beſoin qu'ils trouvaſſent un bœuf.
Pleins d'appétit & d'alégreſſe,
Ils alloient de leur œuf manger chacun ſa part,
Quand un quidam parut. C'étoit maître renard:
Rencontre incommode & fâcheuſe.
Car comment ſauver l'œuf? le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant enſemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner,
C'étoit choſe impoſſible autant que hazardeuſe.
Néceſſité, l'ingénieuſe,
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un ſe mit ſur le dos, prit l'œuf entre ſes bras,
Puis, malgré quelques heurts & quelques mauvais pas,

L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille foûtenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'efprit.

Pour moi, fi j'en étois le maître,
Je leur en donnerois auffi-bien qu'aux enfans.
Ceux-ci penfent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penfer, ne fe pouvant connoître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal,
Non point une raifon, felon notre maniere,
Mais beaucoup plus auffi qu'un aveugle reffort.
Je fubtiliferois un morceau de matiere,
Que l'on ne pourroit plus concevoir fans effort,
Quinteffence d'atome, extrait de la lumiere,
Je ne fçais quoi plus vif, & plus mobile encor
Que le feu: car enfin, fi le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée, & fort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? je rendrois mon ouvrage
Capable de fentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un finge jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort:
Nous aurions un double tréfor:
L'un, cette ame pareille en tous tant que nous fommes,
Sages, fous, enfans, idiots,
Hôtes de l'univers, fous le nom d'animaux:
L'autre, encore une autre ame, entre nous & les anges
Commune en un certain degré;
Et ce tréfor à part créé,
Suivroit parmi les airs les céleftes phalanges,
Entreroit dans un point fans en être preffé,
Ne finiroit jamais quoiqu'ayant commencé:

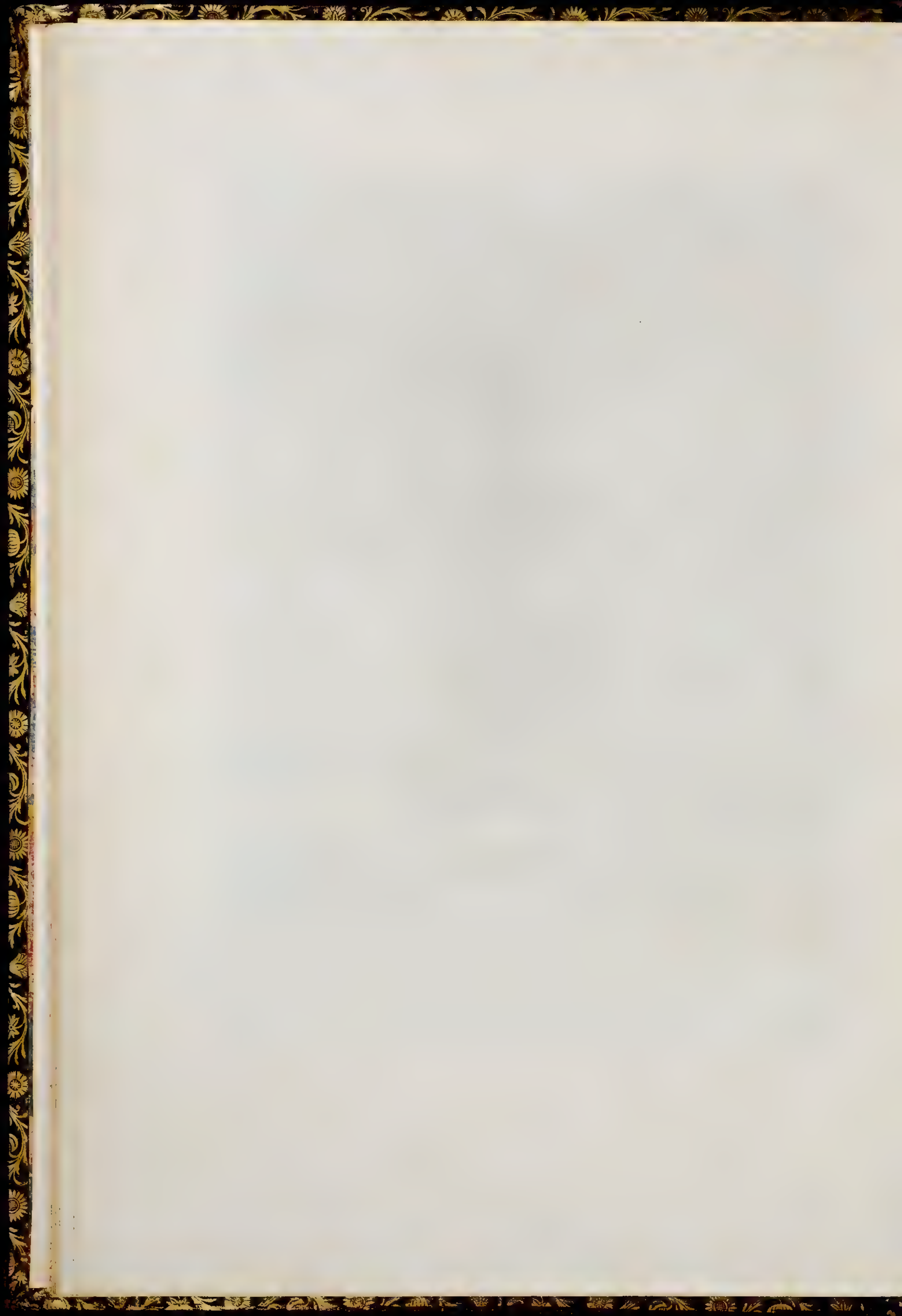
Choſes réelles quoiqu'étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre & foible lumiere:
L'organe étant plus fort, la raiſon perceroit
Les ténébres de la matiere,
Qui toujours envelopperoit
L'autre ame imparfaite & groſſiere.



(*Fable* CLXXXIX.)



LA PERDRIX Fable CLXXXIX





LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'OEUF. Fable CLXXXIX



FABLE II.

L'HOMME

ET

LA COULEUVRE.

FABLE II.

L'Homme et la Couleuvre.

Un Homme vit une Couleuvre:
Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers.
A ces mots, l'animal pervers
(C'eſt le Serpent que je veux dire,
Et non l'Homme, on pourroit aiſément s'y tromper)
A ces mots, le Serpent ſe laiſſant attraper,
Eſt pris, mis en un ſac, & ce qui fut le pire,
On réſolut ſa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raiſon,
L'autre lui fit cette harangue.
Symbole des ingrats, être bon aux méchans,
C'eſt être ſot; meurs donc: ta colere & tes dents
Ne me nuiront jamais. Le Serpent, en ſa langue,
Reprit du mieux qu'il put: s'il falloit condamner
Tous les ingrats qui ſont au monde,
A qui pourroit-on pardonner?
Toi-même, tu te fais ton procès. Je me fonde
Sur tes propres leçons: jette les yeux ſur toi.
Mes jours ſont en tes mains, tranche-les: ta juſtice,
C'eſt ton utilité, ton plaiſir, ton caprice:
Selon ces loix condamne-moi:
Mais trouve bon qu'avec franchiſe
En mourant au moins je te diſe,
Que le ſymbole des ingrats
Ce n'eſt point le Serpent, c'eſt l'Homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre: il recula d'un pas.
Enfin il repartit: tes raiſons ſont frivoles:
Je pourrois décider, car ce droit m'appartient:
Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le Reptile.

Une Vache étoit là, l'on l'appelle, elle vient,
Le cas eſt propoſé, c'étoit choſe facile.
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeller?
La Couleuvre a raiſon, pourquoi diſſimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années:
Il n'a, ſans mes bienfaits, paſſé nulles journées:
Tout n'eſt que pour lui ſeul: mon lait & mes enfans
Le font à la maiſon revenir les mains pleines:
Même j'ai rétabli ſa ſanté que les ans
Avoient altérée; & mes peines
Ont pour but ſon plaiſir ainſi que ſon beſoin.
Enfin me voilà vieille; il me laiſſe en un coin
Sans herbe: s'il vouloit encor me laiſſer paître!
Mais je ſuis attachée; & ſi j'euſſe eu pour maître
Un Serpent, eût-il ſçu jamais pouſſer ſi loin
L'ingratitude? adieu. J'ai dit ce que je penſe.
L'Homme tout étonné d'une telle ſentence,
Dit au Serpent: faut-il croire ce qu'elle dit?
C'eſt une radoteuſe, elle a perdu l'eſprit.
Croyons ce Bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
Ainſi dit, ainſi fait. Le Bœuf vient à pas lents:
Quand il eut ruminé tout le cas en ſa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous ſeuls il portoit les ſoins les plus peſans,
Parcourant, ſans ceſſer, ce long cercle de peines
Qui, revenant ſur ſoi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, & vend aux animaux:
Que cette ſuite de travaux
Pour récompenſe avoit, de tous tant que nous ſommes,
Force coups, peu de gré: puis quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
Achetoient de ſon ſang l'indulgence des dieux.
Ainſi parla le Bœuf. L'Homme dit: faiſons taire
Cet ennuyeux déclamateur.
Il cherche de grands mots, & vient ici ſe faire,

Au lieu d'arbitre, accufateur.
Je le recufe auffi. L'Arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encor. Il fervoit de refuge,
Contre le chaud, la pluie, & la fureur des vents:
Pour nous feuls il ornoit les jardins & les champs.
L'ombrage n'étoit pas le feul bien qu'il fçût faire:
Il courboit fous les fruits: cependant pour falaire
Un ruftre l'abattoit, c'étoit-là fon loyer,
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne;
L'ombre, l'été; l'hyver, les plaifirs du foyer.
Que ne l'émondoit-on fans prendre la coignée?
De fon tempérament il eût encore vécu.
L'Homme trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir caufe gagnée.
Je fuis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
Du fac & du Serpent auffi-tôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

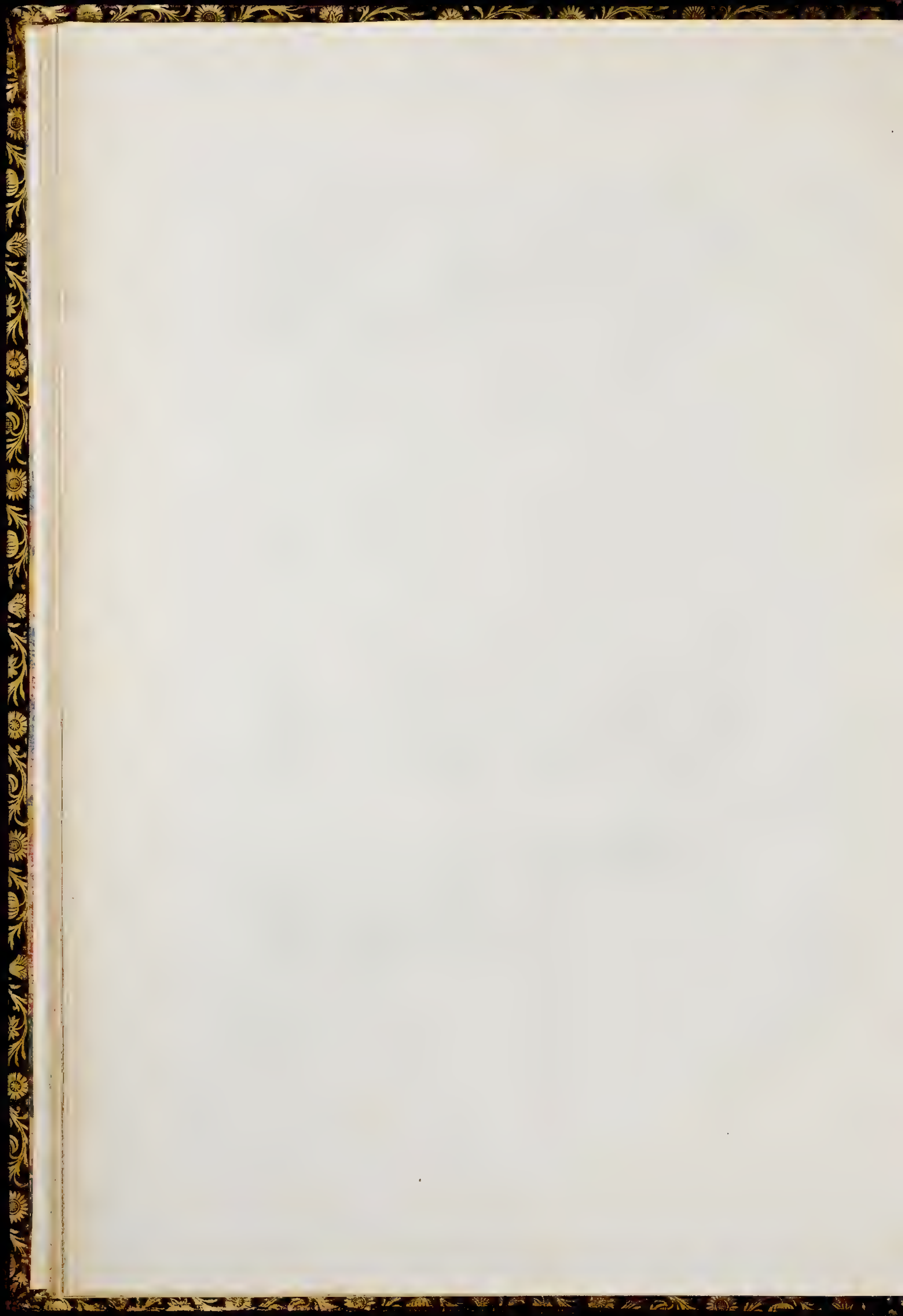
On en ufe ainfi chez les grands.
La raifon les offenfe: ils fe mettent en tête
Que tout eft né pour eux, quadrupédes & gens,
Et Serpens.
Si quelqu'un defferre les dents,
C'eft un fot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire?
Parler de loin; ou bien fe taire.



(*Fable* CXC.)



L'HOMME ET LA COULEUVRE . Fable CXC .



FABLE III.

La Tortue et les deux Canards.

Une Tortue étoit, à la tête légere,
Qui laſſe de ſon trou voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangere:
Volontiers gens boiteux haïſſent le logis.
Deux Canards à qui la commere
Communiqua ce beau deſſein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la ſatisfaire:
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique.
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple; & vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulyſſe en fit autant. On ne s'attendoit guère
De voir Ulyſſe en cette affaire.
La Tortue écouta la propoſition.
Marché fait, les oiſeaux forgent une machine,
Pour tranſporter la pélerine.
Dans la gueule en travers on lui paſſe un bâton:
Serrez bien, dirent-ils: gardez de lâcher priſe:
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller, en cette guiſe,
L'animal lent & ſa maiſon,
Juſtement au milieu de l'un & l'autre Oiſon.
Miracle, crioit-on: venez voir dans les nues
Paſſer la reine des Tortues.
La reine! vraiment oui; je la ſuis en effet:
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De paſſer ſon chemin ſans dire aucune choſe;
Car lâchant le bâton en deſſerrant les dents,

Elle tombe, elle créve aux pieds des regardans.
Son indiſcrétion de ſa perte fut cauſe.

Imprudence, babil, & ſotte vanité,
Et vaine curioſité,
Ont enſemble étroit parentage:
Ce ſont enfans tous d'un lignage.



(*Fable* CXCI.)



LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS. Fable CXCI.

FABLE IV.

Les Poissons et le Cormoran.

Il n'étoit point d'étang dans tout le voiſinage
Qu'un Cormoran n'eût mis à contribution.
Viviers & réſervoirs lui payoient penſion:
Sa cuiſine alloit bien : mais lorſque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuiſine alla mal.
Tout Cormoran ſe ſert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets, ni réſeaux,
Souffroit une diſette extrême.
Que fit-il? le beſoin, docteur en ſtratagême,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écreviſſe.
Ma commere, dit-il, allez tout à l'inſtant
Porter un avis important
A ce peuple; il faut qu'il périſſe:
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'Écreviſſe en hâte s'en va
Conter le cas: grande eſt l'émûte.
On court, on s'aſſemble, on députe
A l'Oiſeau. Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis? quel eſt votre garant?
Êtes-vous ſûr de cette affaire?
N'y ſçavez-vous remede? & qu'eſt-il bon de faire?
Changer de lieu, dit-il. Comment le ferons-nous?
N'en ſoyez point en ſoin: je vous porterai tous
L'un après l'autre en ma retraite.
Nul, que Dieu ſeul & moi, n'en connoît les chemins:
Il n'eſt demeure plus ſecrette.
Un vivier que nature y creuſa de ſes mains,

Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique,
L'un après l'autre, fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, Cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Tranſparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit ſans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens,
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui ſont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu; puiſque l'humaine engeance
En auroit auſſi-bien croqué ſa bonne part.
Qu'importe qui vous mange? homme ou loup, toute panſe
Me paroît une à cet égard:
Un jour pluſtôt, un jour plus tard,
Ce n'eſt pas grande différence.



(*Fable* CXCII.)



LES POISSONS ET LE CORMORAN . Fable CXCII.



FABLE V.

L'Enfouisseur et son Compere.

Un pince-maille avoit tant amaſſé,
Qu'il ne ſçavoit où loger ſa finance.
L'avarice, compagne & ſœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarraſſé
Dans le choix d'un dépoſitaire:
Car il en vouloit un; & voici ſa raiſon.
L'objet tente: il faudra que ce monceau s'altére,
Si je le laiſſe à la maiſon:
Moi-même, de mon bien je ſerai le larron.
Le larron? quoi joüir, c'eſt ſe voler ſoi-même!
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprens de moi cette leçon:
Le bien, n'eſt bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire.
Sans cela, c'eſt un mal. Veux-tu le réſerver
Pour un âge & des temps qui n'en ont plus que faire?
La peine d'acquérir, le ſoin de conſerver,
Otent le prix à l'or qu'on croit ſi néceſſaire.
Pour ſe décharger d'un tel ſoin,
Notre homme eût pu trouver des gens ſûrs au beſoin.
Il aima mieux la terre, & prenant ſon Compere,
Celui-ci l'aide; ils vont enfoüir le tréſor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir ſon or:
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le Compere, il va vîte
Lui dire: apprêtez-vous; car il me reſte encor
Quelques deniers: je veux les joindre à l'autre maſſe.
Le Compere auſſi-tôt va remettre en ſa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois, ſans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut ſage:

Il retint tout chez lui, réſolu de jouïr,
Plus n'entaſſer, plus n'enfouïr;
Et le pauvre voleur ne trouvant plus ſon gage,
Penſa tomber de ſa hauteur.

Il n'eſt pas mal aiſé de tromper un trompeur.



(*Fable* CXCIII.)



L'ENFOUISSEUR ET SON COMPERE. Fable CXCIII.

FABLE VI.

Le Loup et les Bergers.

Un Loup rempli d'humanité,
(S'il en eſt de tels dans le monde)
Fit un jour ſur ſa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par néceſſité,
Une réflexion profonde.
Je ſuis haï, dit-il, & de qui? de chacun.
Le Loup eſt l'ennemi commun:
Chiens, chaſſeurs, villageois s'aſſemblent pour ſa perte.
Jupiter eſt là-haut étourdi de leurs cris:
C'eſt par-là que de Loups l'Angleterre eſt déſerte:
On y mit notre tête à prix.
Il n'eſt hobereau qui ne faſſe
Contre nous tels bans publier:
Il n'eſt marmot oſant crier,
Que du Loup auſſi-tôt ſa mere ne menace.
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux
Dont j'aurai paſſé mon envie.
Et bien, ne mangeons plus de choſe ayant eu vie,
Paiſſons l'herbe, broutons, mourons de faim pluſtôt.
Eſt-ce une choſe ſi cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine univerſelle?
Diſant ces mots, il vit des Bergers, pour leur rôt,
Mangeans un agneau cuit en broche.
Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le ſang de cette gent: voilà ſes gardiens
S'en repaiſſans, eux & leurs chiens;
Et moi Loup, j'en ferai ſcrupule?
Non, par tous les Dieux, non: je ſerois ridicule.
Thibaut l'agnelet paſſera,

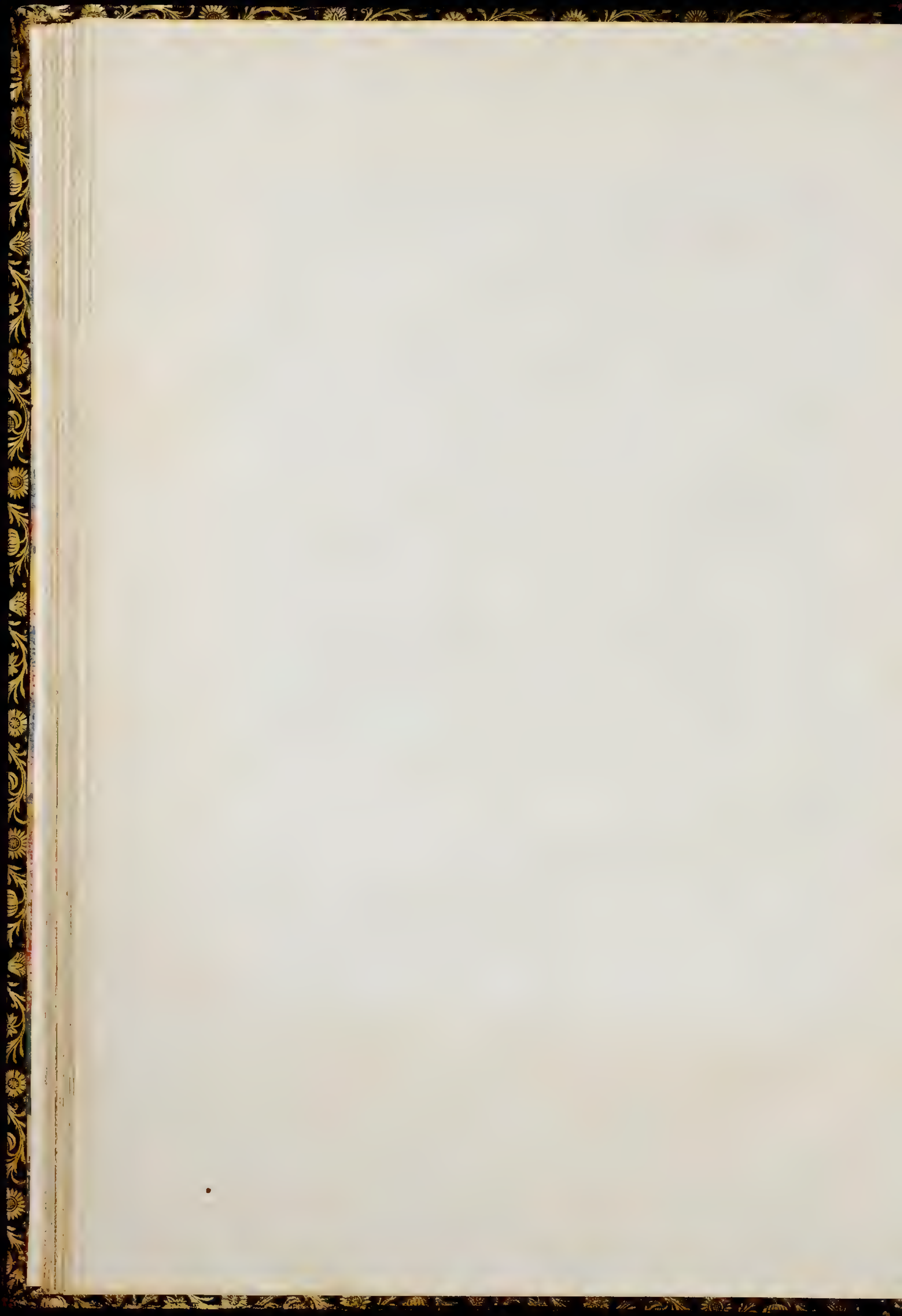
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non-ſeulement lui, mais la mere qu'il tette,
Et le pere qui l'engendra.
Le Loup avoit raiſon. Eſt-il dit qu'on nous voie
Faire feſtin de toute proie,
Manger les animaux; & nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or, autant que nous pourrons?
Ils n'auront ni croc, ni marmite?
Bergers, Bergers, le Loup n'a tort
Que quand il n'eſt pas le plus fort:
Voulez-vous qu'il vive en hermite?



(*Fable* CXCIV.)



LE LOUP ET LES BERGERS. Fable CXCIV.



FABLE VII.

L'ARAIGNÉE

ET

L'HIRONDELLE.

FABLE VII.

L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE.

O Jupiter, qui ſçus de ton cerveau,
Par un ſecret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entens ma plainte une fois en ta vie.
Progné me vient enlever les morceaux:
Caracolant, friſant l'air & les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte:
Miennes je puis les dire; & mon rézeau
En feroit plein ſans ce maudit oiſeau:
Je l'ai tiſſu de matiere aſſez forte.
Ainſi, d'un diſcours inſolent,
Se plaignoit l'Araignée autrefois tapiſſiére,
Et qui lors étant filandiére,
Prétendoit enlacer tout inſecte volant.
La Sœur de Philomele, attentive à ſa proie,
Malgré le beſtion happoit mouches dans l'air,
Pour ſes petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ſes enfans gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.
La pauvre Aragne n'ayant plus
Que la tête & les pieds, artiſans ſuperflus,
Se vit elle-même enlevée.
L'Hirondelle en paſſant emporta toile & tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde.
L'adroit, le vigilant, & le fort ſont aſſis
A la premiere; & les petits
Mangent leur reſte à la ſeconde.

(*Fable* CXCV.)



L'ARAIGNEE ET L'HIRONDELLE, Fable CXCV.

FABLE VIII.

LA PERDRIX *ET* LES COQS.

FABLE VIII.

La Perdrix et les Coqs.

Parmi de certains Coqs incivils, peu galans,
Toujours en noiſe & turbulens,
Une Perdrix étoit nourrie.
Son ſexe & l'hoſpitalité,
De la part de ces Coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faiſoient eſpérer beaucoup d'honnêteté:
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant fort ſouvent en furie,
Pour la dame étrangere ayant peu de reſpect,
Lui donnoit fort ſouvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée:
Mais ſi-tôt qu'elle eut vû cette troupe enragée
S'entrebattre elle-même, & ſe percer les flancs,
Elle ſe conſola. Ce ſont leurs mœurs, dit-elle:
Ne les accuſons point: plaignons pluſtôt ces gens.
Jupiter ſur un ſeul modelle
N'a pas formé tous les eſprits.
Il eſt des naturels de Coqs & de Perdrix.
S'il dépendoit de moi, je paſſerois ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement.
Il nous prend avec des tonnelles,
Nous loge avec des Coqs, & nous coupe les aîles:
C'eſt de l'homme qu'il faut ſe plaindre ſeulement.



(*Fable* cxcvi.)



LA PERDRIX ET LES COQS . Fable CXCVI.

FABLE IX.

LE CHIEN

À QUI ON A COUPÉ

LES OREILLES.

FABLE IX.

Le Chien a qui on a coupé les oreilles.

Qu'ai-je fait pour me voir ainſi
Mutilé par mon propre maître?
Le bel état où me voici!
Devant les autres Chiens oſerai-je paroître?
O rois des animaux, ou pluſtôt leurs tyrans!
Qui vous feroit choſes pareilles?
Ainſi crioit Moufflar jeune dogue; & les gens
Peu touchés de ſes cris douloureux & perçans,
Venoient de lui couper ſans pitié les oreilles.
Moufflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup: car étant de nature
A piller ſes pareils, mainte méſaventure
L'auroit fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée:
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laiſſer de priſe aux dents d'autrui
C'eſt le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit de peur d'eſclandre:
Témoin maître Moufflar armé d'un gorgerin,
Du reſte ayant d'oreille autant que ſur ma main:
Un loup n'eût ſçû par où le prendre.



(*Fable* CXCVII.)



LE CHIEN À QUI ON À COUPÉ LES OREILLES . Fable CXCVII .

J B Oudry inv

FABLE X.

LE BERGER

ET

LE ROI.

FABLE X.

Le Berger et le Roi.

Deux démons, à leur gré partagent notre vie,
Et de ſon patrimoine ont chaſſé la raiſon.
Je ne vois point de cœurs qui ne leur ſacrifie.
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un, amour; & l'autre, ambition.
Cette derniere étend le plus loin ſon empire:
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir: mais mon but eſt de dire
Comme un Roi fit venir un Berger à ſa cour.
Le conte eſt du bon temps, non du ſiécle où nous ſommes.
Ce Roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grace aux ſoins du Berger, de très-notables ſommes.
Le Berger plut au Roi par ſes ſoins diligens.
Tu mérites, dit-il, d'être paſteur de gens:
Laiſſe-là tes moutons, viens conduire des hommes.
Je te fais juge ſouverain.
Voilà notre Berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guére vû d'autres gens qu'un hermite,
Son troupeau, ſes mâtins, le loup, & puis c'eſt tout,
Il avoit du bon ſens: le reſte vient enſuite:
Bref il en vint fort bien à bout.
L'hermite ſon voiſin accourut pour lui dire:
Veillai-je, n'eſt-ce point un ſonge que je vois?
Vous favori! vous grand! défiez-vous des rois:
Leur faveur eſt gliſſante, on s'y trompe; & le pire,
C'eſt qu'il en coûte cher: de pareilles erreurs
Ne produiſent jamais que d'illuſtres malheurs.
Vous ne connoiſſez pas l'attrait qui vous engage.
Je vous parle en ami. Craignez tout. L'autre rit;

Et notre hermite pourſuivit:
Voyez combien déja la cour vous rend peu ſage.
Je crois voir cet aveugle, à qui dans un voyage
Un ſerpent engourdi de froid,
Vint s'offrir ſous la main: il le prit pour un fouet.
Le ſien s'étoit perdu tombant de ſa ceinture.
Il rendoit grace au ciel de l'heureuſe aventure,
Quand un paſſant cria: que tenez-vous? ô dieux!
Jettez cet animal traître & pernicieux,
Ce ſerpent. C'eſt un fouet. C'eſt un ſerpent, vous dis-je:
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige?
Prétendez-vous garder ce tréſor? Pourquoi non?
Mon fouet étoit uſé, j'en retrouve un fort bon:
Vous n'en parlez que par envie.
L'aveugle enfin ne le crut pas,
Il en perdit bientôt la vie:
L'animal dégourdi piqua ſon homme au bras.
Quant à vous, j'oſe vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque choſe de pire.
Eh, que me ſçauroit-il arriver que la mort?
Mille dégoûts viendront, dit le prophéte hermite.
Il en vint en effet: l'hermite n'eut pas tort.
Mainte peſte de cour fit tant par maint reſſort,
Que la candeur du juge, ainſi que ſon mérite,
Furent ſuſpects au prince. On cabale, on ſuſcite
Accuſateurs & gens grevés par ſes arrêts.
De nos biens, dirent-ils, il s'eſt fait un palais.
Le Prince voulut voir ſes richeſſes immenſes,
Il ne trouva par-tout que médiocrité,
Louanges du déſert & de la pauvreté:
C'étoient-là ſes magnificences.
Son fait, dit-on, conſiſte en des pierres de prix:
Un grand coffre en eſt plein, fermé de dix ſerrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, & rendit bien ſurpris
Tous les machineurs d'impoſtures.

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetiere, houlette,
Et, je penſe, auſſi ſa muſette.
Doux tréſors! ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes ſur vous l'envie & le menſonge,
Je vous reprens: ſortons de ces riches palais
Comme l'on ſortiroit d'un ſonge.
Sire, pardonnez-moi cette exclamation.
J'avois prévû ma chûte en montant ſur le faîte.
Je m'y ſuis trop complû: mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition?



(*Fable* CXCVIII.)



LE BERGER ET LE ROY, Fable CXCVIII.



LE BERGER ET LE ROY. Fable CXCVIII. 2e *Planche.*

J. B. Oudry inv. — P. E. Moitte sculp.

FABLE XI.

LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLÛTE.

Tircis, qui pour la ſeule Annette
Faiſoit réſonner les accords
D'une voix & d'une muſette
Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arroſant des prairies,
Dont Zéphire habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit:
Mais nul poiſſon ne s'approchoit.
La Bergere perdoit ſes peines.
Le Berger qui, par ſes chanſons,
Eût attiré des inhumaines,
Crut, & crut mal, attirer des poiſſons.
Il leur chanta ceci: citoyens de cette onde,
Laiſſez votre nayade en ſa grotte profonde;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux priſons de la belle:
Ce n'eſt qu'à nous qu'elle eſt cruelle:
Vous ſerez traités doucement;
On n'en veut point à votre vie.
Un vivier vous attend, plus clair que fin cryſtal.
Et quand à quelques-uns l'appât ſeroit fatal,
Mourir des mains d'Annette eſt un ſort que j'envie.
Ce diſcours éloquent ne fit pas grand effet:
L'auditoire étoit ſourd auſſi-bien que muet.
Tircis eut beau prêcher: ces paroles miellées
S'en étant au vent envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poiſſons pris:
Voilà les poiſſons mis aux pieds de la Bergere.

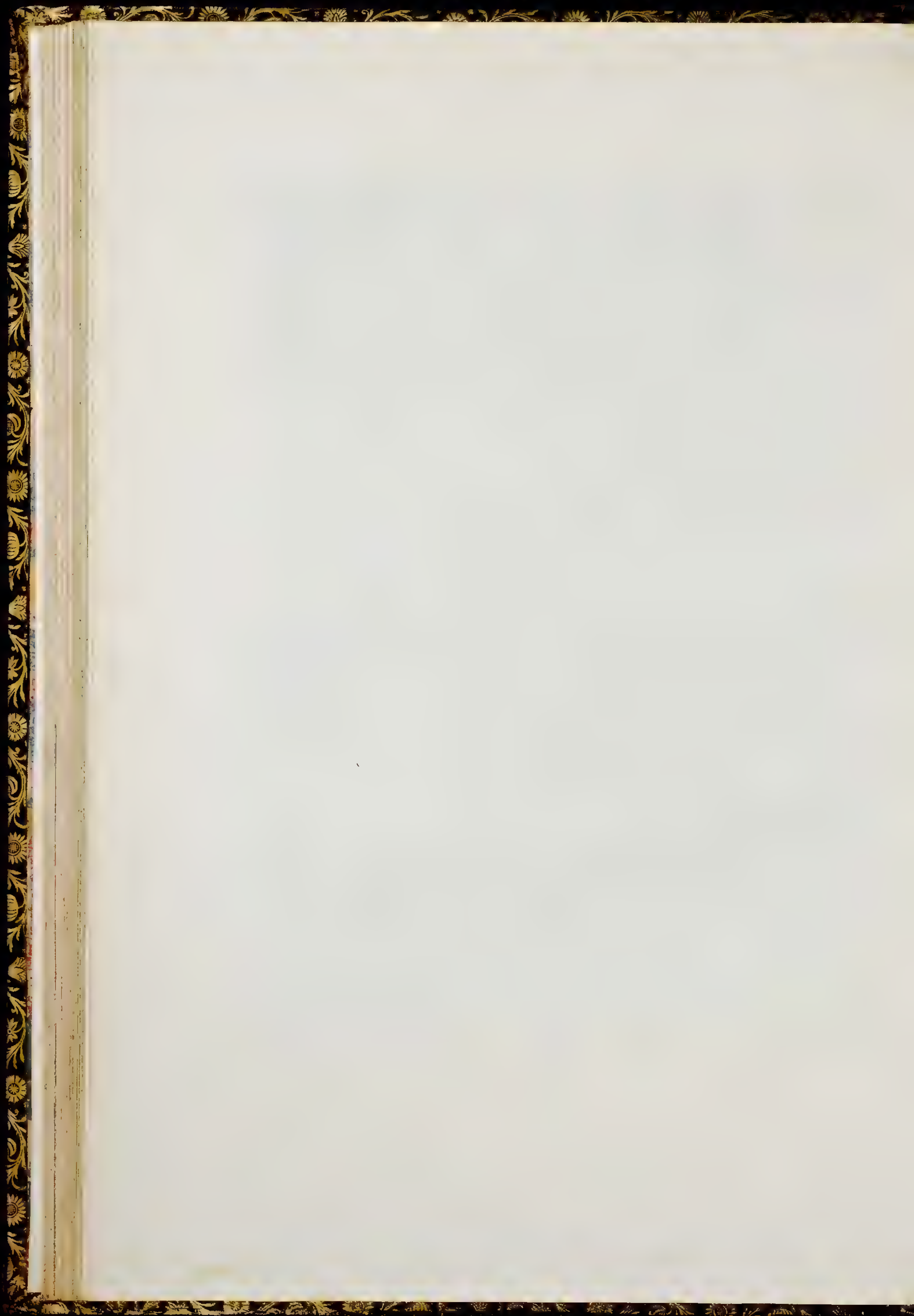
O vous! paſteurs d'humains & non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raiſon les eſprits
D'une multitude étrangere,
Ce n'eſt jamais par-là que l'on en vient à bout;
Il y faut une autre maniere:
Servez-vous de vos rets, la puiſſance fait tout.



(Fable CXCIX.*)*



LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLÛTE Fable CXCIX



FABLE XII.

Les deux Perroquets, le Roi et son Fils.

Deux Perroquets, l'un pere & l'autre fils,
Du rôt d'un roi faiſoient leur ordinaire.
Deux demi-Dieux, l'un fils & l'autre pere,
De ces oiſeaux faiſoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié ſincere
Entre ces gens. Les deux peres s'aimoient:
Les deux enfans, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre auſſi s'accoûtumoient,
Nourris enſemble & compagnons d'école.
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune Perroquet,
Car l'Enfant étoit prince, & ſon Pere monarque.
Par le tempérament que lui donna la parque,
Il aimoit les oiſeaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faiſoit auſſi ſa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour enſemble ſe jouans,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le paſſereau, peu circonſpect,
S'attira de tels coups de bec,
Que demi-mort & traînant l'aîle,
On crut qu'il n'en pourroit guérir.
Le prince indigné fit mourir
Son Perroquet. Le bruit en vint au pere.
L'infortuné vieillard crie & ſe déſeſpere;
Le tout en vain: ſes cris ſont ſuperflus:
L'oiſeau parleur eſt déja dans la barque:
Pour dire mieux, l'oiſeau ne parlant plus,
Fait qu'en fureur ſur le fils du monarque,
Son pere s'en va fondre & lui créve les yeux.

Il ſe ſauve auſſi-tôt, & choiſit pour aſyle
Le haut d'un pin. Là, dans le ſein des dieux,
Il goûte ſa vengeance en lieu ſûr & tranquille:
Le Roi lui-même y court, & dit pour l'attirer:
Ami, reviens chez moi: que nous ſert de pleurer?
Haine, vengeance & deuil, laiſſons tout à la porte.
Je ſuis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur ſoit forte,
Que le tort vient de nous: mon fils fut l'agreſſeur.
Mon fils! non: c'eſt le ſort qui du coup eſt l'auteur.
La parque avoit écrit de tout temps en ſon livre,
Que l'un de nos enfans devoit ceſſer de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Conſolons-nous tous deux, & reviens dans ta cage.
Le Perroquet dit: ſire Roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi?
Tu m'allegues le ſort: prétens-tu par ta foi
Me leurrer de l'appât d'un profane langage?
Mais que la Providence, ou bien que le deſtin
Régle les affaires du monde,
Il eſt écrit là-haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'acheverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juſte ſujet
De haine & de fureur. Je ſçais que la vengeance
Eſt un morceau de roi, car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offenſe:
Je le crois: cependant, il me faut, pour le mieux,
Éviter ta main & tes yeux.
Sire Roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine,
Ne me parle point de retour:
L'abſence eſt auſſi-bien un reméde à la haine,
Qu'un appareil contre l'amour.

(*Fable cc.*)



LES DEUX PERROQUETS, LE ROY ET SON FILS. Fable CC

FABLE XIII.

LA LIONNE
ET
L'OURS.

FABLE XIII.

LA LIONNE ET L'OURS.

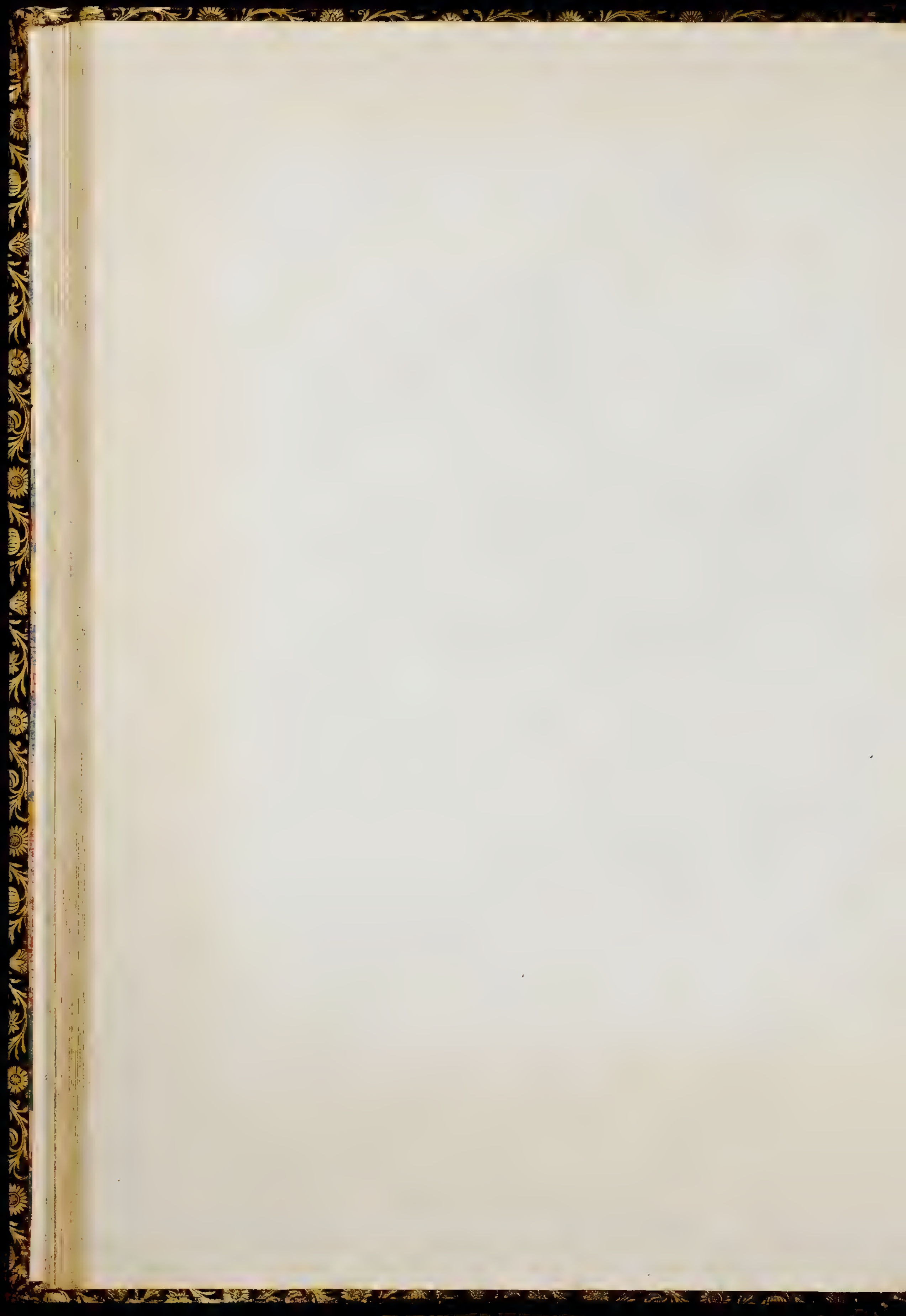
Mere Lionne avoit perdu ſon fan:
Un chaſſeur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Pouſſoit un tel rugiſſement,
Que toute la forêt étoit importunée.
La nuit, ni ſon obſcurité,
Son ſilence & ſes autres charmes,
De la Reine des bois n'arrêtoit les vacarmes.
Nul animal n'étoit du ſommeil viſité.
L'Ours enfin lui dit: ma commere,
Un mot ſans plus: tous les enfans
Qui ſont paſſés entre vos dents,
N'avoient-ils ni pere ni mere?
Ils en avoient. S'il eſt ainſi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de meres ſe ſont tues,
Que ne vous taiſez-vous auſſi?
Moi me taire? moi malheureuſe!
Ah, j'ai perdu mon fils! il me faudra traîner
Une vieilleſſe douloureuſe.
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner?
Hélas! c'eſt le deſtin qui me hait. Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Miſérables humains, ceci s'adreſſe à vous.
Je n'entens réſonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, ſe croit haï des cieux,
Qu'il conſidere Hécube, il rendra grace aux dieux.

(*Fable CCI.*)



LA LIONNE ET L'OURS. Fable CCI.



FABLE XIV.

Les deux Aventuriers et le Talisman.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin, qu'Hercule & ſes travaux.
Ce dieu n'a guére de rivaux:
J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'hiſtoire.
En voici pourtant un, que de vieux Taliſmans
Firent chercher fortune au pays des romans.
Il voyageoit de compagnie:
Son camarade & lui trouverent un poteau,
Ayant au haut cet écriteau:
Seigneur Aventurier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a vû nul Chevalier errant,
Tu n'as qu'à paſſer ce torrent,
Puis prenant dans tes bras un éléphant de pierre,
Que tu verras couché par terre,
Le porter d'une haleine au ſommet de ce mont
Qui menace les cieux de ſon ſuperbe front.
L'un des deux Chevaliers ſaigna du nez. Si l'onde
Eſt rapide autant que profonde,
Dit-il, & ſuppoſé qu'on la puiſſe paſſer,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarraſſer?
Quelle ridicule entrepriſe!
Le ſage l'aura fait par tel art & de guiſe,
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas:
Mais juſqu'au haut du mont, d'une haleine, il n'eſt pas
Au pouvoir d'un mortel, à moins que la figure
Ne ſoit d'un éléphant nain, pigmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton:
Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure?
On nous veut attraper dedans cette écriture:
Ce ſera quelque énigme à tromper un enfant.

C'eſt pourquoi je vous laiſſe avec votre éléphant.
Le Raiſonneur parti, l'Aventurier ſe lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter; & ſelon l'écriteau,
Il vit ſon éléphant couché ſur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une eſplanade, & puis une cité.
Un cri par l'éléphant auſſi-tôt eſt jetté.
Le peuple auſſi-tôt ſort en armes.
Tout autre Aventurier, au bruit de ces alarmes,
Auroit fui. Celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins ſa vie, & mourir en héros.
Il fut tout étonné d'oüir cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de ſon roi mort.
Il ne ſe fit prier que de la bonne ſorte,
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en diſoit autant quand on le fit ſaint pere,
(Seroit-ce bien une miſere
Que d'être pape, ou d'être roi?)
On reconnut bientôt ſon peu de bonne foi.

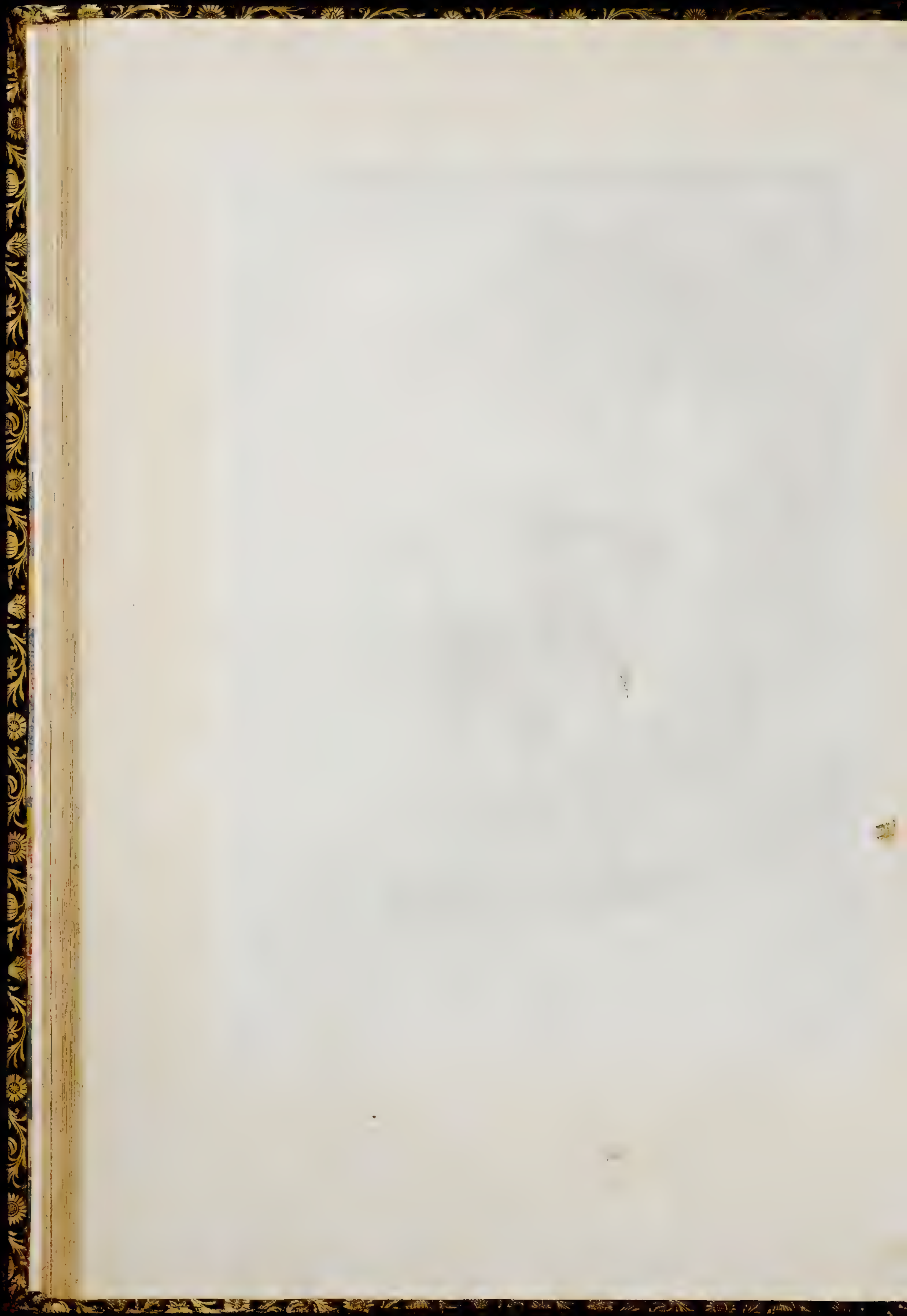
Fortune aveugle ſuit aveugle hardieſſe.
Le ſage quelquefois fait bien d'exécuter,
Avant que de donner le temps à la ſageſſe
D'enviſager le fait, & ſans la conſulter.



(*Fable CCII.*)



LES DEUX AVANTURIERS ET LE TALISMAN . Fable CCII.





LES DEUX AVANTURIERS ET LE TALISMAN. Fable CCII. 2e *planche*

FABLE XV.

LES LAPINS.

FABLE XV.

Les Lapins.

Discours a M. le Duc de la Rochefoucault.

Je me ſuis ſouvent dit, voyant de quelle ſorte
L'homme agit, & qu'il ſe comporte
En mille occaſions comme les animaux:
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ſes ſujets; & la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une maſſe où puiſent les eſprits;
J'entens les eſprits corps, & pêtris de matiere.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, ſoit lorſque la lumiere
Précipite ſes traits dans l'humide ſéjour,
Soit lorſque le ſoleil rentre dans ſa carriere,
Et que n'étant plus nuit, il n'eſt pas encor jour,
Au bord de quelque bois ſur un arbre je grimpe;
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet olympe,
Je foudroie à diſcrétion
Un Lapin qui n'y penſoit guére.
Je vois fuir auſſi-tôt toute la nation
Des Lapins, qui ſur la bruyere,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, & de thym parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher ſa ſûreté
Dans la ſoûterreine cité:
Mais le danger s'oublie; & cette peur ſi grande
S'évanouit bientôt. Je revois les Lapins
Plus gais qu'auparavant revenir ſous mes mains.

Ne reconnoît-on pas en cela les humains?
Difperfés par quelque orage,
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont hazarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais Lapins, on les revoit
Sous les mains de la fortune.
Joignons à cet exemple une chofe commune.

Quand des chiens étrangers paffent par quelque endroit
Qui n'eft pas de leur détroit,
Je laiffe à penfer quelle fête!
Les chiens du lieu n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces paffans
Jufqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens, de grandeur & de gloire
Aux gouverneurs d'états, à certains courtifans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le furvenant, nous jetter fur fa peau.
La coquette & l'auteur font de ce caractere:
Malheur à l'écrivain nouveau!
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'eft le droit du jeu, c'eft l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon difcours.
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
Tous les maîtres de l'art, & tiens qu'il faut laiffer
Dans les plus beaux fujets quelque chofe à penfer:
Ainfi ce difcours doit ceffer.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de folide,
Et dont la modeftie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter fans pudeur

La louange la plus permiſe,
La plus juſte & la mieux acquiſe;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps & des cenſeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui des ans & des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers;
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde,
Que vous m'avez donné le ſujet de ces vers.



(*Fable CCIII.*)



LES LAPINS . Fable CCIII.

Discours à M.r le Duc de la Rochefoucault.

FABLE XVI.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de Roi.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nuds, échappés à la fureur des ondes,
Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, un Fils de Roi,
Réduits au sort de * Belisaire,
Demandoient aux passans de quoi
Pouvoir soulager leur misere.
De raconter quel sort les avoit assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine.
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le Prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le Pâtre fut d'avis, qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux, & s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons: c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un Pâtre ainsi parler! ainsi parler? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit & de la raison;
Et que de tout berger comme de tout mouton,
Les connoissances soient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués au bord de l'Amérique.
L'un, c'étoit le Marchand, sçavoit l'arithmétique:
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.

* Belisaire étoit un grand capitaine, qui ayant commandé les armées de l'empereur *Justinien*, & perdu les bonnes graces de son maître, tomba dans un tel point de misere, qu'il demandoit l'aumône sur les grands chemins.

J'enſeignerai la politique,
Reprit le Fils de Roi. Le Noble pourſuivit,
Moi, je ſçai le blaſon, j'en veux tenir école:
Comme ſi devers l'Inde on eût eu dans l'eſprit
La ſotte vanité de ce jargon frivole.
Le Pâtre dit: amis, vous parlez bien: mais quoi?
Le mois a trente jours, juſqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous par votre foi?
Vous me donnez une eſpérance
Belle, mais éloignée; & cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou pluſtôt ſur quelle aſſûrance
Fondez-vous, dites-moi, le ſouper d'aujourd'hui?
Avant tout autre c'eſt celui
Dont il s'agit: votre ſcience
Eſt courte là-deſſus: ma main y ſuppléra.
A ces mots, le Pâtre s'en va
Dans un bois: il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée & pendant la ſuivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant,
Qu'ils allaſſent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure,
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conſerver ſes jours;
Et grace aux dons de la nature,
La main eſt le plus ſûr & le plus prompt ſecours.

Fin du dixiéme Livre.





LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PÂTRE ET LE FILS DE ROY. Fab. CCIV.

FABLES CHOISIES.

LIVRE ONZIEME.

FABLE I.

LE LION.

Sultan léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,
Force bœufs dans ſes prés, force cerfs dans ſes bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un Lion dans la forêt prochaine.
Après les complimens & d'une & d'autre part,
Comme entre grands il ſe pratique,
Le ſultan fit venir ſon viſir le renard,
Vieux routier & bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau mon voiſin:
Son pere eſt mort, que peut-il faire?
Plains pluſtôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au deſtin,
S'il garde ce qu'il a ſans tenter de conquête.
Le renard dit, branlant la tête,
Tels orphelins, ſeigneur, ne me font point pitié;
Il faut de celui-ci conſerver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire,
Avant que la griffe & la dent
Lui ſoit crue, & qu'il ſoit en état de nous nuire:
N'y perdez pas un ſeul moment.
J'ai fait ſon horoſcope: il croîtra par la guerre.
Ce ſera le meilleur Lion,
Pour ſes amis, qui ſoit ſur terre;
Tâchez donc d'en être, ſinon

Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le ſultan dormoit lors; & dedans ſon domaine
Chacun dormoit auſſi, bêtes, gens: tant qu'enfin
Le Lionceau devient vrai Lion. Le tocſin
Sonne auſſi-tôt ſur lui: l'alarme ſe promene
De toutes parts, & le viſir
Conſulté là-deſſus, dit avec un ſoupir:
Pourquoi l'irritez-vous? la choſe eſt ſans remède.
En vain nous appellons mille gens à notre aide.
Plus ils ſont, plus ils coûtent, & je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Appaiſez le Lion: ſeul il paſſe en puiſſance
Ce monde d'alliés vivant ſur notre bien.
Le Lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, ſa force, avec ſa vigilance.
Jettez-lui promptement ſous la griffe un mouton;
S'il n'en eſt pas content, jettez-en davantage:
Joignez-y quelque bœuf: choiſiſſez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage:
Sauvez le reſte ainſi. Ce conſeil ne plut pas:
Il en prit mal; & force états
Voiſins du ſultan en pâtirent:
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.
Propoſez-vous d'avoir le Lion pour ami,
Si vous voulez le laiſſer croître.





LE LION. Fable CCV.

FABLE II.

LES DIEUX VOULANT INSTRUIRE UN FILS DE JUPITER.

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE.

Jupiter eut un fils, qui ſe ſentant du lieu
Dont il tiroit ſon origine,
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien: celle du jeune Dieu
Faiſoit ſa principale affaire
Des doux ſoins d'aimer & de plaire.
En lui l'amour & la raiſon
Devancerent le temps, dont les aîles légeres
N'aménent que trop tôt, hélas! chaque ſaiſon.
Flore aux regards rians, aux charmantes maniéres,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien,
Ce que la paſſion peut inſpirer d'adreſſe,
Sentimens délicats & remplis de tendreſſe,
Pleurs, ſoupirs, tout en fut: bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par ſa naiſſance,
Avoir un autre eſprit, & d'autres dons des cieux,
Que les enfans des autres Dieux.
Il ſembloit qu'il n'agît que par réminiſcence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.
Jupiter cependant voulut le faire inſtruire.
Il aſſembla les Dieux, & dit: j'ai ſçu conduire
Seul & ſans compagnon juſqu'ici l'univers:
Mais il eſt des emplois divers
Qu'aux nouveaux Dieux je diſtribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jetté la vûe.
C'eſt mon ſang: tout eſt plein déja de ſes autels.

Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il ſçache tout. Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour ſçavoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'eſprit.
Je veux, dit le dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'olympe, & groſſi cet empire.
Je ſerai ſon maître de lyre,
Dit le blond & docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à ſurmonter les vices,
A domter les tranſports, monſtres empoiſonneurs,
Comme hydres renaiſſans ſans ceſſe dans les cœurs.
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les ſentiers peu battus
Qui ménent aux honneurs ſur les pas des vertus.
Quand ce vint au Dieu de Cythere,
Il dit qu'il lui montreroit tout.
L'Amour avoit raiſon; de quoi ne vient à bout
L'eſprit joint au deſir de plaire?



(Fable CCVI.)



LES DIEUX VOULANT INSTRUIRE UN FILS DE JUPITER, Fable CCVI.

FABLE III.

Le Fermier, le Chien et le Renard.

Le Loup & le Renard ſont d'étranges voiſins:
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à toute heure
Les poules d'un fermier: & quoique des plus fins,
Il n'avoit pû donner atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compere un embarras léger.
Hé quoi, dit-il, cette canaille,
Se moque impunément de moi?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours: le ruſtre, en paix chez ſoi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses chapons, ſa poulaille: il en a même au croc:
Et moi, maître paſſé, quand j'attrape un vieux coq,
Je ſuis au comble de la joie!
Pourquoi ſire Jupin m'a-t-il donc appellé
Au métier de Renard? je jure les puiſſances
De l'olympe & du ſtyx, il en ſera parlé.
Roulant en ſon cœur les vengeances,
Il choiſit une nuit libérale en pavots.
Chacun étoit plongé dans un profond repos:
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le Fermier
Laiſſant ouvert ſon poulailler,
Commit une ſottiſe extrême.
Le voleur tourne tant, qu'il entre au lieu guetté;
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de ſa cruauté,
Parurent avec l'aube: on vit un étalage
De corps ſanglans, & de carnage.

Peu s'en fallut que le ſoleil
Ne rebrouſſât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, & d'un ſpectacle pareil
Apollon irrité contre le fier Atride,
Joncha ſon camp de morts : on vit preſque détruit
L'oſt des Grecs ; & ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de ſa tente,
Ajax à l'ame impatiente,
De moutons & de boucs fit un vaſte débris,
Croyant tuer en eux ſon concurrent Ulyſſe,
Et les auteurs de l'injuſtice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le Renard, autre Ajax, aux volailles funeſte,
Emporte ce qu'il peut, laiſſe étendu le reſte.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ſes gens, ſon chien : c'eſt l'ordinaire uſage.
Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertiſſois-tu dès l'abord du carnage ?
Que ne l'évitiez-vous ? c'eût été pluſtôt fait.
Si vous, Maître & Fermier, à qui touche le fait,
Dormez ſans avoir ſoin que la porte ſoit cloſe,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la choſe,
Sans aucun intérêt je perde le repos ?
Ce chien parloit très à propos :
Son raiſonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un maître,
Mais n'étant que d'un ſimple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien :
On vous ſangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu ſois, ô pere de famille,
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur)
T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'eſt erreur.
Couche-toi le dernier, & vois fermer ta porte.
Que ſi quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

(*Fable CCVII.*)



LE FERMIER, LE CHIEN, ET LE RENARD. Fable CCVII

FABLE IV.

Le songe d'un Habitant du Mogol.

Jadis certain Mogol vit en ſonge un viſir,
Aux champs Elyſiens poſſeſſeur d'un plaiſir
Auſſi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée:
Le même ſongeur vit en une autre contrée
Un hermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, & contre l'ordinaire,
Minos en ces deux morts ſembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut ſurpris.
Dans ce ſonge pourtant ſoupçonnant du myſtere,
Il ſe fit expliquer l'affaire.
L'interpréte lui dit: ne vous étonnez point,
Votre ſonge a du ſens; & ſi j'ai ſur ce point
Acquis tant ſoit peu d'habitude,
C'eſt un avis des dieux. Pendant l'humain ſéjour
Ce viſir quelquefois cherchoit la ſolitude;
Cet hermite aux viſirs alloit faire ſa cour.

Si j'oſois ajoûter au mot de l'interprete,
J'inſpirerois ici l'amour de la retraite;
Elle offre à ſes amans des biens ſans embarras,
Biens purs, préſens du ciel, qui naiſſent ſous les pas.
Solitude où je trouve une douceur ſecrete,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde & du bruit goûter l'ombre & le frais?
O qui m'arrêtera ſous vos ſombres aſyles!
Quand pourront les neuf ſœurs, loin des cours & des villes,
M'occuper tout entier, & m'apprendre des cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartés errantes,

Par qui ſont nos deſtins & nos mœurs différentes?
Que ſi je ne ſuis né pour de ſi grands projets,
Du moins que les ruiſſeaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
Je ne dormirai point ſous de riches lambris:
Mais voit-on que le ſomme en perde de ſon prix?
En eſt-il moins profond, & moins plein de délices?
Je lui voue au déſert de nouveaux ſacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu ſans ſoins, & mourrai ſans remords.





LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL. Fable CCVIII

FABLE V.

LE LION, LE SINGE *ET* LES DEUX ÂNES.

FABLE V.

LE LION, LE SINGE ET LES DEUX ÂNES.

Le Lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le Singe maître ès arts chez la gent animale.
La premiere leçon que donna le régent,
Fut celle-ci: grand roi, pour régner ſagement,
Il faut que tout prince préfere
Le zele de l'état à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour propre; car c'eſt le pere,
C'eſt l'auteur de tous les défauts,
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce ſentiment vous quitte,
Ce n'eſt pas choſe ſi petite,
Qu'on en vienne à bout dans un jour:
C'eſt beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là votre perſonne auguſte
N'admettra jamais rien en ſoi
De ridicule ni d'injuſte.
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un & l'autre.
Toute eſpece, dit le docteur,
(Et je commence par la nôtre)
Toute profeſſion s'eſtime dans ſon cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes,
Et ſemblables diſcours qui ne nous coûtent rien.
L'amour propre, au rebours, fait qu'au degré ſuprême
On porte ſes pareils; car c'eſt un bon moyen
De s'élever auſſi ſoi-même.

De tout ce que deſſus j'argumente très-bien
Qu'ici bas maint talent n'eſt que pure grimace,
Cabale, & certain art de ſe faire valoir,
Mieux ſçu des ignorans, que des gens de ſçavoir.

L'autre jour ſuivant à la trace
Deux Anes qui, prenant tour à tour l'encenſoir,
Se louoient tour à tour, comme c'eſt la maniere,
J'ouïs que l'un des deux diſoit à ſon confrere:
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuſte & bien ſot
L'homme, cet animal ſi parfait? Il profane
Notre auguſte nom, traitant d'Ane
Quiconque eſt ignorant, d'eſprit lourd, idiot:
Il abuſe encore d'un mot,
Et traite notre rire & nos diſcours de braire.
Les humains ſont plaiſans de vouloir exceller
Pardeſſus nous! non, non: c'eſt à vous de parler,
A leurs orateurs de ſe taire:
Voilà les vrais braillards. Mais laiſſons-là ces gens:
Vous m'entendez, je vous entens:
Il ſuffit; & quant aux merveilles,
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomele eſt, au prix, novice dans cet art:
Vous ſurpaſſez Lambert. L'autre Baudet repart:
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces Anes, non contens de s'être ainſi grattés,
S'en allerent dans les cités
L'un l'autre ſe prôner. Chacun d'eux croyoit faire,
En priſant ſes pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendroit ſur lui.
J'en connois beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les Baudets, mais parmi les puiſſances
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeroient entr'eux les ſimples excellences,
S'ils oſoient, en des majeſtés.

J'en dis peut-être plus qu'il ne faut; & fuppofe
Que votre majefté gardera le fecret.
Elle avoit fouhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre chofe,
L'amour propre donnant du ridicule aux gens.
L'injufte aura fon tour: il y faut plus de temps.
Ainfi parla ce Singe. On ne m'a pas fçu dire
S'il traita l'autre point, car il eft délicat;
Et notre maître ès arts qui n'étoit pas un fat,
Regardoit ce Lion comme un terrible Sire.





LE LION, LE SINGE ET LES DEUX ÂNES. Fable CCIX.

FABLE VI.

Le Loup et le Renard.

Mais d'où vient qu'au Renard Éſope accorde un point?
C'eſt d'exceller en tours pleins de matoiſerie.
J'en cherche la raiſon, & ne la trouve point.
Quand le Loup a beſoin de défendre ſa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en ſçait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en ſçait plus, & j'oſerois peut-être
Avec quelque raiſon contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un ſoir il apperçut
La lune au fond d'un puits: l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux ſeaux alternativement
Puiſoient le liquide élément.
Notre Renard, preſſé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre ſeau tenoit ſuſpendu.
Voilà l'animal deſcendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant ſa perte prochaine:
Car comment remonter, ſi quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et ſuccédant à ſa miſere,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire?
Deux jours s'étoient paſſés ſans qu'aucun vînt au puits:
Le temps qui toujours marche, avoit, pendant deux nuits,
Échancré, ſelon l'ordinaire,
De l'aſtre au front d'argent la face circulaire.
Sire Renard étoit déſeſpéré.
Compere Loup, le goſier altéré,

Paſſe par-là : l'autre dit : camarade,
Je vous veux régaler ; voyez-vous cet objet ?
C'eſt un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait ;
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure,
Le reſte vous ſera ſuffiſante pâture.
Deſcendez dans un ſeau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajuſtât l'hiſtoire,
Le Loup fut un ſot de le croire.
Il deſcend, & ſon poids emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître Renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laiſſons ſéduire
Sur auſſi peu de fondement ;
Et chacun croit fort aiſément
Ce qu'il craint & ce qu'il deſire.



(*Fable* ccx.)



LE LOUP ET LE RENARD, Fable CCX.

FABLE VII.

LE PAYSAN
DU
DANUBE.

FABLE VII.

Le Paysan du Danube.

Il ne faut point juger des gens ſur l'apparence.
Le conſeil en eſt bon; mais il n'eſt pas nouveau.

Jadis, l'erreur du ſouriceau
Me ſervit à prouver le diſcours que j'avance.
J'ai, pour le fonder à préſent,
Le bon Socrate, Éſope, & certain Payſan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurele
Nous fait un portrait fort fidele.
On connoît les premiers: quant à l'autre, voici
Le perſonnage en raccourci.
Son menton nourriſſoit une barbe touffue;
Toute ſa perſonne velue
Repréſentoit un ours, mais un ours mal léché.
Sous un ſourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, groſſe lévre;
Portoit ſayon de poil de chévre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme, ainſi bâti, fut député des villes
Que lave le Danube: il n'étoit point d'aſyles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, & ne portât les mains.
Le député vint donc, & fit cette harangue:
Romains, & vous, ſénat aſſis pour m'écouter,
Je ſupplie, avant tout, les dieux de m'aſſiſter:
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne diſe rien qui doive être repris.
Sans leur aide il ne peut entrer dans les eſprits,
Que tout mal & toute injuſtice:
Faute d'y recourir on viole leurs loix.

Témoin nous que punit la romaine avarice,
Rome eſt, par nos forfaits, plus que par ſes exploits,
L'inſtrument de notre ſupplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne tranſporte chez vous les pleurs & la miſere,
Et mettant en nos mains, par un juſte retour,
Les armes dont ſe ſert ſa vengeance ſévere,
Il ne vous faſſe, en ſa colere,
Nos eſclaves à votre tour.
Et pourquoi ſommes-nous les vôtres? qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, & nos mains
Étoient propres aux arts, ainſi qu'au labourage:
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adreſſe & le courage:
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, & la violence,
Peut-être, en votre place, ils auroient la puiſſance,
Et ſçauroient en uſer ſans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont ſur nous exercée,
N'entre qu'à peine en la penſée.
La majeſté de vos autels
Elle-même en eſt offenſée:
Car ſçachez que les immortels
Ont les regards ſur nous. Graces à vos exemples,
Il n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux, & de leur temples,
D'avarice qui va juſques à la fureur.
Rien ne ſuffit aux gens qui nous viennent de Rome:
La terre & le travail de l'homme
Font, pour les aſſouvir, des efforts ſuperflus.
Retirez-les: on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.

Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
Nous laiſſons nos cheres compagnes:
Nous ne converſons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfans déja nés,
Nous ſouhaitons de voir leurs jours bientôt bornés:
Vos préteurs, au malheur, nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la molleſſe, & que le vice.
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine & d'avarice:
C'eſt tout ce que j'ai vû dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de préſent à faire?
Point de pourpre à donner? c'eſt en vain qu'on eſpere
Quelque refuge aux loix: encor leur miniſtere
A-t-il mille longueurs. Ce diſcours, un peu fort,
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Puniſſez de mort
Une plainte un peu trop ſincere.
A ces mots, il ſe couche, & chacun étonné,
Admire le grand cœur, le bon ſens, l'éloquence
Du Sauvage ainſi proſterné.
On le créa patrice; & ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel diſcours méritoit. On choiſit
D'autres préteurs; & par écrit
Le ſénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour ſervir de modele aux parleurs à venir.
On ne ſçut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.



(Fable CCXI.)



LE PAYSAN DU DANUBE . Fable CCXI .

FABLE VIII.

Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.

Un Octogénaire plantoit.
Paſſe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Diſoient trois Jouvenceaux enfans du voiſinage,
Aſſurément il radotoit.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des ſoins d'un avenir qui n'eſt pas fait pour vous?
Ne ſongez déſormais qu'à vos erreurs paſſées.
Quittez le long eſpoir & les vaſtes penſées:
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le Vieillard. Tout établiſſement
Vient tard & dure peu. La main des parques blêmes
De vos jours & des miens ſe joue également.
Nos termes ſont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? eſt-il aucun moment
Qui vous puiſſe aſſurer d'un ſecond ſeulement?
Mes arriére-neveux me devront cet ombrage:
Hé bien, défendez-vous au ſage
De ſe donner des ſoins pour le plaiſir d'autrui?
Cela même eſt un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis jouir demain, & quelques jours encore:
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois ſur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raiſon: l'un des trois Jouvenceaux
Se noya dès le port allant à l'Amérique.
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,

Dans les emplois de Mars ſervant la république,
Par un coup imprévû vit ſes jours emportés.
Le troiſiéme tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter;
Et, pleurés du Vieillard, il grava ſur leur marbre
Ce que je viens de raconter.



(*Fable* CCXII.)



LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES, Fable CCXII.



FABLE IX.

Les Souris et le Chat-huant.

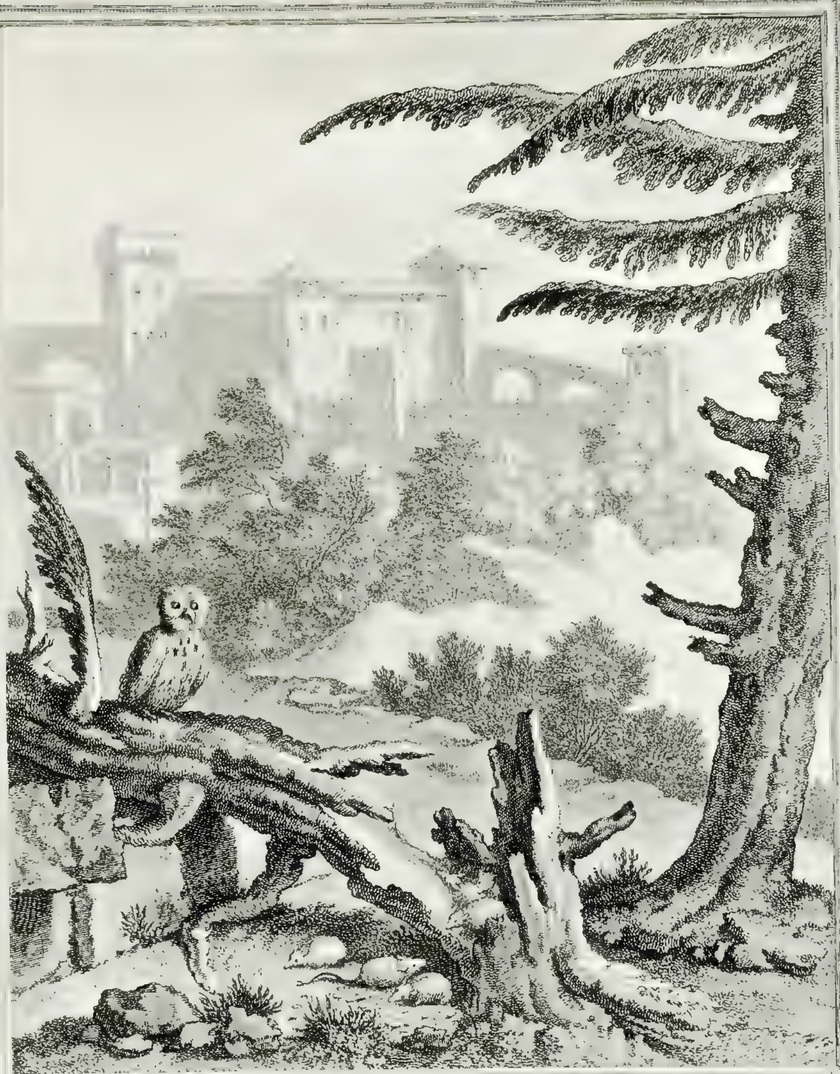
Il ne faut jamais dire aux gens,
Écoutez un bon mot, oyez une merveille.
Sçavez-vous ſi les écoutans
En feront une eſtime à la vôtre pareille?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté;
Je le maintiens prodige, & tel que d'une fable
Il a l'air & les traits, encor que véritable.
On abattit un pin pour ſon antiquité,
Vieux palais d'un Hibou, triſte & ſombre retraite
De l'oiſeau qu'Atropos prend pour ſon interprete.
Dans ſon tronc caverneux & miné par le temps,
Logeoient, entre autres habitans,
Force Souris ſans pieds, toutes rondes de graiſſe.
L'oiſeau les nourriſſoit parmi des tas de blé,
Et de ſon bec avoit leur troupeau mutilé;
Cet oiſeau raiſonnoit, il faut qu'on le confeſſe.
En ſon temps, aux Souris le compagnon chaſſa.
Les premieres qu'il prit, du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle eſtropia
Tout ce qu'il prit enſuite; & leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à ſa commodité,
Aujourd'hui l'une, & demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impoſſibilité
S'y trouvoit, joint auſſi le ſoin de ſa ſanté.
Sa prévoyance alloit auſſi loin que la nôtre:
Elle alloit juſqu'à leur porter
Vivres & grains pour ſubſiſter.
Puis qu'un Cartéſien s'obſtine
A traiter ce Hibou de montre, & de machine!
Quel reſſort lui pouvoit donner

Le conſeil de tronquer un peuple mis en mue?
Si ce n'eſt pas là raiſonner,
La raiſon m'eſt choſe inconnue.
Voyez que d'argumens il fit!
Quand ce peuple eſt pris, il s'enfuit:
Donc il faut le croquer auſſi-tôt qu'on le happe.
Tout? il eſt impoſſible. Et puis, pour le beſoin
N'en dois-je pas garder? donc il faut avoir ſoin
De le nourrir ſans qu'il échappe.
Mais comment? ôtons-lui les pieds. Or trouvez-moi
Choſe, par les humains, à ſa fin mieux conduite!
Quel autre art de penſer Ariſtote & ſa ſuite
Enſeignent-ils, par votre foi? *

* Ceci n'eſt point une fable; & la choſe, quoique merveilleuſe & preſque incroyable, eſt véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce Hibou; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raiſonnement tel que celui-ci: mais ces exagérations ſont permiſes à la poeſie, ſur-tout dans la maniere d'écrire dont je me ſers.



(*Fable* CCXIII.)



LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT Fable CCXIII

ÉPILOGUE.

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisoit en langue des dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntans la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faisois servir d'acteurs en mon ouvrage;
Car tout parle dans l'univers:
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquens chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidéle;
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modéle,
J'ai du moins ouvert le chemin:
D'autres pourront y mettre une derniere main.
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise:
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise:
Sous ces inventions il faut l'envelopper:
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper.
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
Louis domte l'Europe; & d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un Monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps & de la parque.

Fin du onziéme Livre.



FABLES

CHOISIES.

LIVRE DOUZIEME.

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE BOURGOGNE.

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer pour mes Fables, de protection qui me ſoit plus glorieuſe que la vôtre. Ce goût exquis, & ce jugement ſi ſolide que vous faites paroître dans toutes choſes au-delà d'un âge où à peine les autres Princes ſont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tout cela joint au devoir de vous obéir & à la paſſion de vous plaire, m'a obligé de vous préſenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les ſiécles, auſſi-bien que celle de tous les ſages. Vous m'avez même ordonné de continuer; & ſi vous me permettez de le dire, il y a des ſujets dont je vous ſuis redevable, & où vous avez jetté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus beſoin de conſulter ni Apollon, ni les Muſes, ni aucunes des Divinités du Parnaſſe. Elles ſe rencontrent dans les préſens que vous a faits la nature, & dans cette ſcience de bien juger des ouvrages de l'eſprit, à quoi vous joignez déja celle de connoître toutes les régles qui y conviennent. Les Fables d'Eſope ſont une ample matiere pour ces talens. Elles embraſſent toutes ſortes d'événemens & de caracteres. Ces menſonges ſont proprement une maniere d'hiſtoire, où on ne flatte perſonne. Ce ne ſont pas choſes de peu d'importance que ces ſujets.

Les animaux ſont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-deſſus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoiſſez maintenant en orateurs & en poëtes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques, & en bons généraux d'armée; & vous vous tromperez auſſi peu au choix des perſonnes, qu'au mérite des actions. Je ne ſuis pas d'un âge à eſpérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler ſous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie. Quand vous ſouhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y puiſſiez trouver des louanges dignes du Monarque qui fait maintenant le deſtin de tant de peuples & de nations, & qui rend toutes les parties du monde attentives à ſes conquêtes, à ſes victoires, & à la paix qui ſemble ſe rapprocher, & dont il impoſe les conditions avec toute la modération que peuvent ſouhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à ſa gloire & à ſa puiſſance, & de qui on pourroit dire à meilleur titre, qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les miniſtres de tant de princes de s'aſſembler, pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuſe à leurs maîtres. Ce ſont des ſujets au-deſſus de nos paroles : je les laiſſe à de meilleures plumes que la mienne; & ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéiſſant
& très-fidele ſerviteur.
DE LA FONTAINE.

FABLE I.

Les Compagnons d'Ulysse.

A Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Prince, l'unique objet du ſoin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces préſens de ma muſe:
Les ans & les travaux me ſerviront d'excuſe.
Mon eſprit diminue; au lieu qu'à chaque inſtant,
On apperçoit le vôtre aller en augmentant.
Il ne va pas, il court, il ſemble avoir des aîles:
Le Héros dont il tient des qualités ſi belles,
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant:
Il ne tient pas à lui, que forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carriere de la gloire.
Quelque Dieu le retient, (c'eſt notre Souverain),
Lui, qu'un mois a rendu maître & vainqueur du rhin.
Cette rapidité fut alors néceſſaire:
Peut-être elle ſeroit aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais: auſſi-bien les ris & les amours
Ne ſont pas ſoupçonnés d'aimer les longs diſcours.
De ces ſortes de dieux votre cour ſe compoſe,
Ils ne vous quittent point. Ce n'eſt pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout:
Le ſens & la raiſon y réglent toute choſe.
Conſultez ces derniers ſur un fait où les Grecs,
Imprudens & peu circonſpects,
S'abandonnerent à des charmes
Qui métamorphoſoient en bêtes les humains.

Les Compagnons d'Ulyſſe, après dix ans d'alarmes,

Erroient au gré du vent, de leur ſort incertains.
Ils aborderent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé, tenoit alors ſa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeſte poiſon.
D'abord ils perdent la raiſon:
Quelques momens après leur corps & leur viſage,
Prennent l'air & les traits d'animaux différens.
Les voilà devenus ours, lions, éléphans;
Les uns ſous une maſſe énorme,
Les autres ſous une autre forme:
Il s'en vit de petits, *exemplum ut talpa:*
Le ſeul Ulyſſe en échappa.
Il ſçut ſe défier de la liqueur traîtreſſe.
Comme il joignoit à la ſageſſe
La mine d'un héros & le doux entretien,
Il fit tant que l'enchantereſſe
Prit un autre poiſon peu différent du ſien.
Une déeſſe dit tout ce qu'elle a dans l'ame:
Celle-ci déclara ſa flamme.
Ulyſſe étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture:
Il obtint qu'on rendroit à ſes Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter?
Allez le propoſer de ce pas à la troupe.
Ulyſſe y court, & dit: l'empoiſonneuſe coupe
A ſon remede encore, & je viens vous l'offrir:
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déjà la parole.
Le lion dit, penſant rugir,
Je n'ai pas la tête ſi folle.
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir!
J'ai griffe & dent, & mets en piéces qui m'attaque:
Je ſuis roi, deviendrai-je un citadin d'Itaque?

Tu me rendras, peut-être, encor ſimple ſoldat?
Je ne veux point changer d'état.
Ulyſſe, du lion court à l'ours: eh! mon frere,
Comme te voilà fait! je t'ai vû ſi joli.
Ah! vraiment, nous y voici,
Reprit l'ours à ſa maniere;
Comme me voilà fait! comme doit être un ours.
Qui ta dit qu'une forme eſt plus belle qu'une autre?
Eſt-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je m'en rapporte aux yeux d'une ourſe mes amours.
Te déplais-je? va-t-en, ſuis ta route & me laiſſe:
Je vis libre, content, ſans nul ſoin qui me preſſe;
Et te dis, tout net & tout plat,
Je ne veux point changer d'état.
Le Prince Grec au loup va propoſer l'affaire:
Il lui dit, au hazard d'un ſemblable refus:
Camarade, je ſuis confus
Qu'une jeune & belle bergere
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ſes moutons.
Autrefois on t'eût vû ſauver ſa bergerie:
Tu menois une honnête vie.
Quitte ces bois, & redevien,
Au lieu de loup, homme de bien.
En eſt-il, dit le loup? pour moi, je n'en vois guere.
Tu t'en viens me traiter de bête carnaſſiere:
Toi, qui parles, qu'eſt-tu? n'auriez-vous pas ſans moi
Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étois homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage?
Pour un mot, quelquefois, vous vous étranglez tous;
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?
Tout bien conſidéré, je te ſoutiens en ſomme,
Que ſcélérat pour ſçélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme;

Je ne veux point changer d'état.
Ulyſſe fit à tous une même ſemonce :
Chacun d'eux fit même réponſe,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, ſuivre leur appétit,
C'étoit leurs délices ſuprêmes :
Tous renonçoient au lôs des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir, ſuivant leurs paſſions,
Ils étoient eſclaves d'eux mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choiſir un ſujet
Où je puſſe mêler le plaiſant à l'utile :
C'étoit ſans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les Compagnons d'Ulyſſe enfin ſe ſont offerts :
Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impoſe pour peine
Votre cenſure & votre haine.



(*Fable* CCXIV.)



LES COMPAGNONS D'ULYSSE. *à Mgr. le Duc de Bourgogne.* Fable CCXIV

J.B. Oudry inv.

FABLE II.

Le Chat et les deux Moineaux.

A Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Un Chat, contemporain d'un fort jeune Moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau.
La cage & le panier avoient mêmes pénates.
Le Chat étoit ſouvent agacé par l'Oiſeau;
L'un s'eſcrimoit du bec, l'autre jouoit des pattes.
Ce dernier, toutefois, épargnoit ſon ami,
Ne le corrigeant qu'à demi.
Il ſe fût fait un grand ſcrupule
D'armer de pointes ſa férule.
Le Paſſereau moins circonſpect,
Lui donnoit force coups de bec:
En ſage & diſcrete perſonne,
Maître Chat excuſoit ſes jeux.
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux ſérieux.
Comme ils ſe connoiſſoient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit;
Jamais en vrai combat le jeu ne ſe tournoit.
Quand un Moineau du voiſinage
S'en vint les viſiter, & ſe fit compagnon
Du pétulant Pierrot, & du ſage Raton.
Entre les deux Oiſeaux il arriva querelle:
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle
D'inſulter ainſi notre ami;
Le Moineau du voiſin viendra manger le nôtre?
Non, de par tous les chats. Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger: vraiment, dit notre Chat,

Les Moineaux ont un goût exquis & délicat.
Cette réflexion fit auſſi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela, toute fable eſt un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre m'abuſe.
Prince, vous les aurez incontinent trouvez:
Ce ſont des jeux pour vous, & non point pour ma muſe:
Elle & ſes ſœurs n'ont pas l'eſprit que vous avez.



(*Fable* CCXV.)



LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX Fable CCXV.

FABLE III.

Du Thésauriseur et du Singe.

Un homme accumuloit. On ſçait que cette erreur
Va ſouvent juſqu'à la fureur.
Celui-ci ne ſongeoit que ducats & piſtoles.
Quand ces biens ſont oiſifs, je tiens qu'ils ſont frivoles.
Pour ſûreté de ſon tréſor,
Notre Avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté, ſelon moi, fort petite,
Et ſelon lui fort grande, il entaſſoit toujours.
Il paſſoit les nuits & les jours
A compter, calculer, ſupputer ſans relâche;
Calculant, ſupputant, comptant comme à la tâche,
Car il trouvoit toujours du mécompte à ſon fait.
Un gros Singe plus ſage, à mon ſens, que ſon Maître,
Jettoit quelques doublons toujours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait.
La chambre bien cadenaſſée,
Permettoit de laiſſer l'argent ſur le comptoir.
Un beau jour Dom-Bertrand ſe mit dans la penſée
D'en faire un ſacrifice au liquide manoir.
Quant à moi, lorſque je compare
Les plaiſirs de ce Singe à ceux de cet Avare,
Je ne ſçais bonnement auquel donner le prix.
Dom-Bertrand gagneroit près de certains eſprits:
Les raiſons en ſeroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne ſongeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble à la roſe,
Éprouvoit ſon adreſſe & ſa force à jetter

Ces morceaux de métal qui ſe font ſouhaiter
Par les humains, ſur toute choſe.
S'il n'avoit entendu ſon Compteur à la fin
Mettre la clef dans la ſerrure,
Les ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure.
Il les auroit fait tous voler juſqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint & maint naufrage.

Dieu veuille préſerver maint & maint financier
Qui n'en fait pas meilleur uſage.



(*Fable* CCXVI.)



LE THESAURISEUR ET LE SINGE, Fable CCXVI.

J.B. Oudry inv.

FABLE IV.

Les deux Chévres.

Dès que les Chévres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune: elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route & sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces Dames vont promener leurs caprices:
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux Chévres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quitterent les bas prés, chacune de sa part.
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, & pour pont une planche:
Deux belettes à peine auroient passé de front
Sur ce pont:
D'ailleurs, l'onde rapide & le ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur ces Amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, & l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe quatre qui s'avance
Dans l'isle de la Conférence.
Ainsi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez nos Avanturiéres,
Qui toutes deux étant fort fiéres,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race (à ce que dit l'histoire)
L'une, certaine Chévre au mérite sans pair,

Dont Polyphême fit préſent à Galathée;
Et l'autre, la Chévre Amalthée
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chûte fut commune:
Toutes deux tomberent dans l'eau.
Cet accident n'eſt pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.



(*Fable* CCXVII.)



LES DEUX CHÈVRES . Fable CCXVII.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avoit demandé à M. De la Fontaine une Fable qui fût nommée
LE CHAT ET LA SOURIS.

Pour plaire au jeune Prince à qui la renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
Le Chat & la Souris?

Dois-je représenter dans ces vers une belle,
Qui douce en apparence, & toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris,
Comme le Chat de la Souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la fortune?
Rien ne lui convient mieux; & c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis,
Comme le Chat fait la Souris.

Introduirai-je un roi, qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi, qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis;
Et qui, des plus puissans, quand il lui plaît, se joue
Comme le Chat de la Souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; & si je ne m'abuse,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits.
Le jeune Prince alors se joûroit de ma muse
Comme le Chat de la Souris.

FABLE V.

LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS.

Une jeune Souris de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux Chat implorant ſa clémence,
Et payant de raiſons le Rominagrobis.
Laiſſez-moi vivre: une Souris
De ma taille & de ma dépenſe
Eſt-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôteſſe, & tout leur monde?
D'un grain de bled je me nourris:
Une noix me rend toute ronde.
A préſent je ſuis maigre: attendez quelque temps.
Réſervez ce repas à meſſieurs vos enfans.
Ainſi parloit au Chat la Souris attrapée.
L'autre lui dit: tu t'es trompée.
Eſt-ce à moi que l'on tient de ſemblables diſcours?
Tu gagnerois autant de parler à des ſourds.
Chat & vieux pardonner? cela n'arrive guéres.
Selon ces loix, deſcens là-bas,
Meurs, & va-t'en tout de ce pas
Haranguer les ſœurs filandiéres.
Mes enfans trouveront aſſez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma fable,
Voici le ſens moral qui peut y convenir.
La jeuneſſe ſe flatte & croit tout obtenir:
La vieilleſſe eſt impitoyable.



(*Fable* CCXVIII.)



LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS . Fable CCXVIII

FABLE VI.

LE CERF MALADE.

FABLE VI.

Le Cerf malade.

En pays plein de Cerfs, un Cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à ſon grabat le voir, le ſecourir,
Le conſoler du moins : multitude importune.
Eh ! meſſieurs, laiſſez-moi mourir :
Permettez qu'en forme commune,
La parque m'expédie, & finiſſez vos pleurs.
Point du tout : les conſolateurs
De ce triſte devoir tout au long s'acquitterent ;
Quand il plut à Dieu s'en allerent :
Ce ne fut pas ſans boire un coup
C'eſt-à-dire ſans prendre un droit de pâturage.
Tout ſe mit à brouter les bois du voiſinage.
La pitance du Cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire :
D'un mal, il tomba dans un pire ;
Et ſe vit réduit à la fin
A jeûner & mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps & de l'ame.
O temps, ô mœurs ! j'ai beau crier,
Tout le monde ſe fait payer.



(*Fable* CCXIX.)



LE CERF MALADE. Fable CCXIX.

FABLE VII.

La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard.

Le Buiſſon, le Canard & la Chauve-Souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faiſoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, & font bourſe commune.
Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agens,
Non moins ſoigneux qu'intelligens,
Des regiſtres exacts de miſe & de recette.
Tout alloit bien, quand leur emplette,
En paſſant par certains endroits
Remplis d'écueils, & fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla toute emballée au fond des magaſins,
Qui du Tartare ſont voiſins.
Notre trio pouſſa maint regret inutile,
Ou pluſtôt il n'en pouſſa point.
Le plus petit marchand eſt ſçavant ſur ce point:
Pour ſauver ſon crédit il faut cacher ſa perte.
Celle que par malheur nos gens avoient ſoufferte,
Ne put ſe réparer: le cas fut découvert.
Les voila ſans crédit, ſans argent, ſans reſſource,
Prêts à porter le bonnet vert.
Aucun ne leur ouvrit ſa bourſe,
Et le ſort principal, & les gros intérêts,
Et les ſergens, & les procès,
Et le créancier à la porte,
Dès devant la pointe du jour,
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour,
Pour contenter cette cohorte.
Le Buiſſon accrochoit les paſſans à tous coups:
Meſſieurs, leur diſoit-il, de grace, apprenez-nous

En quel lieu ſont les marchandiſes
Que certains gouffres nous ont priſes ?
Le Plongeon, ſous les eaux s'en alloit les chercher.
L'oiſeau Chauve-Souris n'oſoit plus approcher,
Pendant le jour, nulle demeure :
Suivi des ſergens à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur, qui n'eſt ni Souris-chauve,
Ni Buiſſon, ni Canard, ni dans tel cas tombé,
Mais ſimple grand ſeigneur, qui tous les jours ſe ſauve
Par un eſcalier dérobé.



(*Fable* CCXX.)



LA CHAUVE-SOURIS, LE BUISSON ET LE CANARD. Fable CCXX.

FABLE VIII.

LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS.

La difcorde a toujours régné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers.
Chez nous cette déeffe a plus d'un tributaire.
Commençons par les Élémens:
Vous ferez étonné de voir qu'à tous momens
Ils feront appointés contraire.
Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle?

Autrefois un logis plein de Chiens & de Chats,
Par cent arrêts rendus en forme folemnelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entr'eux comme coufins:
Cette union fi douce, & prefque fraternelle,
Édifioit tous les voifins.
Enfin elle ceffa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Repréfenter un tel outrage.
J'ai vû des croniqueurs attribuer le cas
Aux paffe-droits qu'avoit une Chienne en géfine;
Quoi qu'il en foit, cet altercas
Mit en combuftion la falle & la cuifine:
Chacun fe déclara pour fon Chat, pour fon Chien.
On fit un réglement dont les Chats fe plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.

Leur Avocat difoit, qu'il falloit bel & bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les chercherent.
Dans un coin où d'abord leurs agens les cacherent,
Les Souris enfin les mangerent.
Autre procès nouveau : le peuple Souriquois
En pâtit. Maint vieux Chat, fin, fubtil & narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main baffe.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit fous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature
Qui n'ait fon oppofé : c'eft la loi de nature.
D'en chercher la raifon, ce font foins fuperflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en fçais pas plus.
Ce que je fçais, c'eft qu'aux groffes paroles
On en vient, fur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à foixante ans
Renvoyer chez les Barbacoles.



(*Fable* CCXXI.)



LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS. Fab. 22.



LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS. F. CCXXI

FABLE IX.

LE LOUP *ET* LE RENARD.

FABLE IX.

Le Loup et le Renard.

D'où vient que perſonne en la vie
N'eſt ſatisfait de ſon état?
Tel voudroit bien être ſoldat,
A qui le ſoldat porte envie.

Certain Renard voulut, dit-on,
Se faire Loup. Hé, qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun Loup ne ſoupire?

Ce qui m'étonne eſt qu'à huit ans,
Un Prince en fable ait mis la choſe,
Pendant que ſous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins ſenſés que ſa proſe.

Les traits dans ſa fable ſemés,
Ne ſont en l'ouvrage du poëte,
Ni tous, ni ſi bien exprimés.
Sa louange en eſt plus complette.

De la chanter ſur la muſette
C'eſt mon talent; mais je m'attens,
Que mon Héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne ſuis pas un grand prophete,
Cependant je lis dans les cieux,
Que bientôt ſes faits glorieux
Demanderont pluſieurs Homeres;

Et ce temps-ci n'en produit gueres.

Laiſſant à part tous ces myſteres,
Eſſayons de conter la fable avec ſuccès.

Le Renard dit au Loup: notre cher, pour tous mets
J'ai ſouvent un vieux coq, ou de maigres poulets:
C'eſt une viande qui me laſſe.
Tu fais meilleure chére avec moins de haſard.
J'approche des maiſons: tu te tiens à l'écart.
Apprens-moi ton métier, camarade, de grace:
Rends-moi le premier de ma race
Qui fourniſſe ſon croc de quelque mouton gras,
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le Loup: il m'eſt mort un mien frere,
Allons prendre ſa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint, & le Loup dit: voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le Renard ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit ſon maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien:
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut inſtruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp & dans la ville:
Meres, brus & vieillards au temple couroient tous.
L'oſt du peuple bêlant crut voir cinquante Loups:
Chien, berger & troupeau, tout fuit vers le village,
Et laiſſe ſeulement une brebis pour gage.
Le larron s'en ſaiſit. A quelque pas de là
Il entendit chanter un coq du voiſinage.
Le diſciple auſſi-tôt droit au coq s'en alla,
Jettant bas ſa robe de claſſe,

Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer, est une illusion:
L'on reprend sa premiere trace
A la premiere occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet.
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue & la morale.



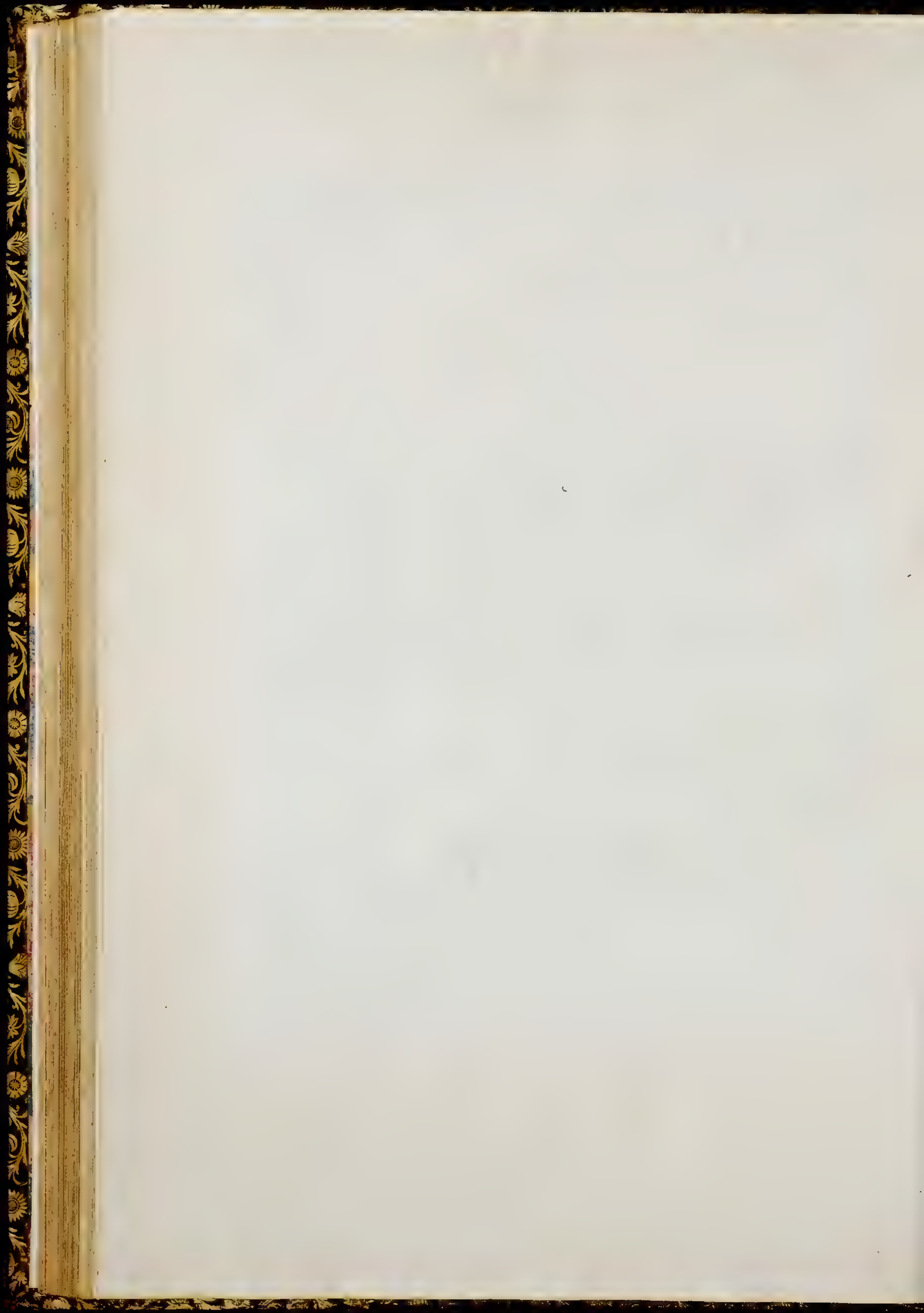
(*Fable* CCXXII.)



LE LOUP ET LE RENARD. Fable CCXXII



LE LOUP ET LE RENARD. Fable CCXXII. 2e. Planche



FABLE X.

L'ECREVISSE
ET
SA FILLE.

FABLE X.

L'Écrevisse et sa Fille.

Les Sages quelquefois, ainſi que l'Écreviſſe,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'eſt l'art des matelots: c'eſt auſſi l'artifice
De ceux qui pour couvrir quelque puiſſant effort,
Enviſagent un point directement contraire,
Et font, vers ce lieu-là, courir leur adverſaire.
Mon ſujet eſt petit, cet acceſſoire eſt grand.
Je pourrois l'appliquer à certain Conquérant,
Qui tout ſeul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, & ce qu'il entreprend,
N'eſt d'abord qu'un ſecret, puis devient des conquêtes.
En vain on a les yeux ſur ce qu'il veut cacher,
Ce ſont arrêts du ſort qu'on ne peut empêcher,
Le torrent, à la fin, devient inſurmontable.
Cent dieux ſont impuiſſans contre un ſeul Jupiter.
Louis & le deſtin me ſemblent, de concert,
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mere Écreviſſe un jour à ſa fille diſoit:
Comme tu vas, bon dieu! ne peux-tu marcher droit?
Et comme vous allez vous-même! dit la Fille:
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu?
Elle avoit raiſon; la vertu
De tout exemple domeſtique
Eſt univerſelle, & s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des ſages, des ſots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A ſon but, j'y reviens, la méthode en eſt bonne,
Sur-tout au métier de Bellone:
Mais il faut le faire à propos. (*Fable* CCXXIII.)



L'ECREVISSE ET SA FILLE. Fable CCXXIII.

FABLE XI.

L'AIGLE

ET

LA PIE.

FABLE XI.

L'Aigle et la Pie.

L'Aigle, reine des airs, avec Margot la Pie,
Différentes d'humeur, de langage & d'eſprit,
Et d'habit,
Traverſoient un bout de prairie.
Le haſard les aſſemble en un coin détourné.
L'Agaſſe eut peur : mais l'Aigle ayant fort bien dîné
La raſſure, & lui dit : allons de compagnie.
Si le maître des dieux aſſez ſouvent s'ennuie,
Lui, qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi, qu'on ſçait qui le ſers.
Entretenez-moi donc, & ſans cérémonie.
Caquet bon bec alors de jaſer au plus drû :
Sur ceci, ſur cela, ſur tout. L'homme d'Horace
Diſant le bien, le mal à travers champs, n'eût ſçu
Ce qu'en fait de babil y ſçavoit notre Agaſſe.
Elle offre d'avertir de tout ce qui ſe paſſe,
Sautant, allant de place en place,
Bon eſpion, dieu ſçait. Son offre ayant déplu,
L'Aigle lui dit tout en colere :
Ne quittez point votre ſéjour,
Caquet bon bec, ma mie : adieu, je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour :
C'eſt un fort méchant caractere.
Margot ne demandoit pas mieux.
Ce n'eſt pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les dieux :
Cet honneur a ſouvent de mortelles angoiſſes.
Rediſeurs, eſpions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux ;
Quoiqu'ainſi que la Pie, il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroiſſes.

(*Fable* CCXXIV.)



L'AIGLE ET LA PIE . Fable CCXXIV

FABLE XII.

LE ROI, LE MILAN, ET LE CHASSEUR.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

Comme les dieux ſont bons, ils veulent que les rois
Le ſoient auſſi : c'eſt l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'eſt votre avis. On ſçait que le courroux
S'éteint en votre cœur ſi-tôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du ſien ne put ſe rendre maître,
Fut par là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes,
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de grands ſont nés tels en cet âge où nous ſommes.
L'univers leur ſçait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous ſuiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces auguſtes lieux,
Prétend y célébrer votre nom ſur ſa lyre.
Je ſçais qu'on vous attend dans le palais des dieux:
Un ſiécle de ſéjour ici doit vous ſuffire.
Hymen veut ſéjourner tout un ſiécle chez vous.
Puiſſent ſes plaiſirs les plus doux
Vous compoſer des deſtinées
Par ce temps à peine bornées!
Et la Princeſſe & vous, n'en méritez pas moins;
J'en prends ſes charmes pour témoins:
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ſes préſens,
De qualités qui n'ont qu'en vous ſeul leurs pareilles,

Voulut orner vos jeunes ans.
BOURBON de ſon eſprit ſes graces aſſaiſonne.
Le ciel joignit en ſa perſonne
Ce qui ſçait ſe faire eſtimer,
A ce qui ſçait ſe faire aimer.
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie:
Je me tais donc, & vais rimer
Ce que fit un oiſeau de proie.

Un Milan, de ſon nid antique poſſeſſeur,
Étant pris vif par un Chaſſeur,
D'en faire au Prince un don cet homme ſe propoſe.
La rareté du fait donnoit prix à la choſe.
L'Oiſeau par le Chaſſeur humblement préſenté,
Si ce conte n'eſt apochryphe,
Va tout droit imprimer ſa griffe
Sur le nez de ſa Majeſté.
Quoi, ſur le nez du Roi? du Roi même en perſonne.
Il n'avoit donc alors ni ſceptre ni couronne?
Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un.
Le nez royal fut pris pour un nez du commun.
Dire des courtiſans les clameurs & la peine,
Seroit ſe conſumer en efforts impuiſſans.
Le Roi n'éclata point: les cris ſont indécens
A la Majeſté ſouveraine.
L'Oiſeau garda ſon poſte. On ne put ſeulement
Hâter ſon départ d'un moment.
Son Maître le rappelle, & crie, & ſe tourmente,
Lui préſente le leurre, & le poing, mais en vain.
On crut que juſqu'au lendemain
Le maudit animal à la ſerre inſolente,
Nicheroit là malgré le bruit,
Et ſur le nez ſacré voudroit paſſer la nuit:
Tâcher de l'en tirer irritoit ſon caprice.
Il quitte enfin le Roi, qui dit: laiſſez aller

Ce Milan, & celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en Milan, & l'autre en citoyen des bois.
Pour moi, qui sçais comment doivent agir les Rois,
Je les affranchis du supplice.
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Élevent de tels faits, par eux si mal suivis.
Bien peu, même des Rois, prendroient un tel modele,
Et le Veneur l'échappa belle,
Coupable seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître.
Ils n'avoient appris à connoître
Que les hôtes des bois: étoit-ce un si grand mal?

Pilpay fait, près du Gange, arriver l'aventure.
Là nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher;
Le Roi même feroit scrupule d'y toucher.
Sçavons-nous, disent-ils, si cet Oiseau de proie
N'étoit point au siége de Troie?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros,
Des plus hupés & des plus hauts.
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore.
Nous croyons après Pythagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons,
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles
Ayant dans les airs leurs familles.
Comme l'on conte en deux façons
L'accident du Chasseur, voici l'autre maniere.

Un certain Fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un Milan, (ce qui n'arrive guere)
En voulut au Roi faire un don,
Comme de chose singuliere.

Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans,
C'eſt le *non plus ultrà* de la fauconnerie.
Ce Chaſſeur perce donc un gros de courtiſans,
Plein de zele, échauffé s'il le fut de ſa vie.
Par ce parangon des préſens
Il croyoit ſa fortune faite,
Quand l'animal porte-ſonnette,
Sauvage encor & tout groſſier,
Avec ſes ongles tout d'acier,
Prend le nez du Chaſſeur, happe le pauvre ſire.
Lui de crier, chacun de rire,
Monarque & courtiſans. Qui n'eût ri? quant à moi,
Je n'en euſſe quitté ma part pour un empire.
Qu'un Pape rie, en bonne foi,
Je ne l'oſe aſſurer: mais je tiendrois un Roi
Bien malheureux s'il n'oſoit rire:
C'eſt le plaiſir des dieux. Malgré ſon noir ſourci,
Jupiter, & le peuple immortel rit auſſi.
Il en fit des éclats, à ce que dit l'hiſtoire,
Quand Vulcain, clopinant, vint lui donner à boire.
Que le peuple immortel ſe montrât ſage ou non,
J'ai changé mon ſujet avec juſte raiſon;
Car, puiſqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du Chaſſeur l'aventure fatale
Enſeigné de nouveau? l'on a vû de tout temps
Plus de ſots Fauconniers, que de Rois indulgens.





LE ROY, LE MILAN ET LE CHASSEUR. *À S. A. S. M.gr le Prince de Conti.* Fable CCXXV.



LE ROY, LE MILAN ET LE CHASSEUR Fable CCXXV. 2e. *Planche*

FABLE XIII.

LE RENARD,

LES MOUCHES

ET

LE HÉRISSON.

FABLE XIII.

Le Renard, les Mouches et le Hérisson.

Aux traces de ſon ſang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, ſubtil & matois,
Bleſſé par des chaſſeurs, & tombé dans la fange,
Autrefois attira ce paraſite aîlé
Que nous avons Mouche appellé.
Il accuſoit les dieux, & trouvoit fort étrange
Que le ſort à tel point le voulût affliger,
Et le fît aux Mouches manger.
Quoi! ſe jetter ſur moi, ſur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts?
Depuis quand les Renards ſont-ils un ſi bon mets?
Et que me ſert ma queue? eſt-ce un poids inutile?
Va, le ciel te confonde, animal importun:
Que ne vis-tu ſur le commun?
Un Hériſſon du voiſinage,
Dans mes vers nouveau perſonnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité.
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voiſin Renard, dit-il, & terminer tes peines.
Garde-t-en bien, dit l'autre: ami, ne le fais pas:
Laiſſe-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux ſont ſaouls: une troupe nouvelle
Viendroit fondre ſur moi, plus âpre & plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas:
Ceux-ci ſont courtiſans, ceux-là ſont magiſtrats.
Ariſtote appliquoit cet apologue aux hommes.
Les exemples en ſont communs,
Sur-tout au pays où nous ſommes.
Plus telles gens ſont pleins, moins ils ſont importuns.

(*Fable* CCXXVI.)



LE RENARD, LES MOUCHES, ET LE HÉRISSON. Fable CCXXVI.

FABLE XIV.

L'Amour et la Folie.

Tout eſt myſtere dans l'Amour,
Ses fléches, ſon carquois, ſon flambeau, ſon enfance.
Ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiſer cette ſcience.
Je ne prétens donc point tout expliquer ici.
Mon but eſt ſeulement de dire à ma maniere
Comment l'Aveugle que voici,
(C'eſt un dieu) comment, dis-je, il perdit la lumiere:
Quelle ſuite eut ce mal, qui peut-être eſt un bien.
J'en fais juge un amant, & ne décide rien.

La Folie & l'Amour jouoient un jour enſemble.
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une diſpute vint: l'Amour veut qu'on aſſemble
Là-deſſus le conſeil des dieux.
L'autre n'eut pas la patience.
Elle lui donne un coup ſi furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Venus en demande vengeance.
Femme & mere, il ſuffit pour juger de ſes cris:
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, & Néméſis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle repréſenta l'énormité du cas.
Son fils, ſans un bâton, ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'étoit pour ce crime aſſez grande.
Le dommage devoit être auſſi réparé.
Quand on eut bien conſidéré
L'intérêt du public, celui de la partie,

Le réſultat enfin de la ſuprême cour
Fut de condamner la Folie
A ſervir de guide à l'Amour.



(*Fable* CCXXVII.)



L'AMOUR ET LA FOLIE. Fable CCXXVII.

FABLE XV.

LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT.

FABLE XV.

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat.

A Madame de la Sabliere.

Je vous gardois un temple dans mes vers:
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déja ma main en fondoit la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et fur le nom de la Divinité
Que dans ce temple on auroit adorée:
Sur le portail j'aurois ces mots écrits;
Palais Sacré de la Déesse Iris,
Non celle-là qu'a Junon à fes gages;
Car Junon même, & le maître des dieux,
Serviroient l'autre, & feroient glorieux
Du feul honneur de porter fes meffages.
L'apothéofe à la voûte eût paru.
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vû
Plaçant Iris fous un dais de lumiere.
Les murs auroient amplement contenu
Toute fa vie, agréable matiere,
Mais peu féconde en ces événemens
Qui des états font les renverfemens.
Au fond du temple eût été fon image,
Avec fes traits, fon foûris, fes appas,
Son art de plaire & de n'y penfer pas,
Ses agrémens à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à fes pieds des mortels,
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux: ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer fes autels.

J'euffe en fes yeux fait briller de fon ame
Tous les tréfors, quoiqu'imparfaitement:
Car ce cœur vif & tendre infiniment,
Pour fes amis, & non point autrement;
Car cet efprit qui, né du firmament
A beauté d'homme avec graces de femme,
Ne fe peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui fçavez tout charmer,
Qui fçavez plaire en un dégré fuprême,
Vous, que l'on aime à l'égal de foi-même,
(Ceci foit dit fans nul foupçon d'amour,
Car c'eft un mot banni de votre cour,
Laiffons-le donc) agréez que ma mufe
Acheve un jour cette ébauche confufe.
J'en ai placé l'idée & le projet,
Pour plus de grace, au-devant d'un fujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur fimple récit
Peut quelque temps amufer votre efprit.
Non que ceci fe paffe entre monarques:
Ce que chez vous nous voyons eftimer
N'eft pas un roi qui ne fçait point aimer,
C'eft un mortel qui fçait mettre fa vie
Pour fon ami. J'en vois peu de fi bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue
Vivoient enfemble unis: douce fociété.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Affuroit leur félicité.
Mais quoi, l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déferts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point fes embûches fecrettes.

La Gazelle s'alloit ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit inſtrument
Du plaiſir barbare des hommes,
Vint ſur l'herbe éventer les traces de ſes pas.
Elle fuit; & le Rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis reſtans: d'où vient que nous ne ſommes
Aujourd'hui que trois conviés?
La Gazelle déja nous a-t-elle oubliés?
A ces paroles la Tortue
S'écrie, & dit: ah! ſi j'étois,
Comme un Corbeau, d'aîles pourvûe,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger:
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le Corbeau part à tire-d'aîle:
Il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle,
Priſe au piége, & ſe tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'inſtant.
Car de lui demander quand, pourquoi, ni comment,
Ce malheur eſt tombé ſur elle;
Et perdre en vains diſcours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avoit trop de jugement.
Le Corbeau donc vole & revole.
Sur ſon rapport les trois amis
Tiennent conſeil. Deux ſont d'avis
De ſe tranſporter ſans remiſe
Aux lieux où la Gazelle eſt priſe.
L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis:
Avec ſon marcher lent quand arriveroit-elle?
Après la mort de la Gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont ſecourir
Leur chere & fidelle compagne,

Pauvre Chevrette de montagne.
La Tortue y voulut courir;
La voilà comme eux en campagne,
Maudiſſant ſes pieds courts avec juſte raiſon,
Et la néceſſité de porter ſa maiſon.
Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs: on peut penſer la joie.
Le Chaſſeur vient, & dit: qui m'a ravi ma proie?
Rongemaille, à ces mots, ſe retire en un trou,
Le Corbeau ſur un arbre, en un bois la Gazelle:
Et le Chaſſeur à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Apperçoit la Tortue, & retient ſon courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie?
Je veux qu'à mon ſouper celle-ci me défraie.
Il la mit dans ſon ſac. Elle eût payé pour tous,
Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.
Celle-ci quittant ſa retraite,
Contrefait la boiteuſe & vient ſe préſenter.
L'homme de ſuivre, & de jetter
Tout ce qui lui peſoit; ſi bien que Rongemaille
Autour des nœuds du ſac tant opere & travaille
Qu'il délivre encor l'autre ſœur
Sur qui s'étoit fondé le ſoupé du Chaſſeur.

Pilpay conte qu'ainſi la choſe s'eſt paſſée.
Pour peu que je vouluſſe invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage auſſi long
Que l'Iliade ou l'Odiſſée.
Rongemaille feroit le principal Héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun ſoit néceſſaire.
Porte-maiſon l'infante y tient de tels propos,
Que monſieur du Corbeau va faire
Office d'eſpion, & puis de meſſager.
La Gazelle a d'ailleurs l'adreſſe d'engager

Le Chaſſeur à donner du temps à Rongemaille.
Ainſi, chacun en ſon endroit
S'entremet, agit & travaille.
A qui donner le prix? au cœur, ſi l'on m'en croit.
Que n'oſe & que ne peut l'amitié violente!
Cet autre ſentiment que l'on appelle Amour,
Mérite moins d'honneur: cependant chaque jour
Je le célebre, & je le chante.
Hélas! il n'en rend pas mon ame plus contente.
Vous protégez ſa ſœur, il ſuffit; & mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tous divers.
Mon maître étoit l'Amour, j'en vais ſervir un autre;
Et porter par tout l'univers
Sa gloire auſſi bien que la vôtre.





LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT. A M^de de la Sablière. Fable CCXXVIII



LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT... Fable CCXXVIII



LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT *a M.e de la Sablier.* Fab. CCXXVIII. 3.e Pl.

J. B. Oudry inv. *Chedel*

FABLE XVI.

LA FORÊT

ET

LE BUCHERON.

FABLE XVI.

La Forêt et le Bucheron.

Un Bucheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché ſa coignée.
Cette perte ne put ſi-tôt ſe réparer,
Que la Forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'Homme enfin la prie humblement
De lui laiſſer tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche.
Il iroit employer ailleurs ſon gagne-pain;
Il laiſſeroit debout maint chêne & maint ſapin,
Dont chacun reſpectoit la vieilleſſe & les charmes.
L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche ſon fer.
Le Miſerable ne s'en ſert
Qu'à dépouiller ſa bienfaitrice
De ſes principaux ornemens.
Elle gémit à tous momens.
Son propre don fait ſon ſupplice.

Voilà le train du monde & de ſes ſectateurs:
On s'y ſert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je ſuis las d'en parler: mais que de doux ombrages
Soient expoſés à ces outrages,
Qui ne ſe plaindroit là-deſſus!
Hélas! j'ai beau crier, & me rendre incommode;
L'ingratitude & les abus
N'en feront pas moins à la mode.

(*Fable* CCXXIX.)



LA FORET ET LE BUCHERON. Fable CCXXIX

FABLE XVII.

Le Renard, le Loup et le Cheval.

Un Renard jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier Cheval qu'il eût vû de sa vie.
Il dit à certain Loup, franc novice, accourez;
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand, j'en ai la vûe encore toute ravie.
Est-il plus fort que nous? dit le Loup en riant:
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étois quelque peintre, ou quelque étudiant,
Repartit le Renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez: que sçait-on? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont; & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur, dit le Renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le Cheval qui n'étoit dépourvû de cervelle,
Leur dit: lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs,
Mon Cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le Renard s'excusa sur son peu de sçavoir.
Mes parens, reprit-il, ne m'ont point fait instruire.
Ils sont pauvres, & n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du Loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le Loup, par ce discours flatté,
S'approcha; mais sa vanité
Lui coûta quatre dents. Le Cheval lui desserre
Un coup; & haut le pied. Voilà mon Loup par terre,
Mal en point, sanglant & gâté.
Frere, dit le Renard, ceci nous justifie

Ce que m'ont dit des gens d'efprit:
Cet animal vous a fur la mâchoire écrit,
Que de tout inconnu le fage fe méfie.



(*Fable* CCXXX.)



LE RENARD, LE LOUP ET LE CHEVAL. Fable CCXXX

FABLE XVIII.

LE RENARD

ET

LES POULETS D'INDE.

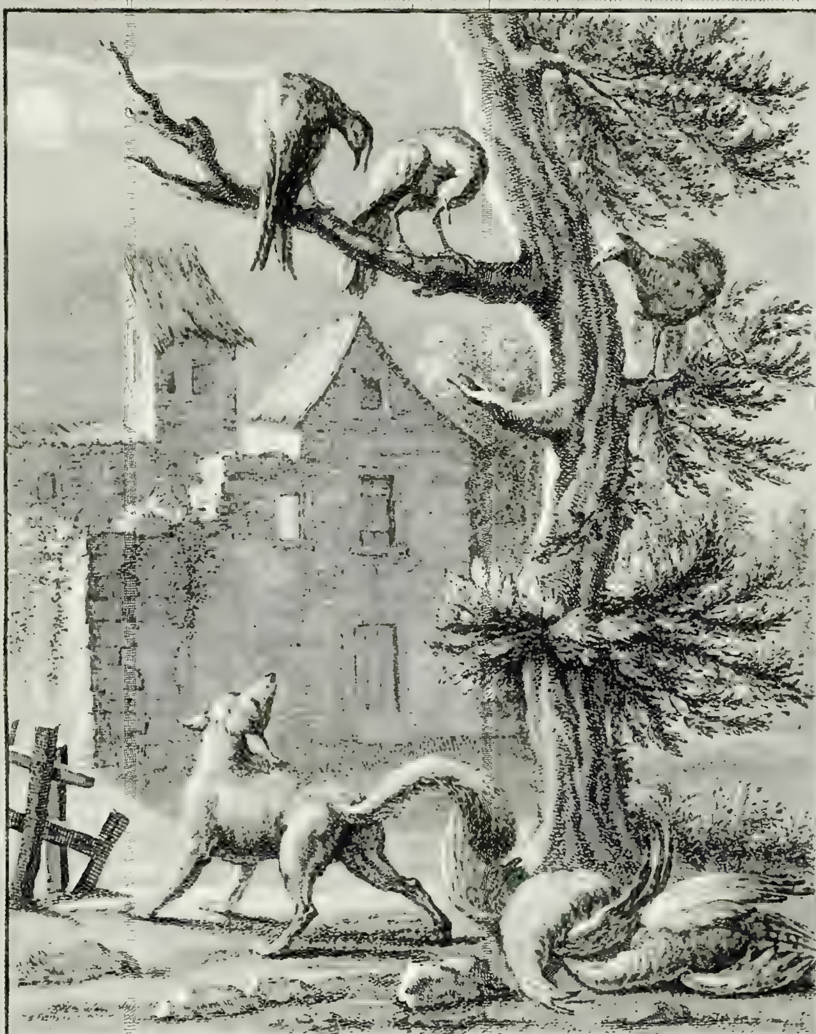
FABLE XVIII.

Le Renard et les Poulets d'Inde.

Contre les aſſauts d'un Renard
Un arbre à des Dindons ſervoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vû chacun en ſentinelle,
S'écria: quoi, ces gens ſe moqueront de moi!
Eux ſeuls ſeront exemts de la commune loi!
Non, par tous les dieux, non. Il accomplit ſon dire.
La lune alors luiſant, ſembloit contre le ſire,
Vouloir favoriſer la dindonniére gent.
Lui, qui n'étoit novice au métier d'aſſiégeant,
Eut recours à ſon ſac de ruſes ſcélérates,
Feignit vouloir gravir, ſe guinda ſur ſes pattes,
Puis contrefit le mort, puis le reſſuſcité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différens perſonnages.
Il élevoit ſa queue, il la faiſoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul Dindon n'eût oſé ſommeiller.
L'ennemi les laſſoit en leur tenant la vûe
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tomboit quelqu'un: autant de pris:
Autant de mis à part: près de moitié ſuccombe.
Le Compagnon les porte en ſon garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger,
Fait le plus ſouvent qu'on y tombe.

(*Fable* CCXXXI.)



LE RENARD ET LES POULETS D'INDE. Fable CCXXXI

FABLE XIX.

LE SINGE.

FABLE XIX.

Le Singe.

Il eſt un Singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme:
Singe en effet d'aucuns maris,
Il la battoit. La pauvre dame
En a tant ſoupiré qu'enfin elle n'eſt plus.
Leur fils ſe plaint d'étrange ſorte,
Il éclate en cris ſuperflus:
Le pere en rit: ſa femme eſt morte.
Il a déja d'autres amours
Que l'on croit qu'il battra toujours.
Il hante la taverne, & ſouvent il s'enyvre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il ſoit Singe, ou qu'il faſſe un livre,
La pire eſpece c'eſt l'Auteur.



(*Fable* CCXXXII.)



LE SINGE. Fable CCXXXII.

FABLE XX.

Le Philosophe Scythe.

Un Philoſophe auſtère, & né dans la Scythie,
Se propoſant de ſuivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, & vit en certains lieux
Un ſage aſſez ſemblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, ſatisfait & tranquille.
Son bonheur conſiſtoit aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva, qui, la ſerpe à la main,
De ſes arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ébranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant partout la nature
Exceſſive à payer ſes ſoins avec uſure.
Le Scythe alors lui demanda,
Pourquoi cette ruine: étoit-il d'homme ſage
De mutiler ainſi ces pauvres habitans?
Quittez-moi votre ſerpe, inſtrument de dommage,
Laiſſez agir la faux du temps:
Ils iront aſſez-tôt border le noir rivage.
J'ôte le ſuperflu, dit l'autre; & l'abattant,
Le reſte en profite d'autant.
Le Scythe retourné dans ſa triſte demeure,
Prend la ſerpe à ſon tour, coupe & taille à toute heure:
Conſeille à ſes voiſins, preſcrit à ſes amis
Un univerſel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque ſon verger contre toute raiſon,
Sans obſerver temps ni ſaiſon,
Lunes ni vieilles, ni nouvelles.
Tout languit & tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiſcret Stoïcien.

Celui-ci retranche de l'ame
Defirs & paffions, le bon & le mauvais,
Jufqu'aux plus innocens fouhaits.
Contre de telles gens, quant à moi je reclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal reffort.
Ils font ceffer de vivre avant que l'on foit mort.



(*Fable* CCXXXIII.)



LE PHILOSOPHE SCYTHE. Fable CCXXXIII

FABLE XXI.

L'ÉLÉPHANT ET LE SINGE DE JUPITER.

Autrefois l'Éléphant & le Rhinocéros,
En diſpute du pas & des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le Singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'hiſtoire.
Auſſi-tôt l'Éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambaſſadeur
Il venoit trouver ſa grandeur.
Tout fier de ce ſujet de gloire,
Il attend maître Gille, & le trouve un peu lent
A lui préſenter ſa créance.
Maître Gille enfin, en paſſant,
Va ſaluer ſon excellence.
L'autre étoit préparé ſur la légation;
Mais pas un mot: l'attention
Qu'il croyoit que les dieux euſſent à ſa querelle,
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on ſoit Mouche ou bien Éléphant?
Il ſe vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon couſin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un aſſez beau combat de ſon trône ſuprême:
Toute ſa cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le Singe, avec un front ſévere.
L'Éléphant repartit: quoi, vous ne ſçavez pas
Que le Rhinocéros me diſpute le pas?
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocere?
Vous connoiſſez ces lieux, ils ont quelque renom.

Vraiment je ſuis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille; on ne s'entretient guere
De ſemblables ſujets dans nos vaſtes lambris.
L'Éléphant honteux & ſurpris,
Lui dit: & parmi nous, que venez-vous donc faire?
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.
Nous avons ſoin de tout: & quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conſeil des dieux.
Les petits & les grands ſont égaux à leurs yeux.



(*Fable* CCXXXIV.)



L'ÉLÉPHANT ET LE SINGE DE JUPITER Fable CCXXXIV

FABLE XXII.

UN FOU

ET

UN SAGE.

FABLE XXII.

Un Fou et un Sage.

Certain Fou pourſuivoit à coups de pierre un Sage.
Le Sage ſe retourne, & lui dit: mon ami,
C'eſt fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci:
Tu fatigues aſſez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, eſt digne de loyer.
Vois cet homme qui paſſe, il a de quoi payer:
Adreſſe-lui tes dons, ils auront leur ſalaire.
Amorcé par le gain, notre Fou s'en va faire
Même inſulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint eſtafier accourt; on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'aſſomme.

Auprès des Rois il eſt de pareils Fous.
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? vous n'êtes pas peut-être
Aſſez puiſſant. Il faut les engager
A s'adreſſer à qui peut ſe venger.



(*Fable* CCXXXV.)



UN FOU ET UN SAGE , Fable CCXXXV.

FABLE XXIII.

LE RENARD ANGLOIS.

FABLE XXIII.

Le Renard Anglois.

A Madame Harvey.

Le bon cœur eſt chez vous compagnon du bon ſens,
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une nobleſſe d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires & les gens,
Une humeur franche & libre, & le don d'être amie,
Malgré Jupiter même, & les temps orageux:
Tout cela méritoit un éloge pompeux:
Il en eût été moins, ſelon votre génie.
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie:
J'ai donc fait celui-ci court & ſimple. Je veux
Y coudre encor un mot ou deux
En faveur de votre patrie:
Vous l'aimez. Les Anglois penſent profondément,
Leur eſprit en cela ſuit leur tempérament.
Creuſant dans les ſujets, & forts d'expériences,
Ils étendent par-tout l'empire des ſciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.
Vos gens, à pénétrer, l'emportent ſur les autres:
Même les chiens de leur ſéjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos Renards ſont plus fins, je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour ſe ſauver,
Mit en uſage un ſtratagême
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.
Le ſcélérat réduit en un péril extrême,
Et preſque mis à bout par ces Chiens au bon nez,
Paſſa près d'un patibulaire.
Là, des animaux raviſſans,

Bléreaux, Renards, Hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, inſtruiſoient les paſſans.
Leur confrere, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal qui, preſſé des Romains,
Met leurs Chefs en défaut, ou leur donne le change,
Et ſçait en vieux Renard s'échapper de leurs mains.
Les Clefs de meute parvenues
A l'endroit où pour mort le traître ſe pendit,
Remplirent l'air de cris : leur Maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçaſſent les nues.
Il ne put ſoupçonner ce tour aſſez plaiſant.
Quelque terrier, dit-il, a ſauvé mon galant.
Mes Chiens n'appellent point au-delà des colonnes
Où ſont tant d'honnêtes perſonnes.
Il y viendra, le drôle. Il y vint, à ſon dam.
Voilà maint Baſſet clabaudant;
Voilà notre Renard au charnier ſe guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de ſemblables panneaux:
Mais le pauvret, ce coup, y laiſſa ſes houſeaux;
Tant il eſt vrai qu'il faut changer de ſtratagême.
Le Chaſſeur, pour trouver ſa propre ſûreté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'eſprit : Eſt-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne proviſion ?
Mais leur peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occaſion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits ſur votre ſujet;
Tout long éloge eſt un projet
Peu favorable pour ma lyre :
Peu de nos chants, peu de nos vers
Par un encens flatteur amuſent l'Univers;
Et ſe font écouter des Nations étranges.

Votre Prince vous dit un jour,
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez ſeulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma Muſe:
C'eſt peu de choſe : elle eſt confuſe
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitans
Tirés de l'Iſle de Cythere?
Vous voyez par-là que j'entens
Mazarin, des Amours Déeſſe tutélaire.



(*Fable* CCXXXVI.)



LE RENARD ANGLOIS. Fable CCXXXVI.

FABLE XXIV.

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES.

IMITATION D'UNE FABLE LATINE.

Les filles du Limon tiroient du Roi des aſtres
Aſſiſtance & protection.
Guerre ni pauvreté, ni ſemblables déſaſtres
Ne pouvoient approcher de cette nation.
Elle faiſoit valoir en cent lieux ſon empire.
Les reines des étangs, Grenoüilles, veux-je dire,
(Car que coûte-il d'appeller
Les choſes par noms honorables ?)
Contre leur bienfaicteur oſérent cabaler,
Et devinrent inſupportables.
L'imprudence, l'orgueil, & l'oubli des bienfaits,
Enfans de la bonne fortune,
Firent bien-tôt crier cette troupe importune ;
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auroient, par leurs cris,
Soulevé grands & petits
Contre l'œil de la nature.
Le Soleil, à leur dire, alloit tout conſumer,
Il falloit promptement s'armer
Et lever des troupes puiſſantes.
Auſſi-tôt qu'il faiſoit un pas,
Ambaſſades croaſſantes
Alloient dans tous les états.
A les oüir, tout le monde,
Toute la machine ronde,
Rouloit ſur les intérêts
De quatre méchans marais.

Cette plainte téméraire
Dure toujours, & pourtant
Grenoüilles doivent ſe taire,
Et ne murmurer pas tant;
Car ſi le Soleil ſe pique,
Il le leur fera ſentir:
La République Aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

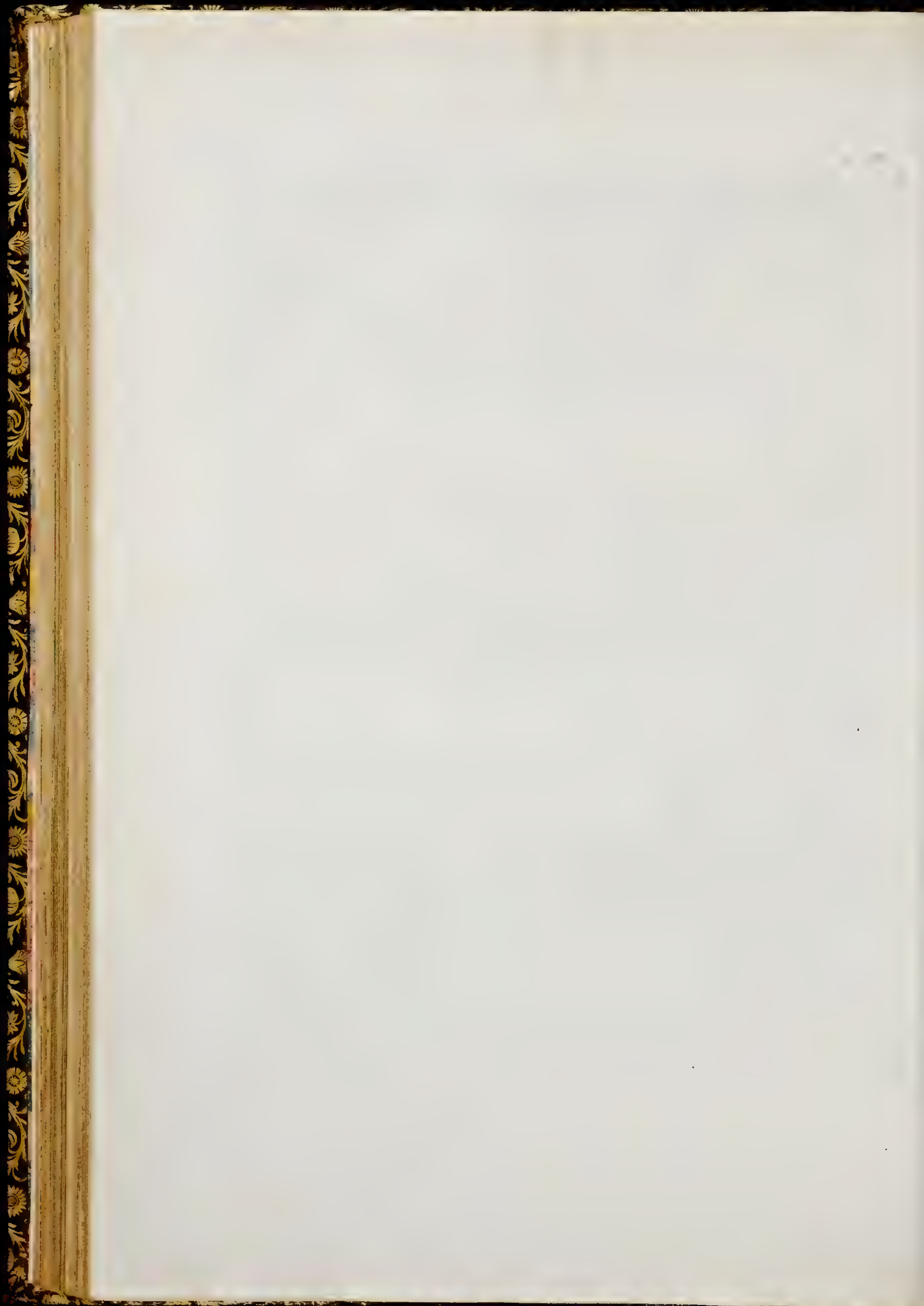


(*Fable* CCXXXVII.)



LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES . Fable CCXXXVII.

J. B. Oudry inv. *Chedel sculp.*



FABLE XXV.

L'HYMENÉE

ET

L'AMOUR.

FABLE XXV.

L'HYMENÉE ET L'AMOUR.

A leurs Altesses Sérénissimes Mademoiselle de Bourbon, et Monseigneur le Prince de Conti.

Hymenée & l'Amour vont conclure un Traité
Qui les doit rendre amis pendant longues années.
Bourbon, jeune divinité,
Conty, jeune héros, joignent leurs deſtinées.
Condé l'avoit, dit-on, en mourant ſouhaité;
Ce guerrier qui tranſmet à ſon fils en partage
Son eſprit, ſon grand cœur, avec un héritage
Dont la grandeur, non plus, n'eſt pas à mépriſer,
Contemple avec plaiſir de la voûte éthérée,
Que ce nœud s'accomplit, que le Prince l'agrée,
Que Louis aux Condé ne peut rien refuſer.
Hymenée eſt vêtu de ſes plus beaux atours.
Tout rit autour de lui, tout éclate de joye.
Il deſcend de l'Olympe environné d'Amours,
Dont Conty doit être la proye;
Vénus à Bourbon les envoye.
Ils avoient l'air moins attrayant
Le jour qu'elle ſortit de l'onde,
Et rendit ſurpris notre monde,
De voir un peuple ſi brillant.
Le chœur des Muſes ſe prépare,
On attend de leurs nourriſſons
Ce qu'un talent exquis & rare
Fait eſtimer dans nos chanſons.
Apollon y joindra ſes ſons,
Lui-même il apporte ſa lyre.

Déja l'amante de zéphyre
Et la Déeſſe du matin,
Des dons que le printems étale,
Commencent à parer la ſalle
Où ſe doit faire le feſtin.

O vous ! pour qui les dieux ont des ſoins ſi preſſans,
Bourbon, aux charmes tout-puiſſans,
Ainſi qu'à l'ame toute belle ;
Conty, par qui ſont effacés
Les héros des ſiecles paſſés ;
Conſervez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.
Vous poſſédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
Les graces & l'eſprit, ſeuls ſoutiens de l'amour.
Dans la carriere aux époux aſſignée,
Prince & Princeſſe, on trouve deux chemins ;
L'un de tiédeur, comme chez les humains ;
La paſſion à l'autre fut donnée.

N'en ſortez point, c'eſt un état bien doux,
Mais peu durable en notre ame inquiéte.
L'amour s'éteint par le bien qu'il ſouhaite,
L'amant alors ſe comporte en époux.
Ne ſçauroit-on établir le contraire,
Et renverſer cette maudite loi ?
Prince & Princeſſe, entreprenez l'affaire,
Nul n'oſera prendre exemple ſur moi.
De ce conſeil faites expérience,
Soyez amans fideles & conſtans :
S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne ſoyez époux qu'à ſoixante ans.
Vous ne changerez point, écoutez Calliope ;
Elle a pour votre hymen dreſſé cette horoſcope.

Pratiquer tous les agrémens

Qui des époux font des amans,
Employer ſa grace ordinaire,
C'eſt ce que CONTY ſçaura faire.
Rendre CONTY le plus heureux
Qui ſoit dans l'empire amoureux,
Trouver cent moyens de lui plaire,
C'eſt ce que BOURBON ſçaura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour
Qu'il naîtroit d'eux un jeune amour,
Plus beau que l'enfant de Cythere,
En un mot ſemblable à ſon Pere.
Former cet enfant ſur les traits
Des modeles les plus parfaits,
C'eſt ce que BOURBON ſçaura faire;
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'eſt à quoi BOURBON n'entend rien.



(*Fable* CCXXXVIII.)



L'HYMENÉE ET L'AMOUR. Fable CCXXXVIII

FABLE XXVI.

La Ligue des Rats.

Une Souris craignoit un Chat,
Qui dès long-tems la guettoit au paſſage.
Que faire en cet état ? Elle, prudente & ſage,
Conſulte ſon voiſin; c'étoit un maître Rat,
Dont la rateuſe Seigneurie
S'étoit logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat ni chate,
Ni coup de dent, ni coup de pate.
Dame Souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi, quoi que je faſſe,
Seul je ne puis chaſſer le chat qui vous menace:
Mais aſſemblons tous les Rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
La Souris fait une humble révérence,
Et le Rat court en diligence
A l'Office, qu'on nomme autrement la dépenſe,
Où maints Rats aſſemblés
Faiſoient aux frais de l'hôte une entiere bombance.
Il arrive les ſens troublés,
Et tous les poumons eſſouflés.
Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces Rats ; parlez.
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'eſt qu'il faut promptement ſecourir la Souris;
Car Rominagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de Souris, voudra manger des Rats.
Chacun dit, il eſt vrai. Sus, ſus, courons aux armes.
Quelques Rates, dit-on, répandirent des larmes:

N'importe, rien n'arrête un ſi noble projet,
Chacun ſe met en équipage;
Chacun mit dans ſon ſac un morceau de fromage;
Chacun promet enfin de riſquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la fête,
L'eſprit content, le cœur joyeux.
Cependant le Chat plus fin qu'eux,
Tenoit déja la Souris par la tête.
Ils s'avancerent à grand pas
Pour ſecourir leur bonne amie:
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde & marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très-prudens Rats,
Craignant mauvaiſe deſtinée,
Font, ſans pouſſer plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque Rat rentre dans ſon trou:
Et ſi quelqu'un en ſort, gare encor le matou.



(*Fable* CCXXXIX.)



LA LIGUE DES RATS . Fable CCXXXIX .

J.B. Oudry inv. *[illegible] sculp.*

FABLE XXVII.

DAPHNIS

ET

ALCIMADURE.

FABLE XXVII.

DAPHNIS ET ALCIMADURE.

Imitation de Theocrite.

A MADAME DE LA MESANGERE.

Aimable fille d'une mere
A qui ſeule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend ſoigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en cette préface
Je ne partage entre elle & vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au parnaſſe,
Et que j'ai le ſecret de rendre exquis & doux.
Je vous dirai donc.... Mais tout dire,
Ce feroit trop, il faut choiſir,
Ménageant ma voix & ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force & de loiſir.
Je loûrai ſeulement un cœur plein de tendreſſe,
Ces nobles ſentimens, ces graces, cet eſprit:
Vous n'auriez en cela ni maître, ni maîtreſſe,
Sans celle dont ſur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roſes
De trop d'épines. Si jamais
L'Amour vous dit les mêmes choſes,
Il les dit mieux que je ne fais:
Auſſi ſçait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ſes conſeils : vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Mépriſoit de ce Dieu le ſouverain pouvoir:
On l'appelloit Alcimadure,

Fier & farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours ſautant aux prés, danſant ſur la verdure,
Et ne connoiſſant autres loix
Que ſon caprice : au reſte égalant les plus belles,
Et ſurpaſſant les plus cruelles,
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ſes rigueurs.
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ſes faveurs !
Le jeune & beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour ſon malheur : jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une pourſuite vaine,
Il ne ſongea plus qu'à mourir :
Le déſeſpoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta ſa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maiſon fatale, où, parmi ſes compagnes,
L'ingrate, pour le jour de ſa nativité,
Joignoit aux fleurs de ſa beauté
Les tréſors des jardins & des vertes campagnes :
J'eſpérois, cria-t-il, expirer à vos yeux,
Mais je vous ſuis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainſi que tout le reſte,
Vous me refuſiez même un plaiſir ſi funeſte.
Mon pere, après ma mort, & je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne auſſi le pâturage,
Tous mes troupeaux avec mon chien ;
Et que du reſte de mon bien
Mes compagnons fondent un temple,
Où votre image ſe contemple,
Renouvellant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai, près de ce temple, un ſimple monument :

On gravera fur la bordure;
Daphnis mourut d'amour ; paffant, arrête-toi :
Pleure, & di : celui-ci fuccomba fous la loi
De la cruelle Alcimadure.
A ces mots, par la parque il fe fentit atteint:
Il auroit pourfuivi, la douleur le prévint:
Son ingrate fortit triomphante & parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment,
Pour donner quelques pleurs au fort de fon amant.
Elle infulta toujours au fils de cythérée,
Menant, dès ce foir même, au mépris de fes loix,
Ses compagnes danfer autour de fa ftatue.
Le Dieu tomba fur elle, & l'accabla du poids:
Une voix fortit de la nue,
Echo redit ces mots dans les airs épandus:
Que tout aime à préfent, l'Infenfible n'eft plus.
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx defcendue,
Frémit, & s'étonna la voyant accourir.
Tout l'érebe entendit cette belle homicide
S'excufer au berger qui ne daigna l'oüir,
Non plus qu'Ajax Ulyffe, & Didon fon perfide.



(*Fable* CCXI.)



DAPHNIS ET ALCIMADURE. Fable CCXI.

FABLE XXVIII.

PHILÉMON ET BAUCIS.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOSME.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux:
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaiſir peu tranquille,
Des ſoucis dévorans c'eſt l'éternel aſyle,
Véritable vautour que le fils de Japet
Repréſente enchaîné ſur ſon triſte ſommet.
L'humble toit eſt exempt d'un tribut ſi funeſte;
Le Sage y vit en paix, & mépriſe le reſte.
Content de ſes douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ſes pieds les favoris des rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce ſéjour;
Rien ne trouble ſa fin, c'eſt le ſoir d'un beau jour.
Philémon & Baucis nous en offrent l'exemple,
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hymenée & l'amour, par des deſirs conſtans,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps:
Ni le temps, ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
Cloton prenoit plaiſir à filer cette trame.
Ils ſçurent cultiver, ſans ſe voir aſſiſtés,
Leur enclos & leur champ par deux fois vingt Étés.
Eux ſeuls ils compoſoient toute leur république:
Heureux de ne devoir à pas un domeſtique
Le plaiſir ou le gré des ſoins qu'ils ſe rendoient!
Tout vieillit : ſur leur front les rides s'étendoient;
L'amitié modéra leurs feux ſans les détruire,
Et par des traits d'amour ſçut encor ſe produire.

Ils habitoient un bourg plein de gens, dont le cœur
Joignoit aux duretés un ſentiment moqueur.
Jupiter réſolut d'abolir cette engeance.
Il part avec ſon fils, le Dieu de l'Eloquence,
Tous deux en pélerins vont viſiter ces lieux;
Mille logis y ſont, un ſeul ne s'ouvre aux Dieux.
Prêts enfin de quitter un ſéjour ſi profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hoſpitaliere, humble & chaſte maiſon.
Mercure frappe, on ouvre : auſſi-tôt Philémon
Vient au devant des Dieux, & leur tient ce langage:
Vous me ſemblez tous deux fatigués du voyage,
Repoſez-vous : uſez du peu que nous avons:
L'aide des Dieux a fait que nous le conſervons,
Uſez-en : ſaluez ces pénates d'argille.
Jamais le ciel ne fut aux humains ſi facile,
Que quand Jupiter même étoit de ſimple bois:
Depuis qu'on l'a fait d'or, il eſt ſourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde;
Encor que le pouvoir au deſir ne réponde,
Nos hôtes agréront les ſoins qui leur ſont dûs.
Quelques reſtes de feu ſous la cendre épandus,
D'un ſouffle haletant par Baucis s'allumerent:
Des branches de bois ſec auſſi-tôt s'enflammerent.
L'onde tiéde, on lava les pieds des Voyageurs.
Philémon les pria d'excuſer ces longueurs;
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les Dieux, non point ſur la fortune,
Sur ſes jeux, ſur la pompe & la grandeur des rois,
Mais ſur ce que les champs, les vergers & les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare:
Cependant, par Baucis, le feſtin ſe prépare.
La table où l'on ſervit le champêtre repas,
Fut d'ais non-façonnés à l'aide du compas:
Encore aſſure-t-on, ſi l'Hiſtoire en eſt crue,

Qu'en un de fes fupports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vafe, autre injure des ans.
Un tapis tout ufé couvrit deux efcabelles:
Il ne fervoit pourtant qu'aux fêtes folemnelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cérès.
Les divins voyageurs altérés de leur courfe,
Mêloient au vin groffier le cryftal d'une fource.
Plus le vafe verfoit, moins il s'alloit vuidant.
Philémon reconnut ce miracle évident:
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillerent;
A ce figne d'abord leurs yeux fe deffillerent.
Jupiter leur parut avec ces noirs fourcils
Qui font trembler les cieux fur leurs poles affis.
Grand Dieu, dit Philémon, excufez notre faute.
Quels humains auroient crû recevoir un tel hôte!
Ces mets, nous l'avouons, font peu délicieux,
Mais quand nous ferions rois, que donner à des Dieux?
C'eft le cœur qui fait tout : que la terre & que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde,
Ils lui préféreront les feuls préfens du cœur.
Baucis fort à ces mots pour réparer l'erreur;
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres foins dès l'enfance élevée:
Elle en veut faire un mets, & la pourfuit en vain;
La volatille échappe à fa tremblante main:
Entre les pieds des Dieux elle cherche un afyle:
Ce recours, à l'oifeau, ne fut pas inutile:
Jupiter intercéde. Et déja les vallons
Voyoient l'ombre en croiffant tomber du haut des monts.
Les Dieux fortent enfin, & font fortir leurs hôtes.
De ce Bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes:
Suivez-nous : Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis, ni vos cœurs.

Il dit ; & les Autans troublent déja la plaine.
Nos deux Epoux ſuivoient, ne marchant qu'avec peine.
Un appui de roſeau ſoulageoit leurs vieux ans.
Moitié ſecours des Dieux, moitié peur, ſe hâtans,
Sur un mont aſſez proche enfin ils arriverent.
A leurs pieds auſſi-tôt cent nuages creverent.
Des miniſtres du Dieu les eſcadrons flottans
Entraînerent ſans choix animaux, habitans,
Arbres, maiſons, vergers, toute cette demeure:
Sans veſtige du bourg, tout diſparut ſur l'heure.
Les vieillards déploroient ces ſévères deſtins.
Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber ſous les céleſtes armes;
Baucis en répandit en ſecret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, & ſes murs
Changent leur frêle enduit en marbres les plus durs.
De pilaſtres maſſifs les cloiſons revêtues,
En moins de deux inſtans s'élevent juſqu'aux nues;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris:
Tous ces événemens ſont peints ſur les lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis & d'Apelle,
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux Epoux ſurpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures:
Aurions-nous bien le cœur & les mains aſſez pures,
Pour préſider ici ſur les honneurs divins,
Et Prêtres, vous offrir les vœux des pélerins?
Jupiter exauça leur priere innocente.
Hélas ! dit Philémon, ſi votre main puiſſante
Vouloit favoriſer juſqu'au bout deux mortels,
Enſemble nous mourrions en ſervant vos autels;
Cloton feroit d'un coup ce double ſacrifice;
D'autres mains nous rendroient un vain & triſte office:
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ſes yeux

Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter, à ce vœu, fut encor favorable:
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis,
Ils contoient cette histoire aux pélerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille.
Philémon leur disoit: ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux Immortels.
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacles d'impies:
Du céleste courroux tous furent les hosties;
Il ne resta que nous d'un si triste débris:
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris:
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles:
Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras;
Il veut lui tendre aussi les siens, & ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée:
L'un & l'autre se dit adieu de la pensée;
Le corps n'est tantôt plus que feuillage & que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix;
Même instant, même sort à leur fin les entraîne:
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si... Mais autre part j'ai porté mes présens.
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fideles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.

Vendôme, consentez au los que j'en attens;
Faites-moi triompher de l'envie & du temps.
Enchaînez ces Démons, que ſur nous ils n'attentent,
Ennemis des Héros & de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un ſtyle aſſez haut,
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer ſeroit œuvre infinie:
L'entrepriſe demande un plus vaſte génie;
Car quel mérite enfin ne vous fait eſtimer,
Sans parler de celui qui force à vous aimer?
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus ſûr que nos ſuffrages;
Don du ciel, qui peut ſeul tenir lieu des préſens
Que nous font à regret le travail & les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des Dieux les poſſéde, c'eſt vous;
Je l'oſe, dans ces vers, ſoutenir devant tous.
Clio, ſur ſon giron, à l'exemple d'Homere,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire:
On dit qu'elle & ſes ſœurs, par l'ordre d'Apollon,
Tranſportent dans Anet tout le ſacré vallon:
Je le crois. Puiſſions-nous chanter ſous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ſes rivages!
Puſſent-ils, tout d'un coup, élever leurs ſourcils,
Comme on vit autrefois Philémon & Baucis!



(*Fable* CCXLI.)



PHILÉMON ET BAUCIS. A MGR. LE DUC DE VENDOSME. Fable CCXLI.

FABLE XXIX.

Les Filles de Minée.

Je chante dans mes vers les Filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juſte droit, de ſes honneurs jaloux.
Tout Dieu veut aux humains ſe faire reconnoître.
On ne voit point les champs répondre aux ſoins du maître,
Si dans les jours ſacrés, autour de ſes guérets,
Il ne marche en triomphe en l'honneur de Cérès.

La Grece étoit en jeux pour le fils de Sémele.
Seules on vit trois ſœurs condamner ce ſaint zéle.
Alcithoé l'aînée, ayant pris ſes fuſeaux,
Dit aux autres : quoi donc, toujours des Dieux nouveaux?
L'olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours aſſez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
De ce Dieu qui purgea de monſtres l'univers :
Mais à quoi ſert Bacchus, qu'à cauſer des querelles,
Affoiblir les plus ſains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de triſtes chemins?
Et nous irons chommer la peſte des humains?
Pour moi, j'ai réſolu de pourſuivre ma tâche.
Se donne ce jour-ci qui voudra du relâche,
Ces mains n'en prendront point. Je ſuis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits.
Toutes trois, tour à tour, racontons quelque hiſtoire.
Je pourrois retrouver ſans peine en ma mémoire
Du monarque des Dieux les divers changemens;
Mais comme chacun ſçait tous ces événemens,
Diſons ce que l'amour inſpire à nos pareilles:

Non toutefois qu'il faille en contant ſes merveilles,
Accoûtumer nos cœurs à goûter ſon poiſon,
Car, ainſi que Bacchus, il trouble la raiſon.
Récitons-nous les maux que ſes biens nous attirent.
Alcithoé ſe tut, & ſes ſœurs applaudirent.

Après quelques momens, hauſſant un peu la voix,
Dans Thebes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendreſſe:
Pyrame, c'eſt l'Amant, eut Thiſbé pour maîtreſſe.
Jamais couple ne fut ſi bien aſſorti qu'eux:
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimerent ſans peine,
D'autant pluſtôt épris, qu'une invincible haine
Diviſant leurs parens, ces deux amans unit,
Et concourut aux traits dont l'amour ſe ſervit.
Le hazard, non le choix, avoit rendu voiſines
Leurs maiſons où régnoient ces guerres inteſtines:
Ce fut un avantage à leurs deſirs naiſſans.
Le cours en commença par des jeux innocens;
La premiere étincelle eut embraſé leur ame,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
Chacun favoriſoit leurs tranſports mutuels,
Mais c'étoit à l'inſçu de leurs parens cruels.
La défenſe eſt un charme: on dit qu'elle aſſaiſonne
Les plaiſirs, & ſurtout ceux que l'amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle inſtruiſit du moins
Nos amans à ſe dire avec ſigne leurs ſoins.
Ce léger reconfort ne les put ſatisfaire;
Il fallut recourir à quelque autre myſtere.
Un vieux mur entr'ouvert ſéparoit leurs maiſons,
Le temps avoit miné ſes antiques cloiſons:
Là, ſouvent de leurs maux ils déploroient la cauſe;
Les paroles paſſoient, mais c'étoit peu de choſe.
Se plaignant d'un tel ſort, Pyrame dit un jour:

Chere Thiſbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour.
Nous avons à nous voir une peine infinie:
Fuyons de nos parens l'injuſte tyrannie:
J'en ai d'autres en Gréce, ils ſe tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un aſyle chez eux:
Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous ſollicite.
C'eſt votre ſeul repos qui me le fait choiſir,
Car je n'oſe parler, hélas ! de mon deſir:
Faut-il à votre gloire en faire un ſacrifice?
De crainte de vains bruits, faut-il que je languiſſe?
Ordonnez, j'y conſens; tout me ſemblera doux;
Je vous aime, Thiſbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui repartit l'amante;
Votre amour étant pure encor que véhémente,
Je vous ſuivrai par-tout: notre commun repos
Me doit mettre au-deſſus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je ſerai ſatisfaite,
Je rirai des diſcours d'une langue indiſcrette,
Et m'abandonnerai ſans crainte à votre ardeur,
Contente que je ſuis des ſoins de ma pudeur.
Jugez ce que ſentit Pyrame à ces paroles!
Je n'en fais point ici de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi:
Vous-même peignez-vous cet amant hors de ſoi.
Demain, dit-il, il faut ſortir avant l'aurore;
N'attendez point les traits que ſon char fait éclore:
Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès:
Là, nous nous attendrons: le rivage eſt tout près:
Une barque eſt au bord, les rameurs, le vent même,
Tout, pour notre départ, montre une hâte extrême;
L'augure en eſt heureux, notre ſort va changer;
Et les Dieux ſont pour nous, ſi je ſçais bien juger.
Thiſbé conſent à tout: elle en donne pour gage
Deux baiſers, par le mur, arrêtés au paſſage.

Heureux mur ! tu devois ſervir mieux leur déſir;
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaiſir.
Le lendemain Thiſbé ſort & prévient Pyrame;
L'impatience, hélas ! maîtreſſe de ſon ame,
La fait arriver ſeule & ſans guide aux degrés;
L'ombre & le jour luttoient dans les champs azurés.
Une lionne vint, monſtre imprimant la crainte,
D'un carnage récent ſa gueule eſt toute teinte.
Thiſbé fuit; & ſon voile emporté par les airs,
Source d'un ſort cruel, tombe dans ces déſerts.
La lionne le voit, le foüille, le déchire;
Et l'ayant teint de ſang, aux forêts ſe retire.
Thiſbé s'étoit cachée en un buiſſon épais.
Pyrame arrive, & voit ces veſtiges tous frais.
O Dieux ! Que devient-il ? Un froid court dans ſes veines,
Il apperçoit le voile étendu dans ces plaines:
Il le leve; & le ſang joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeſte trépas.
Thiſbé, s'écria-t-il, Thiſbé, je t'ai perdue!
Te voila, par ma faute, aux Enfers deſcendue!
Je l'ai voulu; c'eſt moi, qui ſuis le monſtre affreux
Par qui tu t'en vas voir le ſéjour ténébreux:
Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives ſombres;
Mais m'oſerai-je à toi préſenter chez les ombres?
Jouis au moins du ſang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à ſouffrir.
Il dit, & d'un poignard coupe auſſi-tôt ſa trame.
Thiſbé vient; Thiſbé voit tomber ſon cher Pyrame.
Que devient-elle auſſi ? Tout lui manque à la fois,
Les ſens & les eſprits auſſi bien que la voix.
Elle revient enfin; Cloton, pour l'amour d'elle,
Laiſſe à Pyrame ouvrir ſa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumiere des cieux:
Sur Thiſbé ſeulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler, ſa langue eſt retenue:

Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thifbé prend le poignard ; & découvrant fon fein,
Je n'accuferai point, dit-elle, ton deffein,
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée :
Ce feroit t'accufer de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité fon malheur.
Cher amant, reçois donc ce trifte facrifice.
Sa main & le poignard font alors leur office :
Elle tombe, & tombant range fes vêtemens,
Dernier trait de pudeur, même aux derniers momens.
Les Nymphes d'alentour lui donnerent des larmes ;
Et du fang des amans teignirent par des charmes
Le fruit d'un Murier proche, & blanc jufqu'à ce jour,
Eternel monument d'un fi parfait amour.
Cette hiftoire attendrit les filles de Minée :
L'une accufoit l'amant, l'autre la deftinée ;
Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette paffion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente :
L'eft-elle ? Elle devient auffi-tôt languiffante.
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,
Et cependant l'hymen eft ce qui la détruit.
Il y joint, dit Climene, une âpre jaloufie,
Poifon le plus cruel dont l'ame foit faifie.
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé ma fœur, attachant vos efprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite ;
Celles que je vais dire ont auffi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainfi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour ;
A fes rayons perçans oppofons quelques voiles :
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que fur la mienne, avant que d'être au foir,
Un progrès tout nouveau fe faffe appercevoir :

Cependant donnez-moi quelque heure de ſilence,
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence;
Souffrez-en les défauts; & ſongez ſeulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris, il étoit aimé d'elle:
Chacun ſe propoſoit leur hymen pour modele:
Ce qu'amour fait ſentir de piquant & de doux,
Combloit abondamment les vœux de ces époux:
Ils ne s'aimoient que trop: leurs ſoins & leur tendreſſe
Approchoient des tranſports d'amant & de maîtreſſe;
Le ciel même envia cette félicité:
Céphale eut à combattre une Divinité.
Il étoit jeune & beau, l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens, chez elle, accoûtumée.
Nos belles cacheroient un pareil ſentiment:
Chez les Divinités on en uſe autrement.
Celle-ci déclara ſon amour à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale;
Les jeunes Déïtés qui n'ont qu'un vieil époux,
Ne ſe ſoumettent point à ces loix, comme nous.
La Déeſſe enleva ce héros ſi fidele:
De modérer ſes feux il pria l'immortelle.
Elle le fit: l'amour devint ſimple amitié:
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la ſienne:
Recevez ſeulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toujours ſûr de ſes coups.)
Un jour cette Procris, qui ne vit que pour vous,
Fera le déſeſpoir de votre ame charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout oracle eſt douteux, & porte un double ſens;
Celui-ci mit d'abord notre époux en ſuſpens:
J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle?
Et comment? N'eſt-ce point qu'elle m'eſt infidelle?

Ah ! finiſſent mes jours pluſtôt que de le voir!
Eprouvons toutefois ce que peut ſon devoir.
Des Mages auſſi-tôt conſultant la ſcience,
D'un feint adoleſcent il prend la reſſemblance,
S'en va trouver Procris, éleve juſqu'aux cieux
Ses beautés, qu'il ſoutient être dignes des dieux,
Joint les pleurs aux ſoupirs, comme un amant ſçait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux préſens : il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant que Procris lui parut incertaine.
Toute choſe a ſon prix : voila Céphale en peine;
Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts,
Conte aux vents, conte aux bois ſes déplaiſirs ſecrets;
S'imagine, en chaſſant, diſſiper ſon martyre;
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on reſpire
Oblige d'implorer l'haleine des zéphirs.
Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des ſoupirs,
Venez, légers démons, par qui nos champs fleuriſſent :
Aure, fais-les venir : je ſçais qu'ils t'obéiſſent;
Ton emploi dans ces lieux eſt de tout ranimer.
On l'entendit, on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ſes vœux, autre que ſon épouſe.
Elle en eſt avertie, & la voila jalouſe.
Maint voiſin charitable entretient ſes ennuis :
Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits.
Il aime donc cette Aure, & me quitte pour elle?
Nous vous plaignons ; il l'aime, & ſans ceſſe il l'appelle;
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enſeigner le nom d'Aure à nos bois.
Dans tous les environs le nom d'Aure réſonne.
Profitez d'un avis qu'en paſſant on vous donne.
L'intérêt qu'on y prend eſt de vous obliger.
Elle en profite, hélas ! & ne fait qu'y ſonger.
Les amans ſont toujours de légere croyance;

S'ils pouvoient conſerver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, la prudence en amours)
Ils ſeroient aux rapports inſenſibles & ſourds.
Notre épouſe ne fut l'une ni l'autre choſe:
Elle ſe léve un jour; & lorſque tout repoſe,
Que de l'aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au ſommeil, hormis quelque chaſſeur,
Elle cherche Céphale: un bois l'offre à ſa vûe.
Il invoquoit déja cette Aure prétendue.
Viens me voir, diſoit-il, chere Déeſſe, accours:
Je n'en puis plus, je meurs; fais que par ton ſecours
La peine que je ſens ſe trouve ſoulagée.
L'épouſe ſe prétend par ces mots outragée:
Elle croit y trouver, non le ſens qu'ils cachoient,
Mais celui ſeulement que ſes ſoupçons cherchoient.
O triſte jalouſie! O paſſion amere!
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere!
Ce qu'on voit par tes yeux cauſe aſſez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas.
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un Fan de Biche avoit pour demeure ſecrette:
Il en ſort; & le bruit trompe auſſi-tôt l'époux.
Céphale prend le dard, toujours ſûr de ſes coups,
Le lance en cet endroit, & perce ſa jalouſe:
Malheureux aſſaſſin d'une ſi chere épouſe.
Un cri lui fait d'abord ſoupçonner quelque erreur;
Il accourt, voit ſa faute; & tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore & les deſtins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent.
L'infortuné mari ſans ceſſe s'affligeant,
Eût accru par ſes pleurs le nombre des fontaines,
Si la Déeſſe enfin, pour terminer ſes peines,
N'eût obtenu du ſort que l'on tranchât ſes jours:
Triſte fin d'un hymen bien divers en ſon cours!

Fuyons ce nœud, mes ſœurs, je ne puis trop le dire.
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous eſt permis d'aimer que ſous ſes loix,
N'aimons point. Ce deſſein fut pris par toutes trois.
Toutes trois, pour chaſſer de ſi triſtes penſées,
A revoir leur travail ſe montrent empreſſées.
Climene en un tiſſu riche, pénible & grand,
Avoit preſque achevé le fameux différend
D'entre le Dieu des eaux & Pallas la ſçavante.
On voyoit en lointain une ville naiſſante.
L'honneur de la nommer entr'eux deux conteſté,
Dépendoit du préſent de chaque déité.
Neptune fit le ſien d'un ſymbole de guerre.
Un coup de ſon trident fit ſortir de la terre
Un animal fougueux, un courſier plein d'ardeur.
Chacun de ce préſent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'olivier, qui de paix eſt la marque aſſurée:
Elle emporta le prix, & nomma la cité.
Athene offrit ſes vœux à cette déité.
Pour les lui préſenter on choiſit cent pucelles,
Toutes ſçachant broder, auſſi ſages que belles.
Les premieres portoient force préſens divers;
Tout le reſte entouroit la déeſſe aux yeux pers.
Avec un doux ſouris elle acceptoit l'hommage.
Climene ayant enfin reployé ſon ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots ſon récit.

Rarement pour les pleurs mon talent réuſſit,
Je ſuivrai toutefois la matiere impoſée.
Télamon pour Cloris avoit l'ame embraſée:
Cloris pour Télamon brûloit de ſon côté.
La naiſſance, l'eſprit, les graces, la beauté,
Tout ſe trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le ſiécle où nous ſommes.

Ce ſont les biens, c'eſt l'or, mérite univerſel.
Ces Amans, quoiqu'épris d'un déſir mutuel,
N'oſoient au blond hymen ſacrifier encore,
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en paſſeroit, l'autre état ne le peut:
Soit raiſon, ſoit abus, le ſort ainſi le veut.
Cette loi qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune amant d'un autre erreur ſuivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers.
Un pays conteſté par des peuples divers,
Engagea Télamon dans un dur exercice.
Il quitta pour un temps l'amoureuſe milice.
Cloris y conſentit, mais non pas ſans douleur.
Il voulut mériter ſon eſtime & ſon cœur.
Pendant que ſes exploits terminent la querelle,
Un parent de Cloris meurt ; & laiſſe à la belle
D'amples poſſeſſions & d'immenſes tréſors:
Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La belle s'y tranſporte, & par-tout réverée,
Par-tout des deux partis Cloris conſidérée,
Voit de ſes propres yeux les champs où Télamon
Venoit de conſacrer un trophée à ſon nom.
Lui, de ſa part accourt ; & tout couvert de gloire
Il offre à ſes amours les fruits de ſa victoire.
Leur rencontre ſe fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints ſans myſtere:
L'âge de fer en tout a coûtume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens,
Qu'au ſein de ſa patrie, & de l'aveu des ſiens.
Tout chemin, hors la mer, allongeant leur ſouffrance,
Ils commettent aux flots cette douce eſpérance.
Zéphyre les ſuivoit, quand, preſque en arrivant,
Un pirate ſurvient, prend le deſſus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par ſa vaillance,

Télamon jufqu'au bout porte fa réfiftance :
Après un long combat fon parti fut défait,
Lui pris ; & fes efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un efclavage indigne. O Dieux, qui l'eût pû croire !
Le fort, fans refpecter ni fon fang, ni fa gloire,
Ni fon bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
Le fit être forçat auffi-tôt qu'il fut pris.
Le deftin ne fut pas à Cloris fi contraire ;
Un célèbre marchand l'achete du corfaire :
Il l'emméne ; & bien-tôt la belle, malgré foi,
Au milieu de fes fers, range tout fous fa loi.
L'époufe du marchand la voit avec tendreffe :
Ils en font leur compagne, & leur fils fa maîtreffe.
Chacun veut cet hymen : Cloris à leurs défirs
Répondoit feulement par de profonds foupirs.
Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage :
Vous foupirez toujours, toujours votre vifage
Baigné de pleurs, nous marque un déplaifir fecret.
Qu'avez-vous ? Vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits, & l'excès de ma flamme ?
Rien ne vous force ici, découvrez-nous votre ame ;
Cloris, c'eft moi, qui fuis l'efclave, & non pas vous,
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'affez doux ?
Parlez, nous fommes prêts à changer de demeure,
Mes parens m'ont promis de partir tout à l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus ?
Tout le nôtre eft à vous, ne le dédaignez plus.
J'en fçais qui l'agréroient ; j'ai fçû plaire à plus d'une :
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune :
Quelle que foit la nôtre, ufez-en ; vous voyez
Ce que nous poffédons & nous-même à vos pieds.
Ainfi parle Damon, & Cloris toute en larmes,
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes :
Vos moindres qualités, & cet heureux féjour
Même aux filles des dieux donneroient de l'amour :

Jugez donc ſi Cloris, eſclave & malheureuſe,
Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuſe.
Je ſçais quel eſt leur prix : mais de les accepter,
Je ne puis ; & voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'eſt point l'eſclavage:
Si toujours la naiſſance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux Dieux, en des mains où je puis
Garder ces ſentimens malgré tous mes ennuis.
Je puis même avouer (hélas ! faut-il le dire ?)
Qu'un autre a, ſur mon cœur, conſervé ſon empire.
Je chéris un Amant, ou mort ou dans les fers;
Je prétends le chérir encor dans les Enfers.
Pourriez-vous eſtimer le cœur d'une inconſtante?
Je ne ſuis déja plus aimable, ni charmante,
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit ſi doux,
Et, doublement eſclave, eſt indigne de vous.
Touché de ce diſcours, Damon prend congé d'elle;
Fuyons, dit-il en ſoi, j'oublîrai cette Belle:
Tout paſſe, & même un jour ſes larmes paſſeront:
Voyons ce que l'abſence & le temps produiront.
A ces mots il s'embarque, & quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu ſauvage;
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et ſur le bord d'un bois à chaſſer occupés.
Télamon, de ce nombre, avoit briſé ſa chaîne:
Aux regards de Damon il ſe préſente à peine,
Que ſon air, ſa fierté, ſon eſprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire ſon deſtin:
Puis le plaint, puis l'emméne, & puis lui dit ſa flamme.
D'une eſclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'ame:
Elle chérit un mort ! un mort, ce qui n'eſt plus
L'emporte dans ſon cœur ! mes vœux ſont ſuperflus.
Là-deſſus, de Cloris il lui fait la peinture.
Télamon dans ſon ame admire l'aventure,
Diſſimule, & ſe laiſſe emmener au ſéjour

Où Cloris lui conferve un fi parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec foin fa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile & commune.
On apprend leur retour, & leur débarquement;
Cloris fe préfentant à l'un & l'autre Amant,
Reconnoît Télamon fous un faix qui l'accable;
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoiffable:
Un œil indifférent à le voir eût erré,
Tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obftacle;
Cloris le reconnoît, & tombe à ce fpectacle:
Elle perd tous fes fens & de honte & d'amour.
Télamon, d'autre part, tombe prefque à fon tour.
On demande à Cloris la caufe de fa peine,
Elle la dit; ce fut fans s'attirer de haine:
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une jufte amitié.
Damon dit que fon zéle avoit changé de face.
On le crut. Cependant, quoi qu'on dife & qu'on faffe
D'un triomphe fi doux l'honneur & le plaifir
Ne fe perd qu'en laiffant des reftes de defir.
On crut pourtant Damon. Il reftraignit fon zele
A fceller de l'hymen une union fi belle;
Et, par un fentiment à qui rien n'eft égal,
Il pria fes parens de doter fon rival.
Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hyménée.
Le foir étant venu de l'heureufe journée,
Les noces fe faifoient à l'ombre d'un ormeau:
L'enfant d'un voifin vit s'y percher un Corbeau:
Il fait partir de l'arc une fleche maudite,
Perce les deux époux d'une atteinte fubite.
Cloris mourut du coup, non fans que fon amant
Attirât fes regards en ce dernier moment.
Il s'écrie en voyant finir fes deftinées:
Quoi! la Parque a tranché le cours de fes années?

Dieux, qui l'avez voulu, ne ſuffiſoit-il pas
Que la haine du ſort avançât mon trépas?
En achevant ces mots il acheva de vivre;
Son amour, non le coup, l'obligea de la ſuivre:
Bleſſé légerement il paſſa chez les morts;
Le Styx vit nos époux accourir ſur ſes bords;
Même accident finit leurs précieuſes trames:
Même tombe eut leurs corps, même ſéjour leurs ames.
Quelques-uns ont écrit (mais ce fait eſt peu ſûr)
Que chacun d'eux devint Statue & marbre dur.
Le couple infortuné face à face repoſe,
Je ne garantis point cette métamorphoſe:
On en doute. On le croit plus que vous ne penſez,
Dit Climene ; & cherchant dans les ſiécles paſſés
Quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le ſage interpréte.
J'admirai, je plaignis ces amans malheureux;
On les alloit unir : tout concouroit pour eux;
Ils touchoient au moment ; l'attente en étoit ſûre;
Hélas ! il n'en eſt point de telle en la nature;
Sur le point de joüir tout s'enfuit de nos mains;
Les dieux ſe font un jeu de l'eſpoir des humains.
Laiſſons, reprit Iris, cette triſte penſée.
La fête eſt vers ſa fin, grace au ciel, avancée;
Et nous avons paſſé tout ce temps en récits,
Capables d'affliger les moins ſombres eſprits!
Effaçons, s'il ſe peut, leur image funeſte:
Je prétends de ce jour mieux employer le reſte;
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur:
Le miracle en eſt grand ; amour en fut l'auteur:
Il en fait tous les jours de diverſe maniere.
Je changerai de ſtyle en changeant de matiere.

Zoon plaiſoit aux yeux, mais ce n'eſt pas aſſés,
Son peu d'eſprit, ſon humeur ſombre,

Rendoient ces talens mal placés:
Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les bois, concitoyen des Ours,
Et paſſoit ſans aimer les plus beaux de ſes jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire;
J'en blâme en nous l'excès; mais je n'approuve pas
Qu'inſenſible aux plus doux appas,
Jamais un homme ne ſoupire.
Hé quoi, ce long repos eſt-il d'un ſi grand prix?
Les morts ſont donc heureux: ce n'eſt pas mon avis.
Je veux des paſſions; & ſi l'état le pire
Eſt le néant, je ne ſçais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, & le voila frappé:
Voilà ſon cœur développé.
Amour, par ſon ſçavoir ſuprême,
Ne l'eut pas fait amant, qu'il en fit un Héros.
Zoon rend grace au Dieu qui troubloit ſon repos:
Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
A la fin Iole s'éveille:
Surpriſe & dans l'étonnement,
Elle veut fuir, mais ſon amant
L'arrête, & lui tient ce langage:
Rare & charmant objet, pourquoi me fuyez-vous?
Je ne ſuis plus celui qu'on trouvoit ſi ſauvage:
C'eſt l'effet de vos traits, auſſi puiſſans que doux:
Ils m'ont l'ame & l'eſprit, & la raiſon donnée.
Souffrez que, vivant ſous vos loix,
J'emploie à vous ſervir des biens que je vous dois.
Iole, à ce diſcours encor plus étonnée,
Rougit, & ſans répondre, elle court au hameau,
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'aſſemblent autour d'elle:
Zoon ſuit en triomphe, & chacun applaudit.

Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit;
Ni ses soins pour plaire à la Belle.
Leur hymen se conclut : un Satrape voisin,
Le propre jour de cette fête,
Enleve à Zoon sa conquête.
On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Poursuit le ravisseur, & le joint, & l'engage
En un combat de main à main.
Iole en est le prix, aussi-bien que le juge.
Le Satrape vaincu trouve encor du refuge
En la bonté de son rival.
Hélas ! cette bonté lui devint inutile :
Il mourut du regret de cet hymen fatal.
Aux plus infortunés la tombe sert d'asyle.
Il prit pour héritiere, en finissant ses jours,
Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.
Que sert-il d'être plaint quand l'ame est envolée ?
Ce Satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire;
Et ses sœurs avouoient qu'un chemin à la gloire
C'est l'amour : on fait tout pour se voir estimé :
Est-il quelque chemin plus court pour être aimé ?
Quel charme de s'oüir louer par une bouche
Qui même, sans s'ouvrir, nous enchante & nous touche !
Ainsi disoient ces sœurs. Un orage soudain
Jette un secret remords dans leur profane sein.
Bacchus entre, & sa cour, confus & long cortége :
Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilége ?
Que Pallas les défende, & vienne en leur faveur
Opposer son Égide à ma juste fureur :
Rien ne m'empêchera de punir leur offense :
Voyez ; & qu'on se rie après de ma puissance.
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,

Aîlés, noirs & velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois fœurs : on n'en voit nulle trace :
Leurs métiers font brifés : on éleve à leur place
Une chapelle au Dieu, pere du vrai nectar.
Pallas a beau fe plaindre, elle a beau prendre part
Au deftin de ces fœurs par elle protégées.
Quand quelque Dieu voyant fes bontés négligées,
Nous fait fentir fon ire, un autre n'y peut rien :
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Profitons, s'il fe peut, d'un fi fameux exemple.
Chommons : c'eft faire affez qu'aller de temple en temple
Rendre à chaque Immortel les vœux qui lui font dûs :
Les jours donnés aux Dieux ne font jamais perdus.



FABLE XXIX.

LES FILLES DE MINÉE.

(*Fable* CCXLII.)



LES FILLES DE MINÉE . Fable CCXLII .

FABLE XXX.

La Matrone d'Ephese.

S'il eſt un conte uſé, commun & rebattu,
C'eſt celui qu'en ces vers j'accommode à ma guiſe.
Et pourquoi donc le choiſis-tu?
Qui t'engage à cette entrepriſe?
N'a-t-elle point déja produit aſſez d'écrits?
Quelle grace aura ta Matrone,
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos eſprits?
Sans répondre aux cenſeurs, car c'eſt choſe infinie,
Voyons ſi dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Epheſe il fut autrefois
Une Dame en ſageſſe & vertus ſans égale;
Et, ſelon la commune voix,
Ayant ſçû raffiner ſur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de ſa chaſteté:
On l'alloit voir par rareté:
C'étoit l'honneur du ſexe: heureuſe ſa patrie!
Chaque mere à ſa bru l'alléguoit pour patron:
Chaque époux la prônoit à ſa femme chérie:
D'elle deſcendent ceux de la Prudoterie,
Antique & célebre maiſon.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce feroit un détail frivole:
Il mourut; & ſon teſtament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient conſolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,

Qui n'abandonne pas le ſoin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura, fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ſes cris, mettoit tout en alarme;
Celle-ci faiſoit un vacarme,
Un bruit, & des regrets à percer tous les cœurs,
Bien qu'on ſçache qu'en ces malheurs,
De quelque déſeſpoir qu'une ame ſoit atteinte,
La douleur eſt toujours moins forte que la plainte;
Toujours un peu de faſte entre parmi les pleurs.
Chacun fit ſon devoir de dire à l'affligée,
Que tout a ſa meſure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès:
Chacun rendit par-là ſa douleur rengrégée.
Enfin ne voulant plus joüir de la clarté
Que ſon époux avoit perdue,
Elle entre dans ſa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers deſcendue.
Et voyez ce que peut l'exceſſive amitié,
(Ce mouvement auſſi va juſqu'à la folie)
Une eſclave en ce lieu la ſuivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entends bien, c'eſt-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et, juſques à l'effet, courageuſe & hardie.
L'eſclave avec la Dame avoit été nourrie.
Toutes deux s'entr'aimoient ; & cette paſſion
Etoit crûe avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modeles
D'une telle inclination.
Comme l'eſclave avoit plus de ſens que la Dame,
Elle laiſſa paſſer les premiers mouvemens:
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs ſentimens.
Aux conſolations la Veuve inacceſſible,
S'appliquoit ſeulement à tout moyen poſſible

De ſuivre le défunt aux noirs & triſtes lieux.
Le fer auroit été le plus court & le mieux:
Mais la dame vouloit paître encore ſes yeux
        Du tréſor qu'enfermoit la biére,
        Froide dépouille, & pourtant chere.
        C'étoit là le ſeul aliment
        Qu'elle prit en ce monument.
        La faim donc fut celle des portes
        Qu'entre d'autres de tant de ſortes,
Notre Veuve choiſit pour ſortir d'ici-bas.
Un jour ſe paſſe, & deux ſans autre nourriture
Que ſes profonds ſoupirs, que ſes fréquens hélas,
        Qu'un inutile & long murmure
    Contre les dieux, le ſort & la nature.
        Enfin ſa douleur n'omit rien,
    Si la douleur doit s'exprimer ſi bien.

Encore un autre mort faiſoit ſa réſidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
        Car il n'avoit pour monument
        Que le deſſous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laiſſé.
        Un ſoldat bien récompenſé
        Le gardoit avec vigilance.
        Il étoit dit par ordonnance
Que ſi d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevoient, le ſoldat nonchalant, endormi,
        Rempliroit auſſi-tôt ſa place.
        C'étoit trop de ſévérité:
        Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, ſpectacle aſſez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin Dame
        Rempliſſant l'air de ſes clameurs.

Il entre, eſt étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triſte muſique,
Pourquoi cette maiſon noire & mélancolique?
Occupée à ſes pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles:
Le mort pour elle y répondit.
Cet objet, ſans autres paroles,
Diſoit aſſez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ſerment, ajoûta la ſuivante,
De nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le ſoldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention;
Et déja l'autre paſſion
Se trouvoit un peu rallentie.
Le temps avoit agi. Si la foi du ſerment,
Pourſuivit le ſoldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger ſeulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles:
Concluſion qu'il obtint d'elles
Une permiſſion d'apporter ſon ſoupé,
Ce qu'il fit; & l'eſclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penſer m'eſt venu:
Qu'importe à votre époux que vous ceſſiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous ſuivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, Madame, il voudroit achever ſa carriére.
La nôtre ſera longue encor, ſi nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la biére?
Nous aurons tout loiſir d'habiter ces maiſons.

On ne meurt que trop tôt : qui nous preſſe ? Attendons :
Quant à moi je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?
Que vous ſervira-t-il d'en être regardée ?
Tantôt, en voyant les tréſors
Dont le ciel prit plaiſir d'orner votre viſage,
Je diſois : hélas ! c'eſt dommage,
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce diſcours flatteur la Dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit ſon temps, il tira
Deux traits de ſon carquois : de l'un il entama
Le ſoldat juſqu'au vif ; l'autre effleura la Dame :
Jeune & belle, elle avoit ſous ſes pleurs de l'éclat ;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pû l'aimer, & même étant leur femme.
Le garde en fut épris : les pleurs & la pitié,
Sorte d'amour ayant ſes charmes,
Tout y fit : une belle alors qu'elle eſt en larmes,
En eſt plus belle de moitié.
Voila donc notre veuve écoutant la louange,
Poiſon, qui de l'amour eſt le premier degré :
La voila qui trouve à ſon gré
Celui qui le lui donne : il fait tant qu'elle mange :
Il fait tant que de plaire : & ſe rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait :
Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penſer,
De l'un à l'autre il fait cette femme paſſer.
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hyménée, un voleur ſe hazarde
D'enlever le dépôt commis aux ſoins du garde :
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas,
Mais en vain : la choſe étoit faite.

Il revient au tombeau conter ſon embarras,
Ne ſçachant où trouver retraite.
L'eſclave alors lui dit, le voyant éperdu:
L'on vous a pris votre pendu?
Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace?
Si Madame y conſent, j'y remedierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les paſſans n'y connoîtront rien.
La Dame y conſentit. O volages fémelles!
La femme eſt toujours femme : il en eſt qui ſont belles:
Il en eſt qui ne le ſont pas.
S'il en étoit d'aſſez fideles,
Elles auroient aſſez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces:
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Eſt de réſiſter aux amorces,
La nôtre eſt bonne auſſi : mais l'exécution
Nous trompe également : témoin cette Matrone:
Et, n'en déplaiſe au bon Petrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût propoſer l'exemple à nos neveux.
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au deſſein de mourir mal conçû, mal formé:
Car de mettre au patibulaire,
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une ſi grande affaire.
Cela lui ſauvoit l'autre ; & tout conſidéré,
Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.



(*Fable* CCXLIII.)



LA MATRONE D'EPHESE . Fable CCXLIII.

J.B. Oudry inv. Marin sculp.



LA MATRONE D'EPHESE, Fable CCXLIII. 2.e *Planche*

FABLE XXXI.

BELPHEGOR.

FABLE XXXI.

Belphegor.

Nouvelle tirée de Machiavel.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faiſoit paſſer ſes ſujets en revue.
Là, confondus tous les états divers,
Princes & Rois, & la tourbe menue,
Jettoient maint pleur, pouſſoient maint & maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit, en paſſant, à chaque ame:
Qui t'a jettée en l'éternelle flamme?
L'une diſoit : hélas ! c'eſt mon mari;
L'autre auſſi-tôt répondoit : c'eſt ma femme.
Tant & tant fut ce diſcours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein conſiſtoire:
Si ces gens-ci diſent la vérité,
Il eſt aiſé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art & de prudence;
Qui, non content d'obſerver avec ſoin
Tous les hymens dont il ſera témoin,
Y joigne auſſi ſa propre expérience.
Le prince ayant propoſé ſa ſentence,
Le noir ſénat ſuivit tout d'une voix.
De Belphegor auſſi-tôt on fit choix.
Ce diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles;
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pouſſer l'examen juſqu'au bout.
Pour ſubvenir aux frais de l'entrepriſe,

On lui donna mainte & mainte remiſe,
Toutes à vûe, & qu'en lieux différens
Il pût toucher par des correſpondans.
Quant au ſurplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaiſirs & les peines,
Bref, ce qui ſuit notre condition,
Fut une annexe à ſa légation.
Il ſe pouvoit tirer d'affliction,
Par ſes bons tours & par ſon induſtrie;
Mais non mourir, ni revoir ſa patrie,
Qu'il n'eût ici conſumé certain temps:
Sa miſſion devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverſe & qui paſſe
Ce que le ciel voulut mettre d'eſpace
Entre ce monde & l'éternelle nuit:
Il n'en mit guére, un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville, pour lors, de luxe & de dépenſe;
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, ſous le nom du ſeigneur Roderic,
Il ſe lògea, meubla comme un riche homme,
Groſſe maiſon, grand train, nombre de gens,
Anticipant tous les jours ſur la ſomme
Qu'il ne devoit conſumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ſes frais, ſoit pour ſes voluptés,
Soit pour le faſte & la magnificence.
L'un des plaiſirs où plus il dépenſa,
Fut la louange. Apollon l'encenſa;
Car il eſt maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en ſa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'amour lançoit : il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits

Pour le gagner, tant ſauvage fût-elle:
Car de trouver une ſeule rebelle,
Ce n'eſt la mode à gens de qui la main
Par les préſens s'applanit tout chemin.
C'eſt un reſſort en tous deſſeins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent & que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux différens;
L'un, des époux ſatisfaits & contens,
Si peu rempli, que le diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphegor il ne reſtoit enfin
Que d'éprouver la choſe par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle & bien faite, & peu d'autres tréſors,
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroiſſoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le pere dit que madame Honeſta,
C'étoit ſon nom, avoit eu juſques-là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le pourſuivant s'applique
A gagner celle où ſes vœux s'adreſſoient.
Fêtes & bals, ſérénades, muſique,
Cadeaux, feſtins, bien fort apetiſſoient,
Altéroient fort le fonds de l'ambaſſade.
Il n'y plaint rien, en uſe en grand ſeigneur,
S'épuiſe en dons. L'autre ſe perſuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Concluſion, qu'après force priéres,

Et des façons de toutes les maniéres,
Il eut un oüi de madame Honesta.
Auparavant le notaire y passa,
Dont Belphegor se moquant en son ame,
Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme
Comme un château ! ces gens ont tout gâté.
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès, en prenant le revers.
Les si, les car, les contrats sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers:
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solemnités & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats:
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuse, tout passe:
Chez les amans tout plaît, tout est parfait:
Chez les époux tout ennuie & tout lasse.
Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage ? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

Sur ce point-là c'est assez raisonné.
Dès que chez lui le Diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon:
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel, que madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla:

Plus d'une fois on courut à la noiſe.
Il lui falloit quelque ſimple bourgeoiſe,
Ce diſoit-elle : un petit traſiquant
Traiter ainſi les filles de mon rang!
Méritoit-il femme ſi vertueuſe?
Sur mon devoir je ſuis trop ſcrupuleuſe:
J'en ai regret, & ſi je faiſois bien....
Il n'eſt pas ſûr qu'Honeſta ne fît rien:
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'hiſtoire,
Sans diſputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hyver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épouſa
La parenté de madame Honeſta,
Ayant ſans ceſſe & le pere & la mere,
Et la grand'ſœur avec le petit frere,
De ſes deniers mariant la grand'ſœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cauſe
De ſa ruine, infaillible accident;
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
Un Intendant ? Qu'eſt-ce que cette choſe?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, ſçait pêcher en eau trouble;
Et, plus le bien de ſon maître va mal,
Plus le ſien croît, plus ſon profit redouble,
Tant qu'aiſément lui-même acheteroit
Ce qui de net au ſeigneur reſteroit:
Dont par raiſon bien & dûment déduite
On pourroit voir chaque choſe réduite

En ſon état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'Intendant à ſon tour;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le ſeul recours du pauvre Roderic,
Son ſeul eſpoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir ſa bourſe,
Eſpoir douteux, incertaine reſſource.
Il étoit dit que tout ſeroit fatal
A notre époux, ainſi tout alla mal.
Ses agens, tels que la plûpart des nôtres,
En abuſoient. Il perdit un vaiſſeau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau:
Trompé des uns, mal ſervi par les autres,
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à ſa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'eſquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre pourſuite
Il ſe ſauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Matheo, c'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit;
Ses créanciers, & ſa femme encor pire:
Qu'il n'y ſçavoit remede que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon : iroit-on là le prendre?
Dame Honeſta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de ſe bien gouverner?
Choſe ennuyeuſe, & qu'il eſt las d'entendre:
Que de ces corps trois fois il ſortiroit,
Si-tôt que lui Matheo l'en priroit;
Trois fois ſans plus, & ce, pour récompenſe
De l'avoir mis à couvert des Sergens.
Tout auſſi-tôt l'Ambaſſadeur commence

Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le ſien, ouvrage fantaſtique,
Devint alors, l'hiſtoire n'en dit rien.
Son coup d'eſſai fut une fille unique
Où le galant ſe trouvoit aſſez bien :
Mais Matheo, moyennant groſſe ſomme,
L'en fit ſortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple, il ſe tranſporte à Rome ;
Saiſit un corps : Matheo l'en bannit,
Le chaſſe encore : autre ſomme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre Diable ſortit.
Le Roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du ſexe, eſpoir de ſa famille :
Maint jeune Prince étoit ſon pourſuivant ;
Là, d'Honeſta Belphegor ſe ſauvant,
On ne le put tirer de cet aſyle.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un manant qui chaſſoit les eſprits.
Cent mille écus d'abord lui ſont promis.
Bien affligé de manquer cette ſomme,
(Car les trois fois l'empêchoient d'eſpérer
Que Belphegor ſe laiſſât conjurer)
Il la refuſe : il ſe dit un pauvre homme,
Pauvre pêcheur, qui, ſans ſçavoir comment,
Sans dons du ciel, par haſard ſeulement,
De quelques corps a chaſſé quelque diable,
Apparemment chétif & miſérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire : on le force, on l'amene,
On le menace, on lui dit que ſous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que ſa puiſſance
Se manifeſte avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en préſence

Notre Démon & ſon conjurateur.
D'un tel combat le Prince eſt ſpectateur.
Chacun y court, n'eſt fils de bonne mere,
Qui, pour le voir, ne quitte toute affaire.
D'un côté ſont le gibet & la hart,
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Matheo tremble, & lorgne la finance.
L'eſprit malin voyant ſa contenance,
Rioit ſous cape, alléguoit les trois fois,
Dont Matheo ſuoit dans ſon harnois,
Preſſoit, prioit, conjuroit avec larmes:
Le tout en vain. Plus il eſt en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit,
Que ſur ce Diable il n'avoit nul crédit.
On vous le hape & mene à la potence.
Comme il alloit haranguer l'aſſiſtance,
Néceſſité lui ſuggéra ce tour.
Il dit tout bas qu'on battît le tambour,
Ce qui fut fait : de quoi l'Eſprit immonde
Un peu ſurpris, au manant demanda:
Pourquoi ce bruit ? Coquin, qu'entens-je là ?
L'autre répond : c'eſt Madame Honeſta
Qui vous réclame, & va par tout le monde
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, & conta
Tout le ſuccès qu'avoit eu ſon voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne auſſi dru qu'aucuns autres états.
Votre Grandeur voit tomber ici-bas,
Non par floccons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de ſa confrérie;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de ſoi la choſe ne ſoit bonne:
Elle eut jadis un plus heureux deſtin:

Mais comme tout ſe corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'eſt en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompenſé,
Encor qu'il eût ſon retour avancé.
Car qu'eût-il fait ? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant ſans ceſſe un diable à ſes oreilles,
Toujours le même, & toujours ſur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle :
Dans les enfers encore en change-t-on;
L'autre peine eſt, à mon ſens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelques gens y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

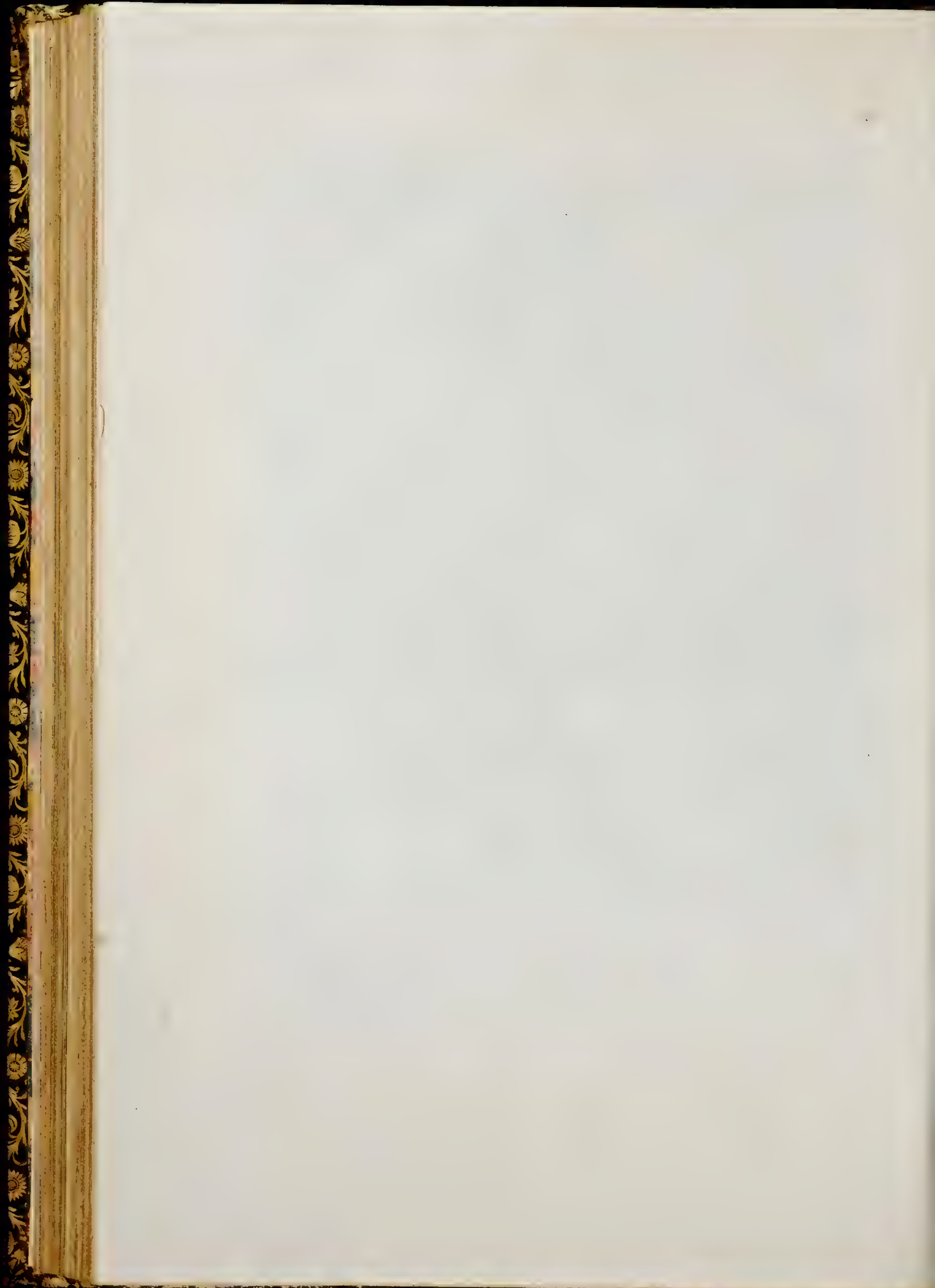
De tout ceci que prétens-je inférer ?
Premiérement je ne ſçais pire choſe,
Que de changer ſon logis en priſon.
En ſecond lieu, ſi par quelque raiſon
Votre aſcendant à l'hymen vous expoſe,
N'épouſez point d'Honeſta, s'il ſe peut :
N'a pas pourtant une Honeſta qui veut.



(*Fable* CCXLIV.)



BELPHEGOR . Fable CCXLIV.





BELFEGOR . Fable CCXLIV. 2e *Planche*



BELPHEGOR Fable CCXLIV 3e *Planche*

... inv. *L. L'Empereur sculp.*



BELPHEGOR Fable CCXLIV 4 *Planche*

J.B. Oudry inv. *B.L. Prevost sculp.*

FABLE XXXII.

LE JUGE ARBITRE,

L'HOSPITALIER

ET

LE SOLITAIRE.

FABLE XXXII.

Le Juge Arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire.

Trois Saints, également jaloux de leur ſalut,
Portés d'un même eſprit, tendoient au même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverſes.
Tous chemins vont à Rome : ainſi nos concurrens
Crurent pouvoir choiſir des ſentiers différens.
L'un, touché des ſoucis, des longueurs, des traverſes
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger ſans récompenſe aucune,
Peu ſoigneux d'établir ici-bas ſa fortune.
Depuis qu'il eſt des loix, l'homme, pour ſes péchés,
Se condamne à plaider la moitié de ſa vie.
La moitié ? Les trois quarts, & bien ſouvent le tout.
Le Conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle & déteſtable envie.
Le ſecond de nos Saints choiſit les hôpitaux.
Je le loue : & le ſoin de ſoulager les maux
Eſt une charité que je préfere aux autres.
Les malades d'alors étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre Hoſpitalier;
Chagrins, impatiens, & ſe plaignant ſans ceſſe:
Il a pour tels & tels un ſoin particulier,
          Ce ſont ſes amis : ils nous laiſſe.
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où ſe trouva réduit l'Appointeur de débats.
Aucun n'étoit content ; la ſentence arbitrale
          A nul des deux ne convenoit:
          Jamais le Juge ne tenoit
          A leur gré la balance égale.
De ſemblables diſcours rebutoient l'Appointeur.
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.

Tous deux ne recueillant que plainte & que murmure,
Affligés, & contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au ſilence des bois.
Là, ſous d'âpres rochers, près d'une ſource pure,
Lieu reſpecté des vents, ignoré du ſoleil,
Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conſeil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de ſoi-même.
Qui mieux que vous ſçait vos beſoins?
Apprendre à ſe connoître eſt le premier des ſoins
Qu'impoſe à tous mortels la majeſté ſuprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité:
Chercher ailleurs ce bien, eſt une erreur extrême.
Troublez l'eau: vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. Comment nous verrions-nous?
La vaſe eſt un épais nuage
Qu'aux effets du cryſtal nous venons d'oppoſer.
Mes Freres, dit le Saint, laiſſez-la repoſer;
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au déſert.
Ainſi parla le Solitaire.
Il fut cru, l'on ſuivit ce conſeil ſalutaire.
Ce n'eſt pas qu'un emploi ne doive être ſouffert.
Puiſqu'on plaide, & qu'on meurt, & qu'on devient malade,
Il faut des Médecins, il faut des Avocats.
Ces ſecours, grace à dieu, ne nous manqueront pas,
Les honneurs & le gain, tout me le perſuade.
Cependant on s'oublie en ces communs beſoins.
O vous! dont le Public emporte tous les ſoins,
Magiſtrats, Princes, & Miniſtres,
Vous, que doivent troubler mille accidens ſiniſtres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez perſonne.
Si quelque bon moment à ces penſers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siécles à venir !
Je la présente aux Rois, je la propose aux Sages :
Par où sçaurois-je mieux finir ?

Fin du douzieme Livre & du quatrieme & dernier Volume.



(*Fable* CCXLV.)

LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER, ET LE SOLITAIRE. Fable CCXLV.

aqua forti, N. Dupuis

EXPLICATION
DU FRONTISPICE,
Et de quelques Vignettes & Culs-de-lampe contenus dans cet Ouvrage.

Quelques connoiſſeurs, ſéduits par la compoſition & par l'exécution des gravures en bois qu'on voit dans cette édition, ont deſiré une explication des Culs-de-Lampe & Vignettes qu'elle contient. C'eſt pour les ſatisfaire qu'on la donne, d'après M. Bachelier, de l'académie de peinture & ſculpture, qui les a compoſés. Cet examen intéreſſant pour les curieux, qui deſirent ne rien laiſſer échapper dans les arts, peut être agréable en même tems à tous ceux qui, détournés par les eſtampes dont cette édition abonde, n'auroient jetté ſur cette partie qu'un coup-d'œil indifférent. On doit les prévenir que la difficulté de la gravure en bois n'a pas permis au compoſiteur de choiſir ſes matériaux, & qu'il a été obligé, pour la facilité de l'exécution, de renfermer ſes allégories dans le genre des fleurs où l'on ſçait qu'il excelle. On ſent que cette gêne demande quelque indulgence en faveur de ſes explications, & que ce n'eſt pas ici le cas d'exiger une rigoureuſe préciſion de rapports.

Outre l'explication du Frontiſpice, qu'on a cru devoir y joindre, il eût été ſans doute avantageux pour cette édition d'entrer dans le détail & la compoſition de pluſieurs planches, où le peintre (M. Oudry) s'évertuant & donnant eſſor à ſon imagination, a tellement ſaiſi l'intention de la Fontaine, qu'il ſemble quelquefois avoir ajouté à l'eſprit des fables. Mais ces obſervations euſſent engagé trop loin, & c'eſt laiſſer un plaiſir au Public, que de lui en abandonner la recherche.

Frontiſpice. Cette planche, placée dans le premier volume vis-à-vis le titre, repréſente une forêt dans laquelle eſt le rendez-vous des animaux. Là, Éſope, tranſporté dans l'avenir, leur fait admirer la Fontaine dont le buſte eſt placé ſur un haut piédeſtal. Il leur apprend que ce Poëte françois, maître dans l'art de l'apologue, doit un jour rajeunir leur langage pour donner aux hommes de nouvelles leçons. Les animaux s'empreſſent donc à reconnoître leur nouvel interprète & à lui rendre hommage. Les Singes, comme les plus adroits parmi les animaux, s'emploient à célébrer ce moment de triomphe. L'un, orne le buſte de guirlandes de fleurs; l'autre, couronne

notre Poëte de lauriers, tandis qu'un troisieme est occupé à soutenir & relever le voile de la postérité représenté par une riche draperie qu'un Aigle enleve avec son bec & ses serres, pour mieux découvrir le Fabuliste françois. Les autres animaux attentifs à ce spectacle sont, le Chien, le Renard, le Lion, le Taureau, la Brebis, &c, désignans indirectement, avec les précédens acteurs de cette scene, les principaux caracteres de la morale & du style de notre Poëte. Toute cette planche est d'une composition allégorique & poétique qui annonce l'ouvrage, & le génie de celui qui en a composé les Desseins. C'est ce qu'ont remarqué les Journalistes de Trévoux dans l'explication qu'ils en ont donnée dans le second volume de Janvier 1759, page 239 & suivantes.

La grande Vignette du titre. Elle représente différens objets symboliques, qui se rapportent tous aux fables & au génie de la Fontaine. Le flambeau de la vérité, caractérisé par la vive clarté qu'il répand & par la gaze légere qui voltige au-devant, s'applique aux leçons voilées qui sont contenues dans les Fables. Ce flambeau déguisé en caducée, par les deux serpens & les deux aîles qui l'accompagnent, offre encore l'image de l'invention, de la prudence des leçons de notre Poëte, & de la vîtesse dont elles se glissent dans l'ame. Une corne d'abondance qui répand des fruits; une ruche-à-miel couverte de fleurs, d'où s'échappe un essain d'abeilles; annoncent ensemble l'utilité, l'agrément & la fécondité. Le masque de l'apologue placé sur le devant & parmi ce grouppe de différens objets, désigne le genre de l'ouvrage. [illegible] suspendu sur des nuages, pour annoncer un présent céleste qui nous vient des Dieux.

La Vignette au-devant de l'Epître au Roi. C'est une représentation pittoresque des armes de ce Prince. L'écusson en est formé par un serpent qui se mord la queue, emblême adopté de l'immortalité. Il est entouré d'une guirlande, d'où sortent trois fleurs-de-lis naturelles qui viennent se placer d'elles-mêmes dans cet écusson. L'amour des peuples & la victoire y sont désignés par une branche de chêne & par une branche de laurier, attachées au bout des deux palmes en sautoir qui forment deux *L*, lettre initiale du nom de *Louis*. Le fond de cet écusson azur, est le ciel, d'où s'échappent les rayons du soleil, symbole de la devise du Roi.

Page 10, *tome premier.* La composition de ce Cul-de-lampe est dans le genre pastoral. On y voit une corbeille remplie de diverses fleurs : une houlette, ornée d'un ruban noué galamment vers le haut, y est attachée, & caractérise un tribut ou l'offrande d'un Berger.

Page 14, *tome premier.* Ce Cul-de-lampe est une riche corne d'abondance, d'où sortent des gerbes chargées d'épis, & des branches de vigne chargées

de raiſins. Ces fruits précieux reçoivent l'hommage des différentes fleurs qui s'y entremêlent & qu'ils embelliſſent.

Page 34, *tome premier.* Un ſerpent, ſymbole de la prudence, caché ſous des fleurs, forme ce Cul-de-lampe & l'image de la maniere inſinuante avec laquelle les leçons de morale doivent être préſentées.

Page 44, *tome premier.* Un lis élevé, prêt à donner de nouvelles fleurs, ſort de deux palmes, & ſe trouve accompagné de deux branches, l'une d'olivier & l'autre de laurier. Ceci forme une eſpece de faiſceau ceint d'une banderole, chargé de fruits, de fleurs, & d'une guirlande de même qui en réunit toutes les parties. Le Peintre ayant en vue la Famille royale, a voulu exprimer par cette alluſion pittoreſque & agréable, l'affermiſſement du ſceptre entre les mains des Bourbons, la gloire & le bonheur du regne de Louis XV.

Page 26, *tome ſecond.* Une branche de chêne avec une branche de roſier, chargées de fleurs & de fruits, ſe trouvent unies & entrelacées dans un caducée qui forme ce Cul-de-lampe. Cette compoſition allégorique fait alluſion aux deux genres d'éloquence, l'un rempli de force & d'utilité, l'autre parſemé de fleurs & d'agrémens. C'eſt l'*Utile Dulci* d'Horace.

Page 48, *tome ſecond.* Les attributs poëtiques du tems ſe trouvent ici réunis & ſuſpendus par des fleurs. Le fuſeau de la Parque, la faux, les ciſeaux d'Attropos, un ſablier aîlé, en caractériſent les différentes images.

Page 54, *tome ſecond.* Par ce Cul-de-lampe, tout compoſé de diverſes pieces, unies cependant de telle maniere qu'aucune ne peut en être ſéparée, ſans détruire l'enſemble ; M. Bachelier a voulu caractériſer les événemens & les divers accidens de la vie humaine, dont les nœuds différens forment une chaîne indiviſible. Une branche de chêne & des palmes ſoutiennent & ſurmontent les différentes fleurs employées dans cette compoſition.

Page 64, *tome ſecond.* Le peintre a repréſenté ici une lyre à ſept cordes, entrelacée de branches de lauriers & de chêne, qui forment & qui ſoutiennent une double guirlande de fleurs. L'on apperçoit qu'en ornant ainſi l'inſtrument favori d'Apollon, il a voulu déſigner la mélodie, l'invention & le triomphe de la poëſie.

L'on ne fait point mention des autres ornemens de même genre répandus dans cet ouvrage, où la compoſition & le deſſein, toujours aſſujettis aux places & à la grandeur des eſpaces de chaque page, ont cependant vaincu la difficulté d'une maniere très-aiſée & très-variée.

Toutes les Eſtampes de cette édition, au tirage deſquelles on a porté la plus grande attention, ſont imprimées ſous les yeux de l'Editeur par P. THEVENARD, *Imprimeur du Roi en taille-douce ; & par* J. B. DUTERTRE *ſon ſucceſſeur, qui s'eſt acquitté de la plus conſidérable partie de cette impreſſion.*

APPROBATION.

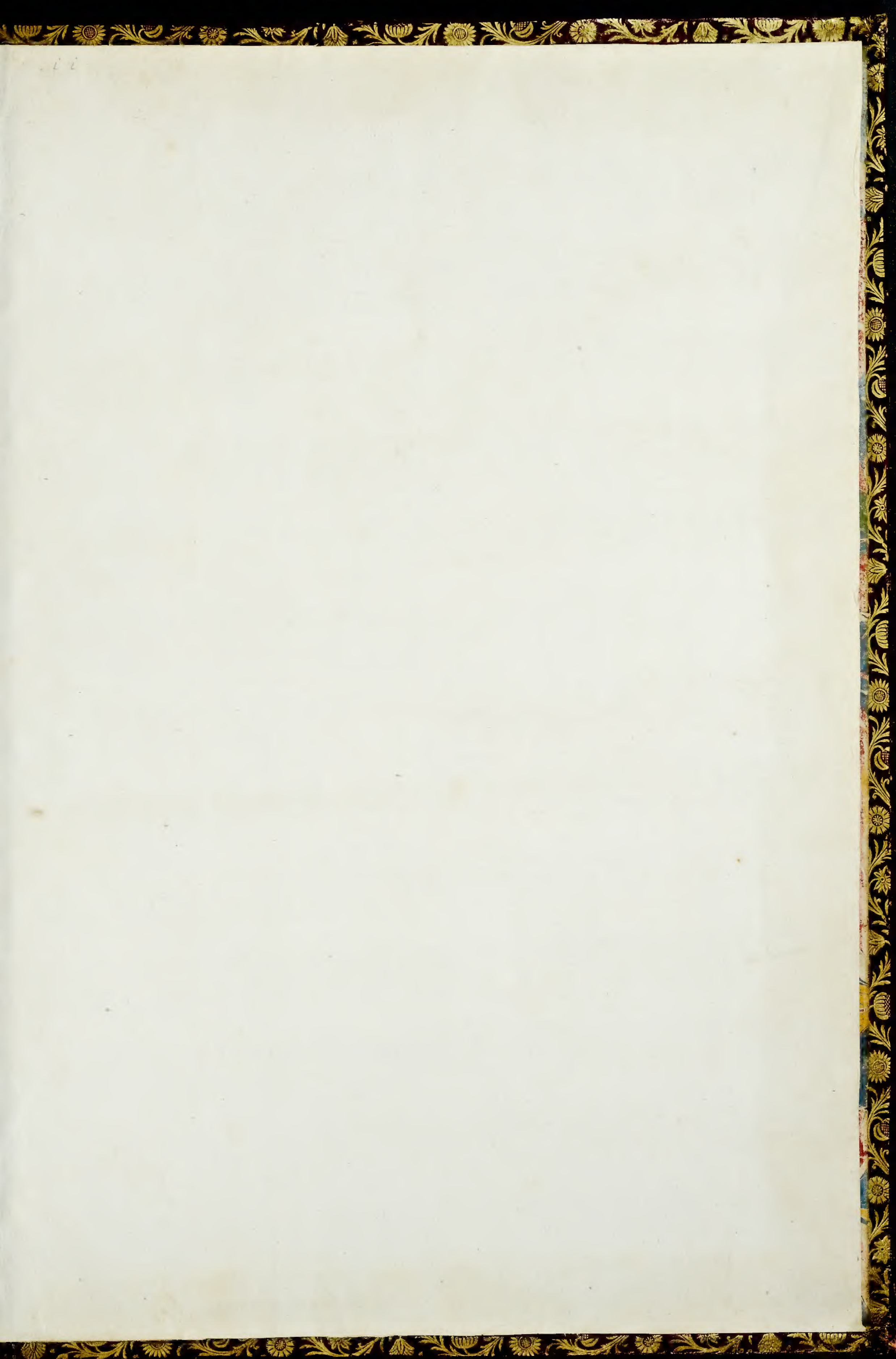
J'ai examiné, par ordre de Monseigneur le Chancelier, cette nouvelle édition des *Fables de la Fontaine*, avec des figures gravées d'après les desseins de J. B. Oudry, & je crois que l'exécution répond parfaitement à tout ce que l'on devoit attendre du goût de l'Editeur & des talens des Artistes dont il a emprunté les crayons & le burin, & que cet ouvrage fera également honneur aux lettres, aux arts & à la nation. A Paris, le 5 Août 1759. GIBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les gens tenans notre cour de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. *Notre cher & bien amé le sieur Jean-Louis* REGNARD DE MONTENAULT, ayant entrepris de faire exécuter, en quatre volumes *in-folio*, une édition des *Fables de la Fontaine*, ornée de culs-de-lampe, fleurons & autres ornemens de l'invention du sieur Bachelier, Peintre de notre Académie de Peinture & Sculpture; enrichie d'estampes gravées par les plus habiles maîtres, sur les desseins originaux de feu J. B. Oudry, Peintre & Professeur de la même Académie: *Etant informé des soins que le sieur de Montenault a pris, des recherches & des dépenses considérables qu'il a faites pour la perfection de cette édition*; à laquelle il a joint une nouvelle vie de la Fontaine, *nous avons résolu de lui donner des témoignages de notre satisfaction*, en lui accordant nos lettres de privilege sur ce nécessaires. A ces causes, nous avons permis & accordé, permettons & accordons par ces présentes audit sieur de Montenault, de faire imprimer, vendre & débiter dans tous les lieux de notre royaume, les estampes, gravures en cuivre & en bois de ladite édition des *Fables de la Fontaine*, conjointement ou séparément, & de les faire réduire en telle forme & grandeur qu'il lui plaira. Permettons audit sieur de faire imprimer ladite collection, en tout ou en partie, en un ou plusieurs volumes, en telle forme, marge, grandeur, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre royaume, pendant le tems de trente années entieres & consécutives, à compter de la date des présentes: pendant lequel tems nous faisons très-expresses inhibitions & défenses à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs en taille-douce & en bois, Dessinateurs, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, faire imprimer la susdite vie de la Fontaine, graver, faire graver, vendre, faire vendre, débiter [illegible] en aucune maniere, les desseins, planches & différentes [illegible] ladite édition, sous quelque cause, prétexte ou raison que ce soit; & à tous Marchands étrangers, Libraires, Graveurs, ou autres, d'en apporter, ni distribuer par tout ce royaume d'autres impressions, gravures & épreuves contrefaites sur celles qu'aura fait faire ledit sieur de Montenault, ou ceux qui auront droit de lui, en vertu des présentes, & par écrit: à peine de confiscation des exemplaires, épreuves, planches en cuivre & en bois contrefaites, *& de tous livres généralement* où lesdites estampes, desseins, fleurons & culs-de-lampe, pourroient avoir été employés; de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit sieur Exposant, ou à celui qui auroit droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts pour raison des présentes. A la charge que les présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la communauté des Imprimeurs-Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre royaume, & non ailleurs; que l'Impétrant se conformera en tout aux reglemens de la librairie, & notamment à celui du 10 avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie pour l'impression de la vie de la Fontaine, sera remis dans le même état où l'approbation aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur de Lamoignon; & que dudit ouvrage il en sera remis deux exemplaires dans notre bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur de Lamoignon. Le tout à peine de nullité des présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit sieur de Montenault, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens. Voulons que la copie desdites présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin de ladite édition, ou desdites collections, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, chartes normandes & lettres à ce contraires: car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le cinquieme jour de juin, l'an de grace mil sept cens cinquante-neuf, & de notre regne le quarante-quatrieme. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le registre XIV de la chambre royale & syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, nº [illegible], fol 472, conformément au Reglement de 1723, qui fait défenses, art 41, à toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite chambre neuf exemplaires prescrits par l'article 108 du même Reglement. A Paris, ce 4 juillet 1759. G. SAUGRAIN, *Syndic.*








RARE 84-B
OVERSIZE 18675
PQ
1808
A1
1755
V.4
Inv. #
269

